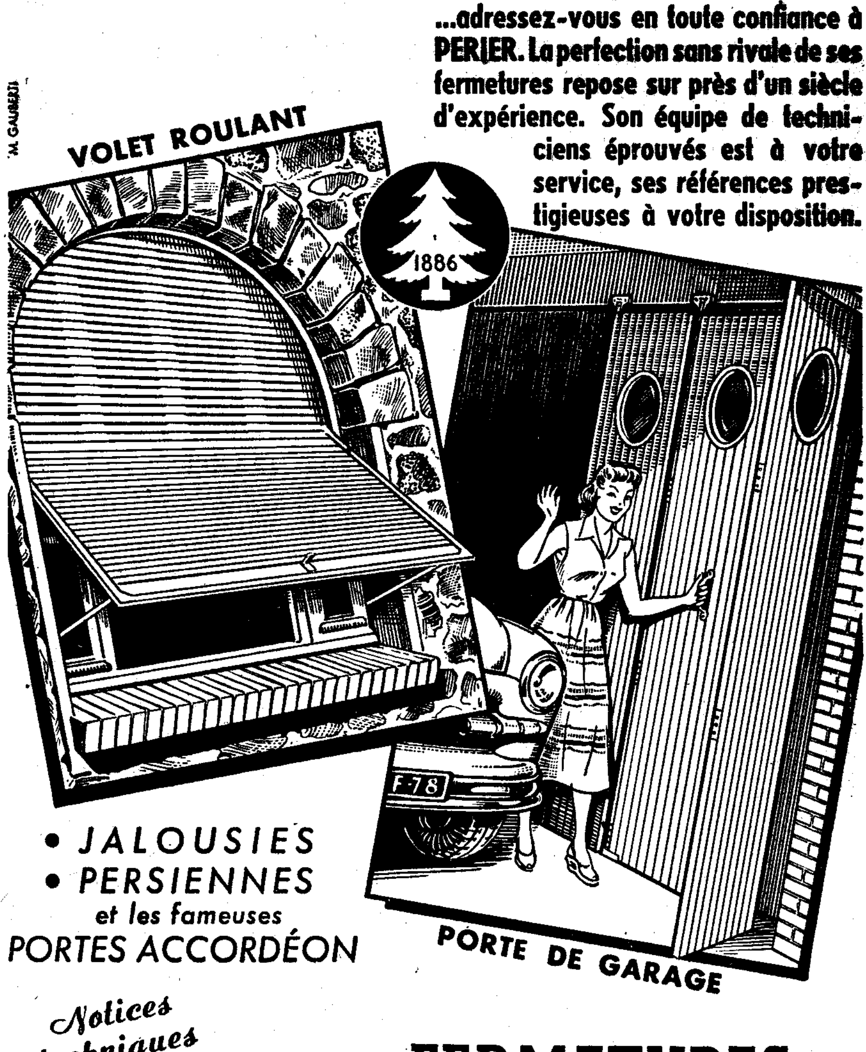

M. GAUBERT
...adressez-vous en toute confiance à PERIER. La perfection sans rivale de ses fermetures repose sur près d'un siècle d'expérience. Son équipe de techniciens éprouvés est à votre service, ses références prestigieuses à votre disposition.
VOLET ROULANT
1886
F-78
• JALOUSIES
• PERSIENNES
et les fameuses
PORTES ACCORDÉON
PORTE DE GARAGE



Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle (paraît provisoirement tous les deux mois).

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Ire Année — No 2. **15 Décembre 1953.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e). *Tél. :* TRI. 16-31.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs ; Belgique* 17 *fr.* 50 ; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 *numéros*) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
Pour la Suisse et la Belgique, il est possible de s'abonner sur place

(Voir note page 127).

L'Antinéa des Mers

(*The collector*)

par H.-F. HEARD

H. F. Heard, écrivain d'origine anglo-irlandaise, est surtout connu en France par son livre « Les Soucoupes volantes existent » (*Edit. Pierre Horay*) *et par son roman policier* « Prenez garde au pot de miel » *qui fut publié autrefois en feuilleton dans* Le Figaro, *puis en livre dans une collection aujourd'hui disparue. Ce roman remporta d'ailleurs un succès beaucoup plus grand en Amérique que dans notre pays.* « Mystère-Magazine » *a publié sa nouvelle* « La Riposte du Président » *qui lui valut le Prix Ellery Queen en* 1947.

H. F. Heard est, avec Aldous Huxley et Christopher Isherwood, un des chefs de file du mouvement « Vedanta », un néobouddhisme influent en Europe et aux Etats-Unis et qui a attiré un certain nombre d'hommes de valeur.

Ancien chroniqueur scientifique de la B.B.C., il a beaucoup fait pour la vulgarisation de la science, et est l'auteur de nombreux romans de « science-fiction ».

Il a aussi écrit un roman mystique « Le Renard noir » (*non traduit en français*), *que l'on a pu comparer justement aux meilleurs livres de M. R. James et de H. P. Lovecraft.*

L'étrange mystère de « L'Antinéa des Mers » *compte parmi les meilleures nouvelles de M. Heard et on ne peut s'empêcher de penser, en la lisant, à quelque fabuleux dessin de Salvador Dali.*



(*Vol. XLVII,* Journal de l'Institut d'Océanographie, *Cookstown, Van Diemansland. Rapport sur la 15e Expédition — Appendice B : — « Dans le Rapport de la 14e expédition (Vol. XLV), était mentionnée la disparition du Dr. Mackay pendant le relevé de l'atoll 345 S. O. de l'archipel des Marshall. Une notice nécrologique faisant état des services rendus par lui à l'ichtyologie parut en appendice dans le volume XLVI. L'accident fatal au Dr. Mackay n'ayant jamais pu être relaté de façon satisfaisante (son corps ne fut jamais retrouvé), l'Institut pense qu'il est de son devoir de publier cet appendice B, seul document pouvant jeter une lueur, incertaine, sur ce mystère.*

Ce qui suit est la fin du « journal » du Dr. Mackay. Il y relate tout ce qui lui arriva à partir du moment où il abandonna ses compagnons jusqu'au moment où, sous le coup de quelque hallucination, probablement due à une insolation et pensant qu'on l'avait abandonné, il prit

la mer avec le Doris. Quoique, en l'occurrence, l'Institut pense qu'il est de son devoir de publier ce récit, il tient à exprimer catégoriquement son refus de suggérer où le récit du Dr. Mackay s'écarte de l'objectivité. Sur ce point chaque lecteur jugera. Une note complémentaire est fournie en conclusion : c'est un extrait du journal de bord de « la Thétis » *qui relate l'incident final de ce tragique épisode.*

***

J'avais atteint la rive sud de l'atoll. Il a une forme assez peu commune car il se prolonge par une série de petits îlots. Le récif extérieur est irrégulier et déchiqueté. Le reste de l'expédition était demeuré sur la côte nord où le yacht avait trouvé un mouillage. Il n'y avait à peu près rien à voir ici — guère plus que des bancs de sable. Et certes pas grand-chose à étudier. La géologie de l'île faisait penser que celle-ci était une formation corallienne établie sur un socle volcanique. Peut-être pourrait-elle même encore être le théâtre d'activités volcaniques. Je partis en promenade. Nous avions entendu dire qu'il n'y avait rien à voir, sinon quelques huttes en ruines à l'extrémité sud. L'endroit (j'ai oublié qui nous avait rapporté cela) avait autrefois été une base perlière, puis, quand la pêche y avait été abandonnée, il avait servi de quarantaine. Mais tout cela n'existait plus depuis longtemps. Personne n'était resté sur cette île. Notre expédition faisait une inspection ichtyologique. Nous avions trouvé ce à quoi nous nous attendions — conditions écologiques standard, équilibre de la flore et de la faune littorales. Comme c'était notre dernier jour, et qu'à partir de ce moment il était possible que nous restions en haute mer un bon bout de temps à chaluter et à sonder, je pensai que, si je ne saisissais pas l'occasion pour faire un dernier tour, j'aurais par la suite l'impression d'avoir raté quelque chose.

J'avais à un certain point raison.

J'étais presque parvenu à l'extrémité de l'île : il ne restait plus qu'une petite crique. Après cela le rivage repartait vers le nord. Je prenais plaisir à cette promenade monotone sur le sable, du croissant de l'une des baies au croissant de la suivante. Au bout de la baie minuscule que j'étais en train de longer se trouvaient les huttes dont j'avais entendu parler. Elles étaient groupées près du petit promontoire qui séparait cette baie de la dernière. A parler franc, elles étaient assez lugubres. Mais, poussé par cette curiosité bizarre que suscitent les habitations abandonnées, et surtout les ruines sur une île déserte, j'allai tourner autour. Je ne franchis aucune de ces six sinistres portes. Après tout, on ne sait jamais combien de temps un virus peut conserver son pouvoir d'infection. Et nous savions que cet endroit avait été utilisé comme quarantaine. Quand on cherche ainsi à voir, on a tendance à avancer précautionneusement, comme si des bactéries endormies pouvaient être réveillées par un pas imprudent et vous sauter dessus. Association d'idées prélogiques caractéristique. Pourtant j'en fus heureux. Elle sembla m'avoir servi. De fait, j'aurais souhaité avoir été encore plus prudent. Car, passant doucement

entre les deux dernières huttes (elles étaient très rapprochées) je pus, pour ainsi dire, regarder à travers une serrure... Non, rien ne pouvait m'alarmer dans la colonie abandonnée. Mais l'étroit passage dans lequel je me trouvais dirigea mon œil. J'étais dans l'ombre. Le soleil déclinait déjà. L'ombre m'évitait sa réverbération. La plage qui s'étendait devant moi était éclairée d'une lumière crue et j'avais l'impression de regarder d'une loge une scène violemment illuminée. Cette plage était nue... une faucille de sable corallien, presque blanc. La grève plantait une arête nette dans la mer, sans un accroc, sauf un petit récif circulaire émergeant du sable presque à fleur d'eau. Parfaite observation, parfait éclairage, arrière-plan parfaitement dégagé. Ainsi je ne pouvais faire erreur. Aucune chance n'était laissée à mon imagination. Un homme était là, à même pas trente mètres de moi, debout sur le récif. Il regardait le lagon miniature cerné par celui-ci. Nous étions si près qu'il aurait dû me voir, bien que je fusse dans l'ombre. Mais il était trop occupé à contempler quelque chose dans l'eau.

Bien sûr, il est toujours un peu surprenant de tomber brusquement sur quelqu'un lorsqu'on vous a assuré qu'il ne peut y avoir personne. Mais je pense que je l'aurais hélé... si la lumière n'avait pas été aussi bonne et si je n'avais pas connu l'histoire de cet endroit. Je suis ichtyologue. Je me suis spécialisé dès avant ma sortie de l'école. A partir de l'âge de quinze ans, les poissons devinrent de plus en plus mon univers. Aussi ai-je peut-être trop tendance à voir toute chose, de fait tout le monde, sous l'aspect ichtyologique. Ce qui me tint bouche bée, ce ne fut pas tant l'homme lui-même. Il était nu, mais grand et droit. Ce fut sa couleur. Il n'était ni blanc, ni hâlé, ni cuivré, ni jaune, ni noir. Il était vert-de-gris... on aurait cru qu'il avait tout le corps couvert de bleus. « Peut-être est-ce un triton », tentai-je de plaisanter. Car ce n'était pas une jolie teinte... comme un métal graisseux. Et je jurerais que je savais déjà ce qui allait immédiatement me passer par la tête, n'existe-t-il pas une lèpre livide ?

Très prudemment, plus prudemment encore que je n'étais venu, je m'en retournai. J'émergeai d'entre les deux huttes. Encore quelques pas et je me retrouvai sur le sable de la petite baie par où j'étais arrivé. Alors, me sentant en sécurité, ma curiosité se réveilla. Comment un lépreux serait-il resté là, en vie, tout seul ? Vivre tout seul, abandonné sur une île déserte... c'est le genre de choses qu'on trouve souvent dans les livres d'enfants, rarement dans la réalité. Et un lépreux est un malade...

Je réescaladai les rochers qui étaient à côté des huttes et séparaient les deux baies, et je jetai un coup d'œil. Il n'y avait personne. La curiosité m'attira. La crique, comme elle m'était apparue auparavant, était nue comme ma main. Je regardai soigneusement. Il n'y avait pas une roche, pas un buisson qui eût pu dissimuler un chat. Je repassai la barre rocheuse et gagnai par la plage le petit lagon où m'était apparue ma « vision ». Pas le moindre signe. Pas la moindre trace de pas. Tout devait avoir été dû au fait que j'avais regardé une plage violemment éclairée depuis ma retraite ombreuse.

J'avais maintenant atteint l'endroit où j'étais sûr que l'image s'était tenue. Je regardai dans le lagon miniature où je pensais l'avoir vue se mirer. L'eau semblait étonnamment profonde, mais tranquille et claire comme un bloc de cristal vert. Mais je ne pouvais pas juger de sa profondeur car il s'en élevait une forêt d'algues. Mon œil parcourut l'anneau de rochers qui enserrait ce petit lac. La marée était basse... c'étaient les grandes marées de printemps. Evidemment à marée haute, la mer recouvrait le lagon. Vers l'extérieur, du côté par lequel la mer venait, l'anneau de roc s'élargissait comme le chaton d'une bague. Ce cap qui avait sa minuscule plage particulière s'avançait dans le lagon principal. De ce promontoire, pensai-je, on devait découvrir toute la pointe sud de l'île. Je ne savais pas encore si l'homme que j'avais vu était pur produit de mon imagination ou s'il avait pu — très improbablement — courir sur le sable de la crique sans laisser de traces et aller se cacher dans la crique suivante. Le promontoire m'offrit quand j'y parvins le point de vue que j'espérais. Et pas trace de la moindre vie... même pas une mouette.

« Illusion d'optique établie », me disais-je en me préparant à regagner la rive par la petite chaussée rocheuse... quand, en regardant où mettre mon pied, je vis quelques traces de sable dans le creux d'un rocher. Une toute petite couche de sable, tout juste suffisante pour mettre le pied. Pourtant je ne l'y posai pas. Car... je ne voulais pas y toucher. Je voulais la regarder, l'étudier, non pas la fouler et effacer ce qui y avait été imprimé. Elle portait la trace d'un pied nu. Je ressentis le même choc que Robinson Crusoe, un petit frisson excessivement contagieux. J'évitai soigneusement l'empreinte, repris maladroitement ma route sur la langue rocheuse et revins sur la grève. L'aller, le retour et mon inspection m'avaient pris environ dix minutes. Tandis que je regardais ma montre, mon esprit travaillait. Je n'avais donc pas été victime d'une illusion. Quelque part, quelqu'un — quelqu'un de fort bizarre et peut-être fort malsain — était embusqué, me surveillait probablement. L'impression désagréable soulevée en moi par cette idée était, je m'en aperçus, bien plus grande que ne l'avait été ma crainte d'avoir été l'objet d'une hallucination. Mieux vaut voir des choses qui réellement n'existent pas plutôt que d'être observé sans que vous puissiez voir qui vous observe. J'abandonnai mon idée de faire le tour de l'île et rebroussai chemin par où j'étais venu.

Mais lorsque, pour la seconde fois, je me retrouvai du « bon côté » des huttes de quarantaine, je ressentis à nouveau et encore plus violemment la contre-offensive de la curiosité. Comme il était peu scientifique de céder à quelque chose de proche de la panique pour avoir simplement aperçu une créature bizarre... certainement moins dangereuse qu'un requin et probablement beaucoup plus intéressante ! Je résolus de jeter un dernier coup d'œil sur la baie déserte. J'en fus récompensé... par un troisième choc. La silhouette était à nouveau là.

Je l'observai soigneusement. J'étais debout entre deux roches du brise-lames naturel. Comme la première fois la créature me tournait presque

le dos et se penchait sur le lagon. Je pouvais l'étudier. Comme je l'ai dit la lumière n'aurait pu être meilleure. Sûrement la lèpre, étant une maladie de peau, gonfle celle-ci, y fait saillir des protubérances, des pustules. La peau de cette créature était étrange, elle avait une teinte révoltante, pour tout homme. Mais j'aurais juré qu'elle n'était atteinte d'aucune maladie. Cette créature non plus d'ailleurs. Elle était mince et élancée et avait toute la grâce d'une santé indéniable. Elle luisait d'un éclat graisseux. Je pouvais maintenant m'en apercevoir elle était encore tout humide. Mais la nature de sa peau, pour ne pas parler de sa teinte, avait-elle quelque ressemblance avec une peau humaine, aussi livide, glacée et trempée celle-ci put-elle être ? Cette question mineure de dermatologie céda rapidement le pas au problème de l'habitat. Où cet être avait-il été pendant tout le temps que j'étais resté sur la grève ? Dans la mer, bien sûr. Oui, mais, naturellement, cela représentait une immersion de quelque vingt minutes. Il était réellement plus difficile de penser qu'il était resté caché au fond de ce lagon bordé d'algues que d'imaginer que, grâce à une modification de cette peau répugnante, il avait réussi à se rendre invisible sur cette plage nue comme la main.

Soudain il se retourna, m'aperçut et agita le bras. Je répondis à ses signaux. Après tout il n'y avait guère de chance que ce fût un lépreux. Quant aux armes, il aurait difficilement pu en dissimuler, son corps nu ne portait pas la moindre cicatrice. Il paraissait animé d'intentions amicales. Et maintenant ma curiosité était suffisamment aiguisée pour m'empêcher de ressentir toute autre impression.

Je lui fis signe de venir vers moi. Ce pseudo-flirt me fit rire. Il sourit. Je pensais qu'un homme habillé peut sans danger prendre un air supérieur à l'égard d'un homme nu. Après tout s'il était une créature sous-marine, il entrait dans le cadre de ma spécialité d'ichtyologie. S'il refusait de quitter le bord de l'eau, je pouvais au moins venir jusqu'à portée de voix afin de me rendre compte s'il savait parler. Tout en approchant, je pensais qu'en tant que membre de l'équipe de débarquement j'avais parfaitement le droit d'examiner toute la faune de l'île et de questionner les indigènes rencontrés.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Un plongeur. »

Il me répondit de la voix sans timbre commune à nombre de jaunes parlant anglais. Peut-être ses yeux étaient-ils légèrement bridés. Naturellement sa couleur ne jetait aucune lueur sur son origine. J'étais assez près maintenant pour constater que sa cornée était aussi verte que ses paupières.

— « Un plongeur ? »

Il s'accroupit sur le rocher. Je le dominais, nous n'étions pas à plus de quatre mètres l'un de l'autre. Il agitait un pied dans l'eau.

— « Je travaille à mon compte. Je savais que vous étiez venu ici. Vous repartez demain, n'est-ce pas ? »

Il nous avait évidemment épiés tandis que nous ravitaillions le yacht. Je ne répondis pas mais lançai une autre question.

— « Je pensais qu'on ne pêchait plus de perles par ici ? » Je voulais qu'il me parlât de lui. Peut-être me montrerait-il pourquoi il mentait. Je restais à distance. Quoique à trois ou quatre mètres sa peau parut assez saine (si un vert graisseux est une teinte de peau saine), il était possible que l'homme souffrît d'un dérèglement de certains organes, peut-être du foie.

— « C'est exact, on ne pêche plus de perles, » reconnut-il avec une apparente franchise.

— « Puis, il y a eu une léproserie, » dis-je en désignant les huttes.

— « Ça n'a pas duré longtemps. »

— « Pourquoi ? »

— « Oh, on m'a dit qu'ils n'étaient pas nombreux et ils ont tous disparu. »

— « Comment ? »

— « Noyés, dit-on. Le patron d'un caboteur qui venait les ravitailler raconte que le dernier survivant lui avait dit que les autres s'étaient noyés. Et la dernière fois qu'il revint, le dernier avait disparu... sans laisser de traces. »

— « Alors vous êtes venu voir si vous ne pourriez pas vous noyer comme les autres ou sauver ceux qui avaient coulé. »

Son ton m'avait incité à lui lancer ce que j'imaginais être un trait d'esprit. Il ne sembla pas relever mon sarcasme.

— « Je pense que, comme moi, ils avaient entendu parler des perles. »

— « Est-ce que les plongeurs d'autrefois n'avaient pas épuisé le banc ? »

— « Ils le croyaient... » il fit une pause, « mais ils n'avaient pas découvert les vrais bancs. »

— « Et vous, comment les avez-vous découverts ? D'autant que vos prédécesseurs s'étaient noyés. »

— « Vous voudriez connaître mon histoire ? »

— « Bien sûr ! »

— « Je suis un sang mêlé, ma mère était chinoise, mon père, disait-elle, était un marin écossais. Elle ne lui en a jamais voulu. Il avait laissé de l'argent pour moi... je ne me souviens pas de lui. Elle mit tout de côté. Elle disait qu'elle voulait que je sois docteur. Je suis donc allé à l'école de médecine de Singapour. Bon sang, j'aimais la médecine. Les profs chinois étaient des types très bien. L'un d'entre eux me donnait des cours de respiration. Il mélangeait les enseignements de l'est et de l'ouest, comme ça se fait à Singapour. Pous ses malades atteints de parkinsonisme il utilisait l'acupuncture ; pour la maladie d'Addison, l'éphédrine. Et pour les tuberculeux, il allait puiser ses remèdes chez Mencius, le Grand Mang. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je. L'homme semblait divaguer. Et j'ajoutai : « Il va falloir que je regagne le yacht. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec votre vocation de plongeur ? »

— « Sans ça je n'aurais jamais pu dépasser deux ou trois brasses de profondeur. » Et il poursuivit d'un air satisfait : « Dans la tuberculose,

le problème est de mettre le poumon au repos, n'est-ce pas ?... tout en empêchant le patient de suffoquer. »

J'avais assez entendu parler de médecine pour approuver sans hypocrisie. Peut-être cet être étrange avait-il emprunté leur jargon à des médecins de bord qui s'étaient associés à ses libations.

— « Bon. Si vous réussissez à suspendre la respiration sans pour cela entraîner de suffocation, vous obtenez des guérisons. C'est ce qu'il faisait. »

— « Comment ? »

— « Oh ! » répliqua-t-il d'un air détaché, « on trouve ça dans toutes les gloses sur Mang. On appelle ça de toutes sortes de noms presque absurdes, « la respiration évanescente », « l'entassement respiratoire », la « respiration par le nombril », ou la respiration par les ouïes à la manière des poissons. Il m'a tout appris. Il disait que tout le monde devrait savoir. Qu'on ne devrait jamais être malade si on respirait comme il fallait. »

— « Etes-vous un spécimen de ce régime ? »

— « Oui, j'ai appris la méthode. Mais je n'ai pas pu poursuivre mes études. Ma mère mourut et je ne pus découvrir où elle avait caché le reste de l'argent... peut-être était-ce une pension qui cessa à sa mort. Il fallut que je me lance dans le commerce. Dans tous les quartiers chinois, les pharmaciens et les joailliers sont très liés. Je fus engagé par un joaillier. Mais il me payait trop peu pour que je pusse espérer continuer à suivre mes cours de médecine. Il fallait absolument que je gagne beaucoup plus. Et il me montra la manière. De temps à autre, une perle couleur fleur de pêcher apparaissait sur le marché. « Si tu pouvais trouver les bancs d'où elles viennent, car il est sûr que les perles de cette teinte proviennent toutes d'un même endroit — tu n'aurais plus jamais besoin de tenter de t'établir médecin. » Voilà ce qu'il me dit. « Vous n'avez pas idée d'où elles peuvent venir ? » lui demandai-je. « Je sais tout juste, » me répondit-il, « qu'il y a vingt ans ce banc était exploité et qu'il se trouve quelque part au sud-est des îles Marshall. » Ce n'était pas grand-chose ; mais j'eus de la chance... du moins c'est ce que je pensai à ce moment-là. Comme je vous l'ai dit je rencontrai le patron du bateau qui ravitaillait cette léproserie. Il me jura que les hommes isolés sur cette île avaient des perles semblables. « Ça ne m'étonnerait pas » ajouta-t-il « que les vrais bancs soient quelque part dans le coin. » « Alors pourquoi ne pas y aller ? » lui demandai-je. « Mon gars, me répondit-il, tu ne sais donc pas qu'il n'y a qu'une seule sorte d'homme plus superstitieux que les vieux marins : les pêcheurs de perles ? L'endroit a mauvaise presse. Je ne sais pas si cela vient des perles ou non. On raconte des histoires interminables de bases hantées, dans lesquelles les poumons se vident, où les courants vous collent au fond, vous donnent des crampes ou vous gèlent. On n'a pas inventé les sirènes ou les sorcières pour s'amuser... » Mais il me donna les coordonnées et comme vous voyez, je suis là. »

— « Et vous avez trouvé les perles. Et vous vous trouvez si bien

et si riche que vous n'avez pas envie d'exercer la médecine ou de vous en aller ! »

Une fois de plus l'homme vert ne sembla pas apercevoir ce qu'il y avait de sarcastique dans mon ironie.

— « Je me mis pêcheur de perles. Voyez-vous, il se trouvait que j'étais particulièrement bien équipé pour plonger. Si l'on apprend à contrôler sa respiration on peut tenir plus longtemps sous l'eau, descendre plus bas et ramener plus que tous les autres qui sont obligés de remonter plus vite. Mon professeur m'avait montré le rapport de Gorer sur les pêcheurs Moll de la côte occidentale d'Afrique. Et aussi l'étude faite par Behanin sur les travaux qu'il avait faits à Yale après avoir suivi l'enseignement de Kavaliananda. »

Je coupai court à toute cette pseudo-physiologie.

— « Et naturellement vous avez retrouvé les os de tous vos prédécesseurs transformés en coraux ? »

— « J'ai découvert pourquoi ils ont coulé. »

Je pensais en savoir assez pour être sûr que l'homme était un mythomane, un écumeur de grève inoffensif. Il n'est pas impossible de tomber sur des cas pareils de fous abandonnés sur une île déserte. Ce que l'homme m'avait raconté était évidemment pure imagination. Je commençais à être content de ne pas m'être montré plus ouvertement incrédule. Il était certainement grand temps de regagner le yacht. Je m'étais bien promené, j'avais récolté une belle histoire fantastique et son narrateur était certainement aussi étrange qu'elle. L'homme n'avait aucune maladie, quel que fût son aspect. Au reste je n'étais pas chargé de veiller sur sa santé. Nous ne pouvions l'emmener avec nous. Aucune autorité de santé portuaire ne laisserait débarquer un être de cette complexion. La police pourrait bien le regarder d'un drôle l'œil... et d'ailleurs (ce qui réglait tout) il ne voudrait probablement pas venir avec nous. Il ne semblait pas malheureux ni, autant que j'en pusse juger, sous-alimenté. J'avais fait volte-face pour m'en aller quand il m'appela. Et ce qu'il me dit m'arrêta net.

— « Naturellement vous ne croyez pas un mot de mon histoire. Mais je peux vous montrer quelque chose qui vous la fera croire... les perles. »

— « Où ? » lui demandai-je par-dessus mon épaule.

— « Là-bas » dit-il en indiquant, au-delà de la digue naturelle la petite île. « Je les garde dans un creux de rocher juste sous l'eau. Elles gardent mieux leur orient. »

J'en connaissais naturellement assez sur les huîtres et leurs concrétions calcaires pour savoir que c'était vrai. J'hésitai. De toute évidence il craignait que je m'en aille.

— « Regardez » dit-il. Je ne sais pas où il l'avait cachée... probablement dans le sable à côté de son pied. Mais ce qu'il me tendait était aussi gros qu'une noisette. Dans sa paume verte elle brillait comme une petite flamme calme dans une lampe à huile en bronze. Elle étincelait

dans cet écrin crasseux. Elle était ausssi lumineuse qu'une fleur de pêcher au soleil.

— « Les autres sont plus belles. » Il se leva et se mit en route sur la petite jetée rocheuse. Je le suivis.

Quand j'arrivai sur la petite péninsule — car je me traînais lamentablement tandis qu'il trottait allégrement sur les coraux et les scories tranchants — il était déjà à plat ventre. Son visage touchait presque l'eau calme du lagon. Il avait plongé le bras jusqu'à l'épaule. « Là. » Il désignait quelque chose sous l'eau. Je m'accroupis à ses côtés. Les ondes faites par son bras s'apaisèrent. Je pouvais tout juste voir ses doigts écarter des touffes d'algues dissimulant un petit nid de mousse marine. Un nid empli d'objets ayant à peu près la taille d'œufs de pinson. Il en prit deux, et, courbant le bras, les amena à moins de trois centimètres de la surface. Je pouvais les voir à travers l'eau. Elles étaient d'un orient encore plus beau que celle qu'il m'avait déjà montrée. Il tourna la tête vers moi pour m'inviter à les prendre. Je m'étendis pour les atteindre (peut-être l'eau les faisait-elle paraître plus grosses) je me sentis glisser, eus juste le temps de prendre une bouffée d'air, et je fus entraîné.

Ce fut un beau plongeon. Mais quand je frappai du talon pour remonter à la surface, je ne bronchai pas. J'étais pris dans les algues. Je me sentais pris par une jambe. Et tandis que je me débattais je me sentis prendre l'autre jambe. Mes bras furent immobilisés. Il est difficile de rester méthodique quand il ne vous reste plus que quinze secondes d'air pour défaire les nœuds et remonter à la surface. Je commençai à me débattre aveuglément. J'avais l'impression d'être entraîné vers le fond par ces algues, non de les tirer pour m'en libérer. La tête me tournait. La lumière s'évanouit. Je fus plongé dans les ténèbres.

Mais soudain la source principale de mon épuisement disparut. Je respirais. Je ne savais pas si c'était de l'air ! Ça me semblait si épais, si humide que ç'aurait tout aussi bien pu être une sorte d'eau respirable. Je n'entendais rien que le bourdonnement de mon sang et le battement de mes artères. Peut-être cela signifiait-il que j'avais déjà les poumons pleins d'eau, que la lutte était finie. J'avais entendu dire qu'une fois les poumons pleins, l'agonie cesse quoiqu'on puisse rester encore faiblement conscient pendant quelques secondes interminables. J'étais mort, mais l'âme n'avait pas encore abandonné mon corps.

Puis je remarquai que j'avais des sensations. Le toucher subsistait. J'étais enfermé dans une crevasse étroite. Je sentais ses flancs me presser, visqueux, gluants. Naturellement, quand on est en danger, tout dégoût vous abandonne. Mais ce contact était si répugnant que je pus sentir se lever en moi une intense nausée. Je m'aperçus que mon odorat, lui aussi, subsistait.

L'atmosphère épaisse dans laquelle mes poumons peinaient sentait atrocement le poisson. Je ne pouvais pas lever les bras. Tout mon corps semblait s'être enlisé dans une crevasse sous-marine recouverte d'anémones de mer ou de méduses en putréfaction. Mais ma tête devait avoir

émergé dans une sorte de réduit contenant un air qui, si vicié fût-il, m'empêchait pour l'instant de suffoquer.

Je commençai à me rappeler mes derniers gestes avant d'être englouti. Bien sûr j'avais glissé dans le petit lagon. Mais comment avais-je fait pour me laisser coincer ainsi ? Et où, au nom du ciel, se trouvait le plongeur vert ? S'il était l'être amphibie qu'il prétendait, le moment aurait été particulièrement probant et bienvenu d'une démonstration. Puis je ressentis un mouvement, une sorte de frisson. Coincé que j'étais sous une masse d'algues qui avait d'une manière ou d'une autre emmagasiné de l'air, je sentais qu'on me tirait... le plongeur vert venant à ma rescousse était-il la cause de ces frissons ? J'étais incapable de réagir, mais, Dieu merci, les frissons continuaient, devenaient de plus en plus forts. Je sentis mon corps se courber tandis que quelque chose tordait le manteau visqueux qui m'immobilisait. Puis brusquement je fus retourné, j'étais la tête en bas car je sentis le sang s'y précipiter. Une seconde après une sorte d'explosion me frappa. Je fus tiré vers le haut par une force énorme. Je remontai comme un bouchon sur une très courte distance. Puis je me sentis abandonné et rejeté sur le sable. Cela j'en étais sûr, mon toucher me le garantissait.

Mais je n'y voyais pas plus que dans la crevasse. L'air, pourtant, était beaucoup moins écœurant, quoiqu'il fût encore loin d'être pur. J'aspirai profondément et appelai. J'entendis le son de ma voix. Je devais être dans une grotte assez spacieuse. Un vague écho fut la seule réponse que j'obtins.

Etendu, tout ouïe, j'entendis un faible clapotis. Je réussis à me traîner à quatre pattes sur un sol qui semblait être de la roche recouverte de sable et constatai que la plate-forme donnait sur le vide. A quelque distance, en-dessous de la plate-forme je pouvais entendre l'eau clapoter. Cependant ce bruit-là finit aussi par cesser. Tout ce que je pouvais faire était de continuer mon exploration tactile. Mes vêtements trempés me firent frissonner. Je les enlevai. L'endroit, quoique ressemblant à une grotte, n'était pas froid. Aussitôt que je fus nu je cessai de trembler. Je continuai mon exploration. Battant en retraite à partir du bord, je reculai jusqu'à ce que je trouvasse une muraille. Tendant les bras aussi loin que possible je constatai que le rocher continuait mais tendait à se voûter. Allant à droite et à gauche je constatai qu'en une douzaine de pas j'étais ramené au bord du vide. J'étais dans une grotte sous-marine dont la moitié — moins à ce niveau de la marée — était remplie d'air. C'était tout ce que le toucher pouvait m'apprendre. Je n'y voyais goutte, et maintenant, le clapotis ayant cessé, mes oreilles ne m'apprenaient rien de plus que mes yeux. On n'entendait ni un gargouillement ni un égouttement. Cela me donna mon premier espoir. Car les êtres semi-aquatiques collés aux rochers font généralement entendre à marée basse de petits bruits de suçotis et de suintement.

Je devais être au-dessus du niveau de la marée haute. Je ne me noierais pas. Naturellement, en ce cas, je mourrais lentement de soif, ce qui était pire. Mais la sentence de mort étant ainsi rendue exécutoire

la semaine prochaine et non le jour même, je désespérai un peu moins.

J'avais naturellement abandonné tout espoir que mon bizarre compagnon ait pu me suivre. Quelque explosion de « gaz des marais » peut-être provoquée par mes efforts désordonnés m'avait fait atterrir dans cette poche de rocher. Je rampai et me dirigeai à nouveau à tâtons vers le bord. Je commençai par tendre le bras vers le bas pour voir si je pouvais toucher l'eau. J'étais en train de tendre les doigts sans rien atteindre quand ma rétine me donna une sorte d'image... de la sorte de celles qu'on obtient quand par hasard en se frottant les yeux on appuie sur le nerf optique. Mais en clignant des yeux je m'aperçus que ce n'était pas un jeu de mon imagination.

Cela ne ressemblait à aucune lumière que je connusse. Mais cela ressemblait plus à de la phosphorescence qu'à la lumière du jour. La lueur grandit. Elle était émise par un objet en-dessous, dans ce puits par lequel j'avais dû arriver. L'ennui c'est que, bien que la lueur grandît, elle n'éclairait rien. Cela ressemblait plutôt à une sorte de brouillard bleu. Maintenant elle grandissait rapidement. Jusqu'à ce que le gouffre dans lequel je regardais en semblât empli. Je tentai de voir mon bras que j'avais plongé dans cette brume, mais elle l'avait englouti. Soudain j'entendis clapoter l'eau en-dessous de moi. Instinctivement je me reculai. Quelque chose grimpait vers moi. Je m'adossai à la muraille. La brume bleue montait. Puis elle sembla se condenser, prendre forme. Et devant moi, éclairé comme une statue par des tubes à fluorescence, l'homme vert apparut.

J'étais si soulagé que je lui tendis la main. Mon soulagement devint de la terreur quand mes doigts passèrent à travers sa peau comme si celle-ci n'était qu'une ombre. J'entendis un rire et un instant après : « C'est une sorte d'effet de réfraction. » Je vis la silhouette avancer. Elle était encore à une cinquantaine de centimètres de moi, quand je sentis qu'on me touchait le bras. C'était une invraisemblance de plus : la vue et le toucher se refusaient à toute coordination ici. Mais sans aucun doute, tels étaient bien les faits (1).

— « Vous êtes tombé » commença-t-il « et j'ai plongé derrière vous. Vous avez été pris... » Il s'arrêta.

— « Oui j'ai été pris » dis-je. « Mais par quoi ? Comment ai-je été amené ici ? »

Maintenant je pouvais voir son visage. Mais il est extrêmement difficile de juger des expressions d'un visage éclairé de l'intérieur.

Les rides qui nous indiquent le jeu des émotions de notre vis-à-vis

---

(1) *Note :* Cette partie du récit du Dr. Mackay, quoique rien de tout cela n'ait pu lui arriver, correspond cependant à quelques recherches (qu'il avait sans doute lues) faites dans les années 1930 à l'Université de Londres. Il y était établi qu'après un temps considérable dans l'obscurité totale, l'œil humain peut apercevoir des objets uniquement éclairés par la lumière ultra-violette, et que ces objets quoique vus avec une relative netteté, sont perçus avec un déplacement de quelque 50 centimètres et sous un angle les écartant de 45° de leur situation réelle. Il est naturellement tout à fait possible que le spectre de la luciférine de certains animaux aquatiques puisse contenir avec les radiations de lumière visible quelques radiations ultra-violettes.

semblent pour ainsi dire inversées. Je pensai que naturellement il devait exprimer son intérêt pour moi en voyant les muscles entourant sa bouche et ses yeux se plisser. Mais ç'aurait aussi bien pu être de l'amusement. Il est déjà difficile de juger des expressions sur un négatif photographique. Pourtant sa voix indiquait l'intérêt, l'inquiètude même. Il semblait vouloir l'étouffer : « Ils ne peuvent pas entendre, n'est-ce pas ? » me demanda-t-il.

— « Qui ? »

— « Les poissons !... »

Je pensais qu'il fallait le calmer... évidemment il était fou. Mais s'il avait pu venir jusqu'ici, il était clair qu'il pourrait m'en sortir. Et il devait avoir dit la vérité sur ses vertus natatoires.

— « La plupart d'entre eux sont certainement sourds, » lui assurai-je.

— « Et... les pieuvres ? »

— « A peu près certainement sourdes, elles aussi. Mais, continuons. Comment suis-je arrivé ici ? Est-ce une sorte de maelstrom périodique ? Il faut que nous sortions d'ici. Avec vos talents de nageur c'est possible. Il s'agit tout juste de plonger d'abord pour remonter ensuite, n'est-ce pas ? Si nous passons à un moment où le tourbillon n'est pas en mouvement, nous pouvons réussir ! N'est-ce pas ? »

— « C'est trop profond pour quelqu'un qui n'a pas d'entraînement respiratoire. Vous êtes arrivé ici » ...il s'arrêta à nouveau « parce qu'on vous y a amené. Comme les autres... »

— « Les autres ? Et par qui ? »

Il s'allongea à côté de moi.

— « Personne ne savait... pourquoi ces perles d'aurore n'étaient plus pêchées. Tout ce qu'on disait c'est que les bancs étaient épuisés. Ce qu'on chuchotait c'est que si on plongeait on ne remontait jamais. Et certainement j'aurais subi le sort des autres si je n'avais subi cet entraînement respiratoire dont je vous ai parlé. Vous vous en êtes tiré » poursuivit-il lentement « parce que... *elle* a appris. »

— « Qui a appris ? Appris quoi ? »

Je frissonnais maintenant, non d'humidité, mais de peur. La lumière, dont je pensais qu'elle émanait de sa peau malsaine, grandissait de plus en plus, je le remarquai, dans le puits. Il me fit signe. Nous rampâmes jusqu'au bord. Maintenant le puits était non seulement illuminé mais clair. Il était limpide. Je pouvais voir l'eau... j'estimai qu'elle était à quatre mètres de nous. Je pouvais même voir jusqu'à sept mètres de profondeur. L'eau était claire jusqu'au fond. Et la lumière en montant, éclairait violemment ce qui s'y trouvait. Car il y avait quelque chose au fond : deux câbles ; deux câbles avec des nœuds et des bosses. Chacun avait près de six pouces de diamètre. C'est de ces haussières que venait la lumière. Elles avaient la même couleur que le corps de mon compagnon, mais émettaient des radiations plus fortes. Leur luminosité était animée de pulsations, elle variait au gré des torsions des câbles.

— « Ce sont des tentacules ! »

Ce n'était pas une question. Mon dégoût involontaire se traduisait en mots. Je savais assez ce qui devait se trouver derrière ces câbles. Ils commencèrent à se lover, à décrire des spirales. Deux autres apparurent. Mais ceux-ci se terminaient par d'énormes mitaines, des battoirs ayant presque forme de mains cloutées de ventouses aux bords tranchants. Je connaissais ce qui se déroulait vers nous : c'étaient les tentacules du plus grand des Céphalopodes; du monstre aux dix bras : le Décapode.

Ces câbles se déployèrent et montèrent, grouillant comme l'Hydre : forêt de monstrueux boas constrictors dotés chacun de centaines de gueules acérées. Je m'adossai au mur du fond au moment où les deux battoirs passèrent par-dessus le bord. Ils rampèrent sur le sol. Et bientôt leurs huit serpents satellites. Grâce à une sensibilité tactile — peut-être pouvaient-ils percevoir ma chaleur — ils semblèrent n'avoir aucune difficulté à m'acculer. Ils ne firent aucune attention à mon compagnon, qui plaqué au mur de l'autre côté de la caverne, regardait intensément. Quand ils m'eurent acculé, ils attendirent un moment. Quoi ? Il y eut un battement et un plongeon, comme la succion d'une pompe géante. Une vague balaya notre petite plate-forme. J'entendis quelque chose d'énorme se hisser. Et je vis, éclairée par sa propre luminescence fantastique, émerger sur le roc la masse énorme de la tête du décapode géant. On eut dit un lever de lune aux Enfers.

La caverne grouillait de ses bras. Sa masse bloquait le puits. Autrement j'aurais plongé et serais mort en tentant de m'échapper. J'émis un cri de souris attrapée par un chat, les tentacules m'enserraient et m'emportaient. A travers le friselis de leurs nœuds et le ronflement qui s'échappait en permanence de ce corps en forme de cornemuse, je pus tout juste entendre le plongeur me crier : « Ne vous débattez pas, ne vous débattez pas. Elle vous tuera si vous vous débattez. Laissez-vous aller. C'est votre seule chance ! Laissez-vous aller ! »

J'essayai. J'avais lu que les pieuvres abandonnent souvent les proies qui cessent de se débattre. Celle-ci ne m'abandonna pas. Mais les câbles, tout en m'enserrant étroitement, ne m'étranglèrent pas. Je fus emporté et amené jusqu'au bord. Je vis un œil en forme de soucoupe, sans expression, de la taille d'un des hublots de notre yacht me regarder : « Je suppose qu'elle va me noyer pour me dévorer après. » C'était la dernière lueur d'espoir désespéré : Etre noyé avant d'être déchiqueté. Et cet espoir s'évanouit quand je vis la frange des huit tentacules secondaires se soulever pour me laisser apercevoir le fond de la caverne formée par le « manteau » d'où partaient les membres. Je vis le grand bec de perroquet de la gueule. Puis avec un bruit mou la cape visqueuse tomba sur moi.

J'étais dans l'obscurité absolue. Mon véhicule se souleva et plongea. Je haletais ; je pouvais à peine respirer. Je me débattis mais j'étais comme immobilisé au sein d'une masse caoutchouteuse. Je me retrouvais dans les conditions où j'avais été après ma chute. Le dégoût et la

panique me paralysaient. J'espérais presque la douleur qui m'aurait signalé que le monstre avait mordu une de mes artères et suçait mon sang. Ce qui aurait entraîné une mort rapide. Mais celle-ci ne vint pas. Mes poumons haletants me maintinrent en vie. Je pense que je fus ainsi enseveli plus longtemps que lors de mon premier plongeon, avant de me sentir tiré et manipulé. Puis une fois de plus je me retrouvai la tête en bas avant d'être expulsé avec violence. Une fois de plus je fus rejeté sur le sol où je me retrouvai gisant le souffle coupé.

J'étais dans l'obscurité. Cette fois-ci je gisais sur des rochers polis. J'étais si épuisé que je dus perdre connaissance. Quand je m'assis, tout était calme. J'étais seul. Mais cet endroit était plus ou moins éclairé. Et non par cette lueur bleu fantomatique. La lumière filtrait à travers l'eau, mais c'était la lumière du jour, du véritable jour. Elle était réduite à un crépuscule tremblotant. Elle devait être filtrée par des brasses et des brasses d'eau. Mais j'aurais juré que c'était la lumière du soleil, aussi filtrée fût-elle. Le soleil avait dû se coucher, tentais-je de me rappeler en essayant de m'orienter au moins dans le temps. Mais à regarder la lumière verte et tremblante je pus constater qu'elle devenait de plus en plus intense. Je ne pouvais en douter : j'assistais à la réflexion ou à la réfraction de l'aurore dans ce monde sous-marin.

L'espoir se réveilla en moi : ou ce que j'appellerais la contrepartie physiologique de l'espoir, qui, à son niveau le plus bas, est la faim... La volonté de vivre. Oui, j'avais faim. Après tout la mer avait un avantage sur tout autre lieu. On peut, en général, y trouver une nourriture quelconque. Je commençai à explorer la plate-forme. Je n'y trouvai cependant aucune moule, et je ne pus réussir à arracher du rocher les bernicles. Ici, je pouvais plonger mes mains dans l'eau Mais quoique de petits poissons y filassent comme des flèches, ils prenaient bien soin de les éviter. Alors, juste au moment où j'étais sur le point d'abandonner et de tomber en une mélancolie encore plus profonde, je découvris deux pétoncles, et, qui plus est, ouverts. Je me précipitai pour coincer un caillou entre leurs coquilles avant qu'elles se refermassent. Mais ils ne réagirent pas. J'inclinai la tête pour flairer s'ils étaient morts. Je m'aperçus alors qu'ils avaient été décollés de leur rocher et qu'on avait brisé l'articulation de leur coquille. Je les avalai : ils étaient parfaitement frais.

Jusqu'alors l'idée ne m'avait pas encore effleuré que c'était là un incident bizarre. De fait, jusqu'à ce moment, mon esprit n'avait pas encore tenté de mettre de l'ordre dans ce voyage cauchemardesque qui m'avait amené, nu et affamé, dans ce cul-de-sac. Il semblait que je dusse être un double Jonas, Deux fois j'avais été avalé et deux fois j'avais été rejeté par un monstre marin. L'incident était horriblement, grotesquement, écœurant. Pourtant je n'avais souffert aucun mal. Je n'avais même pas — comme disent les marchands de primeurs — été gâté. Tout au moins n'avais-je rien en moi de gâté à quoi un lavage ne pût mettre bon ordre. Avant d'avoir pu me demander si ce n'était pas précisément

ce que j'allais faire, je me retournai. On m'avait touché l'épaule. Le plongeur vert se tenait debout devant moi.

— « C'est vous qui m'avez mis là ces pétoncles ? » lui demandai-je en désignant les coquilles que j'avais trouvées dans un coin de la caverne. C'est évidemment ainsi que je ne m'étais pas aperçu qu'il m'avait suivi. C'était, bien sûr, une question stupide, mais c'est ainsi que fonctionne l'esprit quand il a perdu tout point de repère. L'essentiel vous ahurit à tel point qu'on ne s'occupe que des détails insignifiants. Celui qui monte à l'échafaud remarque que son lacet s'est dénoué et s'arrête pour le renouer. De toute évidence c'était le plongeur vert qui avait dû me préparer ce repas froid. Aussi quand il répondit « Non », je me montrai aussi buté qu'un fou. Et je pense que, de toute façon, je l'étais. « Alors qui ? » demandai-je en prenant le ton de triomphe qu'adopte un enfant quand il a pris un adulte en flagrant délit de mensonge. Il parut abandonner et jouer son rôle. Il eut un geste vague, l'air mal à l'aise, puis dit : « J'espère qu'il y en a d'autres. »

Nous commençâmes à chercher et trouvâmes deux huîtres ouvertes, six crevettes dont la tête avait été coupée et une paire de pinces de crabe dont la carapace avait été brisée de telle sorte que je pusse déguster leur chair. Je mangeai tout cela avec un plaisir enfantin. Puis je me retournai vers mon compagnon : « Naturellement, c'est vous qui avez préparé tout cela ? » A nouveau, il secoua la tête. Puis voyant que, naturellement, je ne le croyais pas, il me désigna le fond de la caverne. Il y faisait sombre, mais je pouvais voir que la muraille rocheuse ne descendait pas jusqu'au sol. Il s'accroupit et disparut. Mais j'entendais sa voix. Aussi je m'aplatis et rampai à sa suite.

Soudain l'espoir avait reparu. Il y avait une sortie secrète. C'était par là que de la terre ferme on pouvait accéder à la grotte sous-marine. Il fallait bien s'aplatir et ramper tout du long du passage. Mais après un moment le plafond se relevait. Nous étions entrés dans une vaste salle. Je me remis sur pied. Puis m'arrêtai, pétrifié. Oh ! elle était assez jolie, cette grotte, éclairée comme l'autre par la lumière d'or vert tremblante qui filtrait à travers l'eau. Et elle était assez fantastique pour retenir l'attention. Car elle était décorée, oui, richement décorée.

Pendant un moment je ne pus me rappeler où j'avais vu autrefois des décorations analogues. Me souvenir de l'autre endroit était fort difficile, car les deux lieux étaient très différents l'un de l'autre. Mais enfin cela me revint. C'était au moment où j'avais suivi des cours de biologie marine au Grand Institut Océanographique de Naples. Au cours d'une rapide visite à Rome quelqu'un m'avait emmené à cet étrange cimetière des Capucins. La terre y préserve les corps des Frères, de telle sorte que lorsqu'ils sont suffisamment naturalisés, on les place au long de la muraille très décorativement. Et leurs niches, leurs baldaquins sont avec beaucoup d'ingéniosité et de goût, faits des côtes, fémurs, crânes et bassins de leurs frères laïcs moins honorés.

Naturellement, le lieu dans lequel je me trouvais ne pouvait prétendre

éclipser le Campo Santo des Capucins. D'abord la matière première y était moins abondante. Mais on avait fait un effort appréciable. Il n'y avait pas plus d'une douzaine de niches. Mais leurs encadrements étaient assez heureusement composés de branches de coraux, de côtes de dauphins et de vertèbres de poissons ; des machoîres de requins constituaient de spacieuses coupoles. La moitié des niches étaient garnies, complètes... exactement comme celles du cimetière des Capucins. Naturellement, la peau avait disparu. Mais les squelettes étaient au complet, jusqu'à la dernière phalange. Et pour couronner le tout, une paire de grosses perles rosées brillaient dans les orbites de chaque crâne.

J'étais sur le point de m'enfuir par la fente du rocher, d'échapper à mon étrange compagnon et à son trésor, quand il me saisit soudain. Je n'imaginais pas à quel point il pouvait être fort et glissant tout à la fois ; à quel point il pouvait être aussi difficile de lui échapper que d'avoir prise sur lui. En quelques secondes de lutte haletante il me réduisit à l'impuissance. Puis, à ma surprise, il m'entraîna vers le couloir par où nous avions débouché dans cette... morgue aquatique. Je pensai, ou plutôt je sentis, que je pourrais expirer dans une dernier hurlement. Mais il étouffa ce cri. Cependant, il n'avait pas mis ses mains sur mes yeux. Peut être ne le voulait-il pas. Aussi depuis notre fente étroite je contemplai ce lieu dont je venais d'être balayé avec si peu de ménagements.

Et ce que j'aperçus me fit tenir tranquille.

Car au bord du puits, sur le sol, les câbles gris, gras et épineux grouillaient.

Ils ondulèrent jusqu'à ce que, d'un effort qui envoya une vague déferler dans notre crevasse, le bulbe monstrueux aux yeux de soucoupe se hissât et nous apparût. Mais à ce moment mon attention fut détournée de lui, car une tentacule nous effleura. Cependant, elle n'explora pas la crevasse. Mes yeux ne la quittaient pas. Car délicatement enserrée à son extrémité elle tenait la plus grosse perle que j'eusse jamais vue... et ai-je besoin de le dire, cette perle était d'un rose parfait.

La tentacule poursuivit son chemin Et je m'aperçus que chacun des huit bras secondaires tenaient quelque objet... une coquille, une branche de corail, un crâne de poisson. Le tout, forme et mouvement, me rappelait quelque chose de pire qu'une idole d'Art Maudit animée d'une vie surhumaine.

Cet ensemble de serpents s'avançait avec des mouvements sinueux prenant l'allure d'un mouvement affecté, écœurant. On sentait que ce monstre horrible s'exhibait, faisait du charme, montrait une élégance féminine. Il était impossible d'éviter ce grotesque soupçon d'esthétisme tandis qu'un par un, les huit bras secondaires offraient chacun l'objet qu'il tenait, plaçant perle, os ou corail en quelque endroit, trêfle, angle ou lobe des grands retables. Et tandis que les tentacules jouaient, tripotant les objets comme une femme à sa coiffeuse, les deux bras principaux troués de ventouses acérées prenant des poses et s'agitaient comme saisis d'extase. Comparés au mouvement incessant et aux affêteries de ces

membres caoutchouteux, le plus effeminé des éphèbes aurait paru une mécanique aux gestes saccadés. Et pourtant l'énorme propriétaire de ces sortes d'intestins en transe était plus redoutable qu'un mammouth furieux. Elle pouvait arracher les membres du plus bel athlète avec la nonchalance d'une vierge effeuillant la marguerite.

Enfin, cependant, ces afféteries, ces hésitations prirent fin. Le monstre était apparemment satisfait de son œuvre d'art. Ainsi voilà où avaient fini les autres pêcheurs de perles par cinq brasses de fond, avec les perles qu'ils convoitaient, serties dans leur crâne, alors que leurs yeux refusaient d'obéir à la formule shakespearienne. Les dix serpents aux mouvements coordonnés s'étaient arrêtés. La pieuvre géante allait s'en aller et nous aurions une autre chance de nous échapper.

Peut-être bougeai-je prématurément. Tout ce que je sais, c'est que la tentacule la plus proche de moi se rétracta soudain. Il n'y avait plus en elle ce mouvement d'esthète paresseux. Elle frappa comme un anaconda, m'entoura et m'arracha de ma crevasse comme une épingle recourbée tire de sa coquille un bigorneau. Un instant je fus suspendu en l'air. Puis je fus entraîné en arrière. Un moment plus tard j'étais installé par deux tentacules dans une des niches vides des rétables.

A travers l'agitation des tentacules je pus apercevoir l'un des yeux soucoupe, puis l'autre admirant l'effet. Les tentacules me tenaient avec autant de précision que si j'avais été une tasse de porcelaine chinoise remise dans une vitrine. Mais je pouvais voir à moins de six pouces de mon nez les bords cornés de leurs ventouses. Sans doute, une fois que les proportions générales de mon corps par rapport à la niche auraient été établies (exactement comme nous enlevons les feuilles inutiles d'un bouquet que nous voulons mettre dans un vase) la chair serait adroitement arrachée de mon squelette, mes yeux seraient énucléés et leur eau remplacée par l'orient d'une des plus belles perles.

Ma chair était aussi glacée que celle du monstre. De fait, n'eussent été les caresses incessantes de ces cordes vivantes qui m'empêchaient de m'effondrer, je crois que j'aurais fondu comme une chandelle. Je pensai donc naturellement qu'il était heureux d'être inconscient quand je sentis ma tête tourner et mon corps se tordre. Il était à peine possible de réaliser, jusqu'à ce que tout fût fini et que la caresse gluante de la dernière tentacule se fût évanouie dans un gargouillis, que je devais avoir été remis dans la crevasse dont j'avais été tiré avec tant de sans-gêne pour cette séance de pose déconcertante. Je restai là, allongé, les yeux clos pendant un moment. Puis je laissai un regard filtrer sous mes paupières en faisant le mort. Je pouvais voir le sol de la salle du trône funéraire. La vaste créature avait rétracté sous elle la jungle de ses membres serpentins, comme un chat replie ses pattes de devant pour s'en faire un coussin... afin que la souris imagine qu'il s'est endormi. Mais, bien sûr, cet être monstrueux reposait sur ces câbles comme une bouteille renversée en équilibre sur un tas d'anguilles mortes. Assurément un céphalopode, un crâne à pattes, ne peut avoir de face. Il n'est

pas question d'expression chez les pieuvres de sorte que dire qu'elle avait la tête en bas ne signifie rien. Cependant, graduellement, tandis que je regardais ma geôlière installée au bord du saut qui pouvait me mener à la liberté, cet espèce d'énorme sac qui me bouchait la route commença à changer de couleur : de bleu elle devint jaune éclatant.

« Elle est contente » murmura-t-on à côté de moi. Je tournai les yeux vers le fond de la crevasse dans laquelle j'étais accroupi. Le plongeur vert était derrière moi. Mais le bruit d'une vague me fit de nouveau détourner les yeux. Avec une vitesse étonnante le décapode avait replongé dans le puits. Mon ami humain — il semblait bien humain à ce moment, comparé à notre seul autre compagnon — devina ma question muette.

— « Oui, c'est sa manière de montrer ses émotions. Elle peut étaler toute une gamme d'émotions en passant par une gamme de couleurs différentes. Elle possède un nombre stupéfiant de teintes. »

Je me rappelai avoir appris que certains céphalopodes peuvent montrer leur peur en changeant de couleur comme un caméléon. Mais je n'étais certes pas d'humeur à faire de l'histoire naturelle. Et mon compagnon, devinant quel était l'objet de mon intérêt immédiat, en revint à l'espèce humaine.

— « Oui, là-bas » dit-il en désignant les rétables « ce sont les derniers des pêcheurs de perles. Oui, ils avaient trouvé quelque chose de gros et je suis sûr... »

— « Elle les a pris et tués... »

— « Je... je ne pense pas. Je veux dire, elle ne les a pas tués intentionnellement. Elle... elle a le sens... comment dire ? le sens du beau. Savez-vous quelque chose des pieuvres géantes ? »

— « Eh bien ! ce sont les plus astucieuses de toutes les créatures sous-marines. Si elles avaient pu sortir de l'eau elles seraient montées très haut dans l'échelle de l'évolution. »

Je repassai en esprit tout ce que j'avais pu apprendre devant les aquariums. Cela me rassurait quelque peu de me rappeler que j'étais, ou avais été, naturaliste. Je me souvins que je souriais d'un air supérieur devant le dégoût si peu scientifique montré par certains visiteurs à la vue d'une pieuvre. Je leur faisais souvent remarquer à quel point leurs mouvements étaient élégants pour le véritable amoureux de la nature. Je m'entendais débitant : « L'ennui avec elles, c'est quelles soient si limitées par leur structure. »

— « Il pourrait donc exister une pieuvre de génie...? »

— « Certes... »

— « Et elle pourrait avoir un sens esthétique développé ? »

— « Vous l'avez déjà dit ! » Je me sentais aussi irritable qu'un homme gravement blessé. « Tout le monde sait que l'oiseau-lyre a beaucoup de sens esthétique et il a un cerveau aussi petit que la pieuvre. »

— « Alors voici ce qui s'est passé. Elle a découvert que nous aimions les perles et elle y a pris goût. »

— « Puis elle a progressé d'un pas encore dans son goût de l'art

pour l'art et a tué les pêcheurs juste pour compléter ses travaux de décoration » grognai-je devant son détachement.

— « Non ; non ce n'est pas exactement mon avis... »

— « Alors ils se sont noyés précisément au moment où les possibilités d'utilisation décorative de leurs squelettes venaient à l'idée de ce monstre gélatineux ? »

Puis mes plaisanteries pénibles, sorte de faible réaction de l'esprit contre une peur envahissante, cessèrent totalement.

Une question primordiale m'était venue à l'esprit ; une question à laquelle il pouvait, il devait répondre :

— « Et *vous ?* »

— « C'est pourquoi je ne suis pas sûr pour les autres... qu'elle les ait noyés. »

— «Vous voulez dire qu'ils sont tous morts de vieillesse dans leur lit et que cet espèce de nécrophage sous-marin est venu épargner aux survivants l'ennui d'enterrer les cadavres au nom de la sacro sainte hygiène universelle. Qu'elle ne leur a demandé pour tout salaire que leurs os ! C'est vous qui les avez tués ! »

Et je me jetai sur cette créature mi-cadavre mi-poisson qui entretenait ici son animal domestique. Sans aucun doute il me jetterait à la pieuvre quand il aurait suffisamment joué avec moi et qu'il lui aurait appris quelques nouvelles chansons de marins jouées sur mes cordes vocales. Mais j'aurais d'abord sa peau.

Il était inutile de lutter contre une créature aussi glissante qu'une anguille et aussi forte qu'un python. Il n'eut pas de grands efforts à faire pour m'immobiliser dans la courte lutte que j'entamai au fond de la crevasse. Si peu même, qu'il continua à parler sans le moindre halètement jusqu'à ce qu'il m'eut réduit à l'impuissance. Mais ce qu'il me dit, et si tranquillement, fut assez surprenant pour m'apaiser, vaincre tous mes efforts pour me libérer, crever ma dernière bulle de courage de l'aiguille acérée d'une horreur accrue.

— « Non » remarqua-t-il lentement, comme un joueur d'échec menacé d'être mat, « non ce n'est pas moi qui l'ai domestiquée. C'est elle qui m'a domestiqué. Et eux aussi. Tout au moins je suis sûr que c'est ce qu'elle voulait. Vous vous rappelez, je vous ai crié : « Ne vous débattez pas ! » Eux s'étaient débattus, ce qui était naturel, fatal. Mais si vous vous étiez débattu longtemps, vous savez bien que vous auriez fini par être asphyxié. D'ailleurs à ce moment-là elle ne connaissait pas son affaire. »

— « Quoi ! »

— « Je veux dire qu'elle n'avait pas encore perfectionné sa technique. »

— « Qu'est-ce que c'est que cette histoire... »

— « Je vous ai dit, que par chance, j'avais acquis une technique peu habituelle et fort utile pour plonger. C'est sûrement ce qui me sauva la vie. Quand elle m'attrapa je ne suffoquai pas parce que... oh ! je vous l'ai déjà expliqué, et je ne me débattis pas. C'est alors évidem-

ment que le cerveau de cette sur-pieuvre découvrit le fait qu'il nous faut de l'air pour respirer, juste au moment (juste à temps) où je découvrais qu'elle ne voulait pas me noyer, mais au contraire me conserver vivant. Vous avez remarqué qu'un peu d'air (assez écœurant mais pas suffisamment pour vous asphyxier) reste contenu dans le manteau d'où partent les tentacules. Eh bien, elle a appris comme l'araignée aquatique, à capturer une grosse bulle d'air. Pas pour son usage propre, bien sûr, comme l'araignée. Mais pour ses passagers. »

— « Pour nous ? »

Il acquiesça.

« Bon sang nous ne pouvons rester ici » me paraissait devoir être sa réaction normale. Aussi son : « On finit par s'adapter » me frappa comme un signe de défaite insensé.

— « Il faut nous échapper ! »

— « Mais je vous ai dit qu'il n'y avait aucun danger. Bien au contraire. Elle veut nous garder pour se distraire. Elle vous soigne. C'est elle qui vous a préparé ce repas. Je suis tout à fait libre ici... Je lui tiens compagnie tout juste une heure ou deux par jour : je l'aide dans ses décorations. Elle aime à apprendre de nouveaux dessins. Elle est absente la plupart du temps. Elle descend dans les abysses... on dit bien ainsi ? C'est un drôle de corps ; mais au fond c'est une brave fille. A part qu'il me faut être là quand elle veut se distraire, je suis libre de faire ce que bon me semble. Où pourrais-je être aussi libre ? »

Je regardai sa chair, verte, visqueuse. Il m'avait dit avoir fait des stages dans les hôpitaux. Bien sûr, il avait raison... pour lui. Dans n'importe quel port on ne lui aurait pas laissé plus d'une demi-heure de liberté avant de le boucler en quarantaine. Mais, pour moi, c'était tout différent. Je n'avais rien à faire ici, et c'était la dernière chose au monde que je souhaitasse.

— « Restez si ça vous plaît. Moi, je m'en vais... »

— « Mais vous me plaisez. J'ai besoin de compagnie. Ça me plairait d'avoir un savant pour compagnon. D'ailleurs, elle ne vous laisserait jamais partir. Elle veut augmenter sa collection. »

— « Moi ! Faire partie de la ménagerie d'un mollusque ! A d'autres ! »

Je roulai sur moi-même et m'évadai de la crevasse... il avait relâché sa prise. En un clin d'œil je fus sur pied au beau milieu de la Chapelle Expiatoire. Un spécialiste des poissons attrapé par un poisson ! Accepter cela ! Le monde à l'envers... L'humour absurde de la situation me donna envie de m'évader sur-le-champ. Ce poisson monstrueux apprendrait ce qu'il en coûte de capturer un ichtyologue.

Je repassai dans ma tête tout ce que je savais des décapodes. C'étaient bien les plus fortes, les plus astucieuses, les plus rusées de toutes les créatures sous-marines. Et sans aucun doute, celle-ci était exceptionnelle, une sur-pieuvre géniale. Mais elle ne pouvait venir sur terre. Là il lui fallait compter sur son allié amphibie... son appât.

Le mot surgit dans ma tête. Comment ne l'avais-je pas compris auparavant ! Ce plongeur vert-de-gris visqueux... bien sûr, c'est lui qui m'avait tendu un piège pour grossir la collection de sa maîtresse ! C'est lui qui m'avait invité à venir regarder les perles et qui m'avait précipité gentiment dans les bras du monstre. En un instant la situation m'apparût clairement. Bien sûr qu'il ne servait à rien de persuader à mon glauque geôlier de s'évader avec moi ! Il était là pour me garder tandis que la propriétaire de cette ménagerie miniature, avec morgue annexe, était occupée ailleurs. Comprenant où j'en étais, et la noirceur du complot, j'élaborai un nouveau plan.

Il était clair que je ne m'évaderais jamais sans l'aide de mon geôlier. La seule issue étant les tunnels sous-marins. Il fallait les emprunter pour regagner le rivage. Quoi que pût être le plongeur-vert, il ne mentait pas, en tout cas, sur ses capacités de plongeur.

Il était à son tour revenu dans la salle ornée de squelettes.

— « C'est de vivre soumis à de telles pressions et de respirer si bizarrement qui donne à votre peau cette couleur ? » lui demandai-je d'un air aussi détaché que possible. Peu de gens peuvent résister au plaisir de répondre à des questions admiratives sur leurs prouesses. Et à ce moment-là ils cessent généralement de faire attention à leur questionneur.

— « Oui » répondit-il volontiers. « C'est cela et aussi la constante humidification de la peau. Vous aussi vous deviendrez comme cela. Alors au lieu d'avoir envie de vous sécher vous détesterez qu'elle ne soit pas toujours humide. »

Cette perspective me fit passer un petit frisson dans le dos. Mais je ne laissai pas ma réaction apparaître dans ma voix : Au contraire je remarquai : « En ce cas vous ferez bien de commencer à m'entraîner un peu à la plongée, hein ? En tous cas il faut maintenant que je puisse me désaltérer. Certes on ne se déshydrate pas ici, mais vous savez, il me faut encore un verre d'eau fraîche de temps à autre. »

Il prit en bonne part ma plaisanterie. Et naturellement il se montra tout prêt à faire une exhibition. Je suis loin d'être mauvais nageur ; et j'en connais assez sur les exercices respiratoires pour suralimenter le poumon en oxygène avant de retenir son souffle longtemps. Je pris une série d'aspirations de plus en plus profondes et accélérées. Puis ma main sur son épaule, nous plongeâmes, nous nous évadâmes du musée de notre collectionneuse en direction de la lumière.

Mais quoique je n'eusse presque pas à nager moi-même, je faillis bien ne pas arriver à bon port. Il me tira et me jeta comme un sac sur le banc de sable menant au brise-lames qui reliait le petit lagon au rivage. Haletant sur le dos, je vis que le soleil avait commencé de décliner. Je n'étais pas resté vingt-quatre heures sous la mer... mais c'était tout comme si j'avais été englouti depuis des millénaires et qu'après tout ce temps je ressuscitais... « l'abîme rejetant ses morts. »

J'étais trop épuisé pour évaluer exactement le temps. Et quand il

m'eut massé et ranimé en me faisant vomir des litres d'eau salée, il me mit sur son épaule, me porta jusqu'à la grève et m'installa dans le sable chaud ; je le laissai faire. Je m'endormis, sombrant dans le sommeil comme si je m'étais réellement noyé. Je me rappelle m'être réveillé une fois et avoir trouvé auprès de moi une grande coquille emplie d'eau douce. Je l'avalai d'une traite et retombai endormi comme si c'eut été de l'opium.

C'est seulement à mon second réveil que la notion du temps me revint. Bien sûr, il fallait que je rentre ! Peut-être tout cela n'avait-il été qu'un cauchemar... un coup de soleil attrapé après avoir pris un bain ? Par-delà le trou dans le temps, qui n'était comblé que par ce cauchemar, je distinguais le passé réel assez clairement, avec assez d'angoisse.

Bien sûr, le yacht était sur le point de lever l'ancre. On m'attendrait un moment, puis on se fatiguerait d'attendre. Il fallait partir immédiatement.

Je regardai autour de moi. Aucun signe de vie. Et à côté de moi, (tout chauds dans le soleil, sur le sable brûlant) mes vêtements. Tandis que je les enfilais mes idées prenaient aussi un cours raisonnable et civilisé . Il s'agissait vraisemblablement d'un coup de soleil après avoir fait un somme en sortant du bain. Sûrement je flageolais sur mes jambes en me mettant debout. Mais sans tarder je me mis en route en trébuchant le long de la grève vers la pointe nord de l'île. L'effort rétablit ma circulation et, malgré un violent mal de tête, je ne marchais pas si mal. Et soudain en me retournant pour voir combien de chemin j'avais fait, j'aperçus quelque chose qui me fit penser qu'assurément j'étais allé trop lentement et que je devais presser l'allure. Une silhouette me donnait la chasse sur le sable de la grève.

Tandis que j'arrivais à courir, une sueur froide me coulait dans le dos en dépit de la température. Mais mes efforts étaient inutiles. Il gagnait aussi vite sur moi qu'un lévrier sur un lièvre épuisé. J'arrivai à me hisser sur la barrière rocheuse séparant deux petites plages et sautai de l'autre côté dans une crique couverte de galets. Et, sachant que je ne pourrais plus avancer d'un mètre, je m'aplatis sous la roche d'où je venais de sauter. Le cauchemar était vrai... c'est tout. J'avais été repris... repris au seuil de la liberté. Et on allait me ramener pour être le toutou n° 2 de cette horrible collectionneuse ; jusqu'à ce qu'elle se fatigue de mes tours... ou que mon compagnon devienne jaloux quand ils s'apercevraient que je serais mieux mort que la plus morte des natures mortes.

A ce moment mon geôlier vert bondit du rocher qui m'abritait. Il ne me vit pas... je pense que sa vie sous-marine avait embrumé sa vue... car j'étais accroupi immédiatement derrière lui. Il regardait d'un air myope le croissant de sable de la baie s'étendant devant nous. Ma main se referma sur un galet juste à sa taille. Je me levai. Il m'entendit... ou m'aperçut du coin de l'œil... et se retourna. J'abattis mon bras. Ce fut

un réflexe, comme le geste d'abattre un frelon. Le bruit de la pierre sur son crâne fut si sonore qu'on aurait pu le prendre pour celui d'une pierre sur une autre. Mais ce fut le seul son. Sans un cri il s'écroula sur le sable parsemé de galets. Une énergie nouvelle m'emplit. Je bondis par-dessus son corps. Je fus de retour au mouillage du yacht sans m'arrêter une fois. Mais là je m'écroulai... le mouillage était bien là, mais pas le yacht ! Il avait fait voile. Sans aucun doute on avait suivi ma trace et quand on s'était aperçu qu'elle se terminait au petit lagon on avait été certain que je m'étais noyé. Inutile de s'attarder à retrouver un corps dans ces eaux trop bien peuplées.

Je ne sais combien de temps je restai là. La nuit était tombée avant que la faim, à nouveau, cet éperon de la vie sans but, me remît sur pied. Je n'eus naturellement pas de difficulté à trouver la cachette où étaient les vivres. Quand j'eus mangé et que je me fus fait un peu de café (il y avait là une des sources de l'île et une lampe à alcool était rangée avec les vivres) je sentis mon énergie me revenir. Je trouvai au fond de la réserve une toile de tente, m'enveloppai dedans et m'endormis assez bien. J'avais désormais pour oreiller le réconfort d'être à l'abri de toute poursuite.

Avec la lumière de ce matin mes sentiments sont passés de la résignation à quelque chose qui ressemble à de l'espoir. J'ai une bonne chance de m'en sortir et de rattraper mon expédition. Car en sortant de l'abri, j'ai vu ce qu'il y avait de l'autre côté. Ce que je n'avais pas vu la nuit dernière car l'abri me le dissimulait. De l'autre côté il y avait une ouverture dans la barrière de corail. C'est nous qui l'avions faite et élargie afin d'en faire une sorte de petit port pour qu'on pût débarquer près de l'abri les choses que transportait le Doris. A ma grande surprise ravie je découvris que le *Doris* était là amarré.

A partir de ce moment ce que j'avais à faire était clair. Je m'emparai tout d'abord d'un bloc-notes dans la cantine. Il est essentiellement important que je fasse un compte rendu clair et chronologique de mon aventure des deux derniers jours. Si je ne la note pas, tant que tous ses détails sont photographiquement enregistrés en moi, la succession des incidents est si invraisemblable que, soumis à un interrogatoire, il me serait facile de me contredire (comme cela arrive si souvent quand on a vécu une expérience anormale). Et mon récit perdrait toute crédibilité. J'imagine facilement ce que je penserais moi-même si quelqu'un venait me raconter cette histoire, au lieu d'en être le narrateur et si j'ose dire le patient.

Me voici arrivé au bout de mon procès-verbal. Tout ce qu'il me reste à faire c'est d'enfermer ces notes dans le coffre avant du *Doris*. J'ai hissé la voile. Je peux prendre la passe à la godille en attendant de prendre le vent. A bord j'ai de l'eau douce et des vivres. Il souffle un bon vent du sud. Je devrais arriver à l'archipel habité qui se trouve au nord de cet atoll vers le coucher du soleil ou, au plus tard, demain matin...

*
* *

Note du Journal de bord de la Thétis, *Capitaine L. Jackson :*

« Il est à peine nécessaire de préciser que la « Thétis » *n'avait pas quitté l'île. Quand nous nous aperçûmes que le Dr. Mackay ne revenait pas, nous fîmes route vers la pointe Sud de l'île afin de savoir ce qui s'était passé, après avoir laissé à la pointe Nord des vivres et le Doris. N'ayant pas réussi à l'apercevoir sur les plages, nous fîmes un débarquement sur la côte Est de l'île, et l'hinterland fut soigneusement exploré pour retrouver le disparu. Ceci nous obligea à passer la nuit au mouillage de ce côté de l'île. Le lendemain matin, revenant vers le Nord, nous aperçûmes le Doris se dirigeant vers la haute mer. Il y avait une forte houle une fois l'abri donné par l'île, abandonné. Nous fîmes des signaux au Dr. Mackay qui était à la barre du Doris pour le faire revenir. Il n'y prêta pas attention. A la jumelle on pouvait se rendre compte qu'il ne nous avait pas vus. Il se penchait à bâbord à l'avant. Il semblait également avoir des difficultés avec son gouvernail. L'embarcation semblait ne pas répondre à la barre. Le Doris était à ce moment en plein dans la houle, il disparut un instant dans un creux. Quand il reparut il était désemparé. On ne voyait plus le Dr. Mackay.*

Après avoir réussi à passer un filin à la proue du Doris, « la Thétis » *revint avec lui jusqu'à son mouillage. En inspectant le Doris on découvrit le « journal » du Dr. Mackay. A l'examen la barre et le gouvernail révélèrent de curieuses traces circulaires dont la circonférence dentelée avait jusqu'à cinq centimètres de diamètre pour certaines. Sur les indications du « journal » nous mîmes à nouveau le cap sur la côte Est de l'île pour déterminer, si possible, l'endroit où le Dr. Mackay avait été victime de son insolation. Arrivés à la baie de la pointe Sud nous embarquâmes et découvrîmes le petit lagon qui joue un si grand rôle dans le récit. Nous découvrîmes là, au-dessus des traces laissées par la marée haute, des empreintes confirmant que Mackay s'était étendu sur la plage. Nous retrouvâmes également ses traces en direction du mouillage de la pointe Nord. Cependant, à l'endroit qui semble correspondre à celui qu'il décrit comme ayant été le théâtre de sa lutte contre un poursuivant, il n'y avait aucune empreinte. Sur cette partie de son trajet il avait marché sur le sable recouvert par la marée haute et ses traces elles-mêmes avaient été effacées. »*





La boîte de Pandore

par ANDRE PILJEAN

André Piljean s'est révélé au grand public en remportant en 1952 le Grand Prix de Littérature policière pour son roman « Passons la monnaie », *une œuvre âpre et dure dont les qualités devaient être confirmées quelque temps après par son deuxième livre* « Un chien écrasé », *tous deux édités par la Librairie Gallimard dans la « Série Noire ». Auparavant, une nouvelle de lui avait été publiée en septembre* 1951 *dans* « Mystère-Magazine ». *C'est l'acteur de cinéma Gaston Modot, à qui il en a toujours été reconnaissant, qui l'a encouragé à écrire car il avait découvert chez lui les qualités d'un écrivain-né, jugement ratifié par Pierre Mac Orlan qui a dit de Piljean qu'il était* « un authentique écrivain issu de cette dure université de la rue où les études ne sont jamais finies... »

Mais André Piljean n'est pas seulement l'auteur policier en quelque sorte... populiste que ses premières œuvres nous ont fait connaître. Il excelle aussi dans le domaine de l'étrange, du surnaturel. Il nous a remis il y a quelque temps un manuscrit de nouvelles de ce genre qui nous ont frappé par leur originalité et leur qualité. Dans certaines d'entre elles, tant par la richesse de l'imagination que par la truculence, il s'apparente au grand Marcel Aymé. C'est de ce recueil encore inédit — puisque, selon la coutume, les éditeurs « boudent » les livres de nouvelles — que nous avons extrait « La boîte de Pandore », *récit dont la place nous a paru tout indiquée ici, par la poésie et le fantastique qui s'en dégagent.*



A QUOI bon le nier ? Même si la pitié demeure, quinze années d'exercice dans un hôpital psychiatrique ne vont pas sans émousser la sensibilité la plus aiguë. Mais si, au spectacle quotidien de la souffrance, l'émoi, l'inquiétude, cette déshumanisation ne va pas sans avantages. La tâche du médecin est de décider et, en fin de compte, l'amoindrissement émotif importe peu si la lucidité du diagnostic s'en trouve accrue.

Pourquoi donc alors, aujourd'hui, derrière la porte close de mon cabinet, à laquelle je me suis longtemps adossé, effrayé, l'affreuse lamentation de Reginald Bowley me poursuit-elle?

Cet homme qui, dans sa cellule, hurle à ses démons, n'a pas toujours été leur proie. Je suis certain d'un temps où perçait dans sa démence le souvenir d'un passé conscient, d'un temps, avant qu'il sombre à jamais dans ce que nous nommons sa folie, où la vraisemblance de son

récit devait satisfaire ce goût du rationnel, de l'expliqué, qui aux êtres dits normaux, donne le réconfort d'une combien fausse sécurité. Fausse sécurité, car nous pressentons que l'inconnu nous enserre de toutes parts et ne craignons rien tant qu'une fenêtre ouverte sur le surnaturel laisse filtrer quelque lueur, pour nous, insoutenable.

Oui, mais si la confession de Reginald Bowley présentait les apparences de la logique, l'ordre de faits duquel elle se réclamait relevait si manifestement du fantastique, qu'à moins d'entrer nous-mêmes dans son enfer, nous ne pouvions y accéder.

Nous n'avons pas cru Reginald Bowley. Nous ne pouvions le croire. Peut-être notre incrédulité l'a-t-elle précipité dans la folie autant que les démons à qui nous l'abandonnions.

Et pourtant, le mutisme de Reginald Bowley, rompu par la narcose à laquelle nous l'avions soumis, quel homme aurait tenu pour vraie la délirante aventure où il nous entraînait.

....

Moi, Reginald Bowley, je me suis vaincu.

Je me suis vaincu, car j'ai compris, Gloria, que vous ne m'aimiez pas. Je me suis vaincu, et tout d'un coup je vous ai arrachée de mon cœur. J'ai découvert que je ne vous aimais plus et que, sans doute, je ne vous avais jamais aimée. Je me suis éveillé ce matin le cœur léger, heureux d'un bonheur que je ne connaissais plus depuis que je vous avais rencontrée. La vie reprend pour moi, comme avant, insouciante et gaie. C'en est fini de mes tourments, Gloria, je ne serais plus à guetter un sourire sur vos lèvres ou dans vos yeux une tendresse que je voulais me croire destinée. Je ne vous aime plus, Gloria. Et pourtant, qui sait, peut-être étions-nous nés l'un pour l'autre? C'est de votre faute, aussi. Mais, enfin, à quel jeu jouez-vous donc? Qui de Lewis ou de moi aimez-vous? Aimez-vous Lewis ? M'aimez-vous ? Nous aimez-vous tous deux ?... ou, Gloria... Je ne veux pas y penser... Gloria... peut-être n'aimez-vous personne?... Il m'a parfois semblé, Gloria, que rien d'autre ne battait dans votre poitrine qu'une dure petite mécanique... sans tendresse. Gloria... Gloria... mon seul triomphe était peut-être cette lueur amusée dans vos yeux... et la pâleur de Lewis quand, devant lui, faveur ou provocante espièglerie, vous m'abandonniez votre main. De toute la force de la douleur de Lewis, je croyais alors, Gloria, que vous me préfériez. Mais sur moi j'ai senti aussi ce regard de félin attentif quand, par jeu, réfugiée contre Lewis, vous serriez une de ses mains entre les vôtres... Vous avez été mon paradis et mon enfer, Gloria. Mais ce matin vous êtes morte à mon cœur. Je ne veux plus songer à vous. Je n'y songe plus. Ni à Lewis... Pourtant, avant que vous surgissiez entre nous... Lewis et moi... Non, Gloria, au fond, je ne vous oublierai pas... Au nom de la haine en laquelle vous avez mué l'amitié qui m'unissait à Lewis... Quel jeu jouez-vous, Gloria? N'était-ce que farce cette adorable soirée d'avant-hier? Non. Ce n'est pas dérobade mais pudeur ce qui, à vos lèvres tendues, prêtes à se joindre aux miennes, vous a fait tout à

coup détourner la tête en riant. Mais si vous m'aimez, alors pourquoi êtes-vous allée rejoindre Lewis, hier soir? Gloria, quel jeu jouez-vous? Qui... de Lewis ou de moi? Tous deux? Personne? Gloria?...

J'étais las. Gloria, ce soir, m'avait encore désespéré. Je me suis juré de ne plus la revoir et me suis jeté sur mon lit, habillé, pour y trouver le sommeil et l'oubli. J'étais trop énervé pour bien reposer et, à peine endormi, les rêves ont commencé une incohérente sarabande dans ma tête. Le calme est enfin venu. J'étais chez moi. Dehors le ciel était sombre, ciel d'orage, de neige ou de pluie. Gloria, à l'extérieur, passait et repassait devant la vitre. Je voyais ses lèvres s'agiter mais je n'entendais rien de ce qu'elle disait, et je me suis dirigé vers la fenêtre pour tirer le store et me cacher de Gloria ou du ciel noir. J'avais en marchant, le cœur serré d'appréhension. Le silence s'était accru et un autre silence qui m'était propre, intérieur, m'envahissait. Le bruit de mes pas résonnait étrangement sur le parquet. Un sifflement, lointain d'abord, puis plus fort, mais sinistre, lugubre, m'a fait me retourner. L'obscurité était totale dans la pièce, sauf sur la table éclairée par une lampe de cuivre qui répandait une pauvre lumière jaune. Un livre à l'apparence de Bible, mais auquel en tout cas j'attribuais un pouvoir surnaturel, était ouvert sur la table, déserte la seconde précédente. Près du livre, un anneau où, sur le chaton, une tête d'ange souriait. J'avançai la main vers l'anneau. A ma surprise, il m'échappa et bondit sur le livre. Je voulus m'en emparer à nouveau et il sauta encore, me fuyant sans cesse, se posant ici et là sans jamais quitter le livre ni que je puisse l'atteindre. Découragé, je renonçai, l'anneau continuant de danser, mais j'observai qu'au mouvement désordonné du début avait succédé une sorte de figure. toujours la même, sur la page du livre. Je compris soudain que l'anneau se posait sur les mêmes lettres, qui constituaient un mot dont la possession allait me révéler un secret terrible, m'investir d'un pouvoir extraordinaire. A l'instant je lus le mot et me le répétai en criant si fort que je m'éveillai.

J'étais assis sur mon lit à balbutier un mot sans forme. A demi inconscient, je tentai de me replonger dans mon rêve pour y ressaisir le vocable magique qui se dissolvait dans ma tête, que ma langue déjà désapprenait, malhabile. Et tous mes efforts pour me souvenir, pour regagner ma torpeur révélatrice, aboutissaient à une lucidité glaciale qui me rendait à moi.

Dehors, une fillette chantait une ronde qui, à la fin, m'éveilla complètement. Dehors, une fillette chantait :

J'ai des ro-ses
Demi-closes,
Du muguet et du jasmin...

***

Des jours passèrent. Gloria accaparait mes pensées et se complaisait toujours à m'opposer Lewis. Nous nous rencontrions tous les soirs.

Peut-être, malgré tout, Gloria m'aimait-elle? Oui, Gloria m'aimait. Pauvre Lewis...

J'avais oublié mon rêve, quand, un jour, je m'arrêtai, lors d'une promenade, à la devanture d'une boutique à peu près sordide et fouillai paresseusement, en flâneur que j'étais, à l'éventaire installé par le marchand. Je choisis, à vrai dire, je ne sait trop pourquoi, un vieil exemplaire du *Journal* de Samuel Pepys dont j'avais eu envie autrefois, obéissant ainsi au mouvement irréfléchi qui me portait à acquérir un objet convoité en ma jeunesse, que je ne désirais plus vraiment, mais dont la possession me faisait apprécier le chemin parcouru. Je cherchai le vendeur autour de moi, sans le voir, et me résolus à pénétrer dans la boutique où un vieillard somnolait, assis sur un tabouret, la tête penchée, menton au creux de la poitrine. Je le secouai. Tandis qu'il s'affairait pour me rendre la monnaie, j'examinai le magasin, amusé par le bric-à-brac où je m'étais aventuré : animaux empaillés, fétiches alarmants, mille objets de cuivre, de bois, destinés à quels usages?... Mon regard se fixa, entre autres bizarreries, sur un coffret poussiéreux, noir à n'en pouvoir identifier le bois sculpté de fleurs inconnues et de monstres terrifiants. Mon père était collectionneur et je m'intéresse aux choses du bois. Je manipulai curieusement le coffret, méditant sur son utilité : bijoux, parfums... à quoi l'avait-on promis? Je l'abandonnai pour ramasser mon argent et m'apprêtai à sortir quand, sur le seuil, le marchand me héla :

— « Vous oubliez votre coffret ! »

— « Mais... »

— « Puisque vous l'avez choisi, il faut l'emmener !... »

— « Je ne l'ai pas acheté ! »

C'est beaucoup plus tard que je me souvins du regard du vieil homme. Un œil de jais où brûlait une flamme diabolique comme si un démon se tenait embusqué derrière ce masque débonnaire.

— « Croyez-vous, » me dit-il, « que toutes choses s'achètent? Est-ce que l'essentiel s'achète? »

— « Non, bien sûr. »

— « On choisit. On se choisit. A jamais. »

— « Mais... »

— « Ne cherchez pas à comprendre. Pourquoi vouloir tout comprendre? Vous m'avez payé... Mais si ! »

Un doigt sur les lèvres, il apaisait ma protestation.

— « Ne cherchez pas à comprendre. Comme tous les hommes, vous êtes trop curieux. On vous dit : ne cherchez pas à comprendre, et vous exigez de comprendre. Si l'on vous offrait la boîte de Pandore, aujourd'hui encore, et sachant les calamités qu'elle contient, vous l'ouvririez.

Il m'enfonça le coffret sous le bras et s'esclaffa :

— « Le coffret de Pandore ! »

Je rentrai chez moi, égayé au long du chemin par le souvenir du vieillard. Je posai le coffret sur la table et préparai mon repas. Je me mis

à dîner et la radio n'en finissant plus des informations, tout en écoutant d'une oreille distraite, je pris le coffret et le considérai. J'ai avoué mon goût pour les vieux meubles et, sans trop me flatter, je prétends à une assez jolie compétence en matière d'ébénisterie et de marqueterie. Détaillant le coffret, je m'aperçus bientôt que si les assemblages de trois angles étaient identiques, le quatrième présentait à la base et près du fond une différence légère mais sensible. J'en fus tout d'abord choqué, puis intrigué, car je me refusais à croire que l'artisan, l'artiste, auteur d'une pièce aussi parfaite, eût pu s'égarer dans une inélégante dissymétrie. Introduisant l'index à l'intérieur du coffret, je parvins, en forçant, à ébranler l'assemblage qui joua et, démasquant une rainure, laissa s'échapper un anneau. Mon sang se figea : Sur le chaton, une tête d'ange me souriait. En un instant, mon rêve ressuscita et mon cœur palpita si fort que je dus m'asseoir et lâcher le bijou. J'avais fermé les yeux sur mon malaise, je les rouvris pour les poser sur le coffret, fasciné par l'ouverture sombre de la rainure. Je me décidai et, prenant une épingle, l'enfonçai dans la cavité d'où je ramenai une feuille de papier car encore qu'elle en eût la finesse et l'aspect, sa couleur et sa résistance étaient celles du parchemin. Je dépliai et lus :

Si tu es homme
Ne te hâte pas de faire disparaître
Ce que tu voudrais ne plus voir.
D'où tiendrais-tu la sagesse
De croire que ce qui est ne doit plus
Etre ?
Si tu es homme, oublie-moi.
Si tu es génie
Pense à la chose
Et, prononçant le mot,
La chose disparaîtra.
Ceci, si tu es génie.
Si tu es homme, crois-moi,
Ignore le mot...
Ou si tu le possèdes,
Ordonne à l'anneau qu'il te fuie.

Je me mis à rire. Je suis athée et ne crois à rien d'autre qu'à la terre que je foule. J'ai toujours, dans ma vie, pensé que deux et deux faisaient quatre et toujours deux et deux font quatre et jamais plus ni jamais moins. J'ai la tête sur les épaules, une bonne tête solide, pas rêveuse, avec des idées nettes sur des choses précises, et la conviction que nous comprendrons un jour ce que nous ignorons aujourd'hui, comme nous avons fait choir dans l'amusette ce qui était mystère pour nos pères.

Je me mis à rire et allai m'asseoir à mon bureau où une besogne m'attendait. Je travaille d'ordinaire assez facilement, sans me laisser

distraire. Quand j'ai une idée je coupe toutes communications avec ce qui n'est pas elle, et la mène tambour battant jusqu'à sa conclusion. Je l'ai dit, j'ai une tête logicienne sur les épaules, imperméable à la baliverne. Pourtant...

... Si tu es homme... Si tu es génie...

Les petites idioties du parchemin me trottent par la cervelle. Au bout de quelques minutes je prévois que je n'entreprendrai rien avant d'en avoir le cœur net sur le diabolique anneau. Bien sûr, j'ai une tête raisonneuse, alors c'est malgré moi, il faut que j'expérimente, que j'éprouve. Je sais que tout cela c'est de la blague, mais comme j'ai un travail en route, il me faut me débarrasser de cette obsession.

Je me levai et fis jouer à nouveau la glissière du coffret. Comme tout à l'heure, l'anneau roula. Je le pris et revins vers mon bureau. J'étais la proie d'une appréhension qui m'étonnait et notai avec une curieuse impression de déjà vécu le bruit de mes pas, sonore sur le parquet, retentissant dans l'étrange sorte de silence intérieur qui me creusait. A peine eus-je posé l'anneau qu'il m'échappa, gagna le *Journal* de Pepys, ouvert sur le bureau, et s'immobilisa. J'avançai la main, l'anneau bondit alors et sauta plus loin, ainsi jusqu'à ce que je renonçasse à le saisir. Tout comme dans mon rêve, il continua à danser, et la même idée me traversa, déjà ébauchée à la lecture du parchemin, qu'il m'indiquait le MOT. Et je lus le MOT. Je ne saurais dire si je fus émerveillé, incrédule, heureux ou effrayé. Dormais-je ? Je n'en croyais pas mes yeux et restais à fixer la table, médusé, jusqu'à ce que, au dehors, la voix d'une enfant me tire de ma stupeur :

....

Du muguet et du jasmin.
Jeunes fi-lles
Si genti-lles
Parfumez-vous en chemin...

Ainsi, mystérieuse coïncidence, dans le songe comme dans la réalité, la même chanson enfantine revenait au même détour de l'aventure. Mon esprit affolé s'empara de mille hypothèses. Vivais-je? Rêvais-je? Mais pourquoi alors, dans mon rêve, ce ressouvenir d'un événement éprouvé? A quel point du rêve ou de la réalité me trouvais-je? N'allais-je pas m'éveiller, tout à l'heure, le corps moite de la sueur glacée que je connaissais à l'avance, ou plutôt, y rêvant, ne perlait-elle pas déjà au long de mon corps? Par ma chemise entrouverte, je passai la main sur ma poitrine absolument sèche. Je vivais... éveillé. Non, non ! répétai-je, et je me mis à rire. J'allais ouvrir les yeux tout à l'heure et oublier ce mot qui se dissoudrait dans le mol engourdissement du réveil. Peut-être était-ce tout simplement là l'explication de mon acharnement à le retenir. Je rêvais, croyant me souvenir d'un rêve... voilà !

J'en étais là de mon trouble quand le téléphone résonna. La voix lointaine de Gloria s'inquiétait :

— « Reginald? »

— « Oui. »

— « Mais qu'avez-vous, Reginald? Votre voix... Vous n'êtes pas malade? »

— « Et quand je le serais, Gloria ! »

— « Méchant. Savez-vous la peine que vous me faites? »

La voix avait cette inflexion câline que Gloria sait prendre lorsque nous sommes seuls. Quand Gloria, sur un regard plus appuyé, un silence, un mot que nous prononçons ensemble, comme si la même pensée nous habitait, quand Gloria, alors, sans aveu, me convainc qu'elle m'aime.

A l'écouter, mon cœur se gonfla.

— « Gloria ! » criai-je, « Gloria ! »

— « Mais qu'avez-vous à crier? »

— « Je crie? »

Gloria était là, me parlait, je ne rêvais donc pas. Ainsi cet anneau...

— « Gloria, » dis-je, « il m'arrive l'aventure la plus extraordinaire... N'avez-vous jamais rêvé que... »

— « Je vous en prie, Reginald ! »

« *Si tu es homme... si tu es génie* », l'avertissement me traversa la mémoire.

Gloria riait de ce rire que je déteste.

— « Mon pauvre Reginald ! »

— « ... extraordinaire, Gloria... » poursuivis-je à voix presque basse.

— « Je sais, Reginald. Vous vivez dans l'extraordinaire. Vos lectures sont extraordinaires, les gens que vous rencontrez, les films que vous voyez sont extraordinaires. Il n'est pas un chien errant qui ne le soit, croisé par vous... et, naturellement, vous m'aimez d'un amour extraordinaire. »

— « Gloria ! »

— « Cessons de plaisanter. Anthony est à Londres, Reginald. »

— « Anthony? »

Que m'importait de revoir Anthony? Du temps où Lewis, Anthony et moi nous nous fréquentions, je supportais difficilement son esprit tout entier tourné vers le sarcasme. Peut-être, aujourd'hui, ne pardonnais-je pas à Anthony d'avoir décelé, le premier, mon amour pour Gloria et, pour s'en amuser, silencieusement jeté Lewis entre nous.

— « Anthony est descendu au « Chambor », Reginald. Naturellement, nous le retrouverons ce soir, vers dix heures. »

Il était impensable pour elle que je puisse refuser. Elle avait débité toute sa phrase d'un petit ton de commandement qui s'adoucit soudain jusqu'à la tendresse, comme pour prévenir ma révolte.

— « Au revoir, Reginald. A ce soir?... A ce soir ! »

— « A ce soir, Gloria. »

Ainsi, je ne dormais pas. L'événement bousculait mes idées et mes théories, mais à la stupeur avait succédé le sentiment de détenir une

puissance démesurée, d'être maître de je ne savais trop quoi. Et puis j'eus peur. Peur !

Quand j'arrivai, ce soir-là, au « Chambor » où Gloria, Lewis et Anthony m'attendaient, Allan, qui surveillait la rue par-dessus le rideau de la porte, fit un pas de retrait. Pauvre Allan, il est là dans le hall de cet hôtel où on le tolère à vendre des fleurs qu'il porte dans une boîte suspendue devant lui. Pauvre Allan ! Allan est un innocent d'une vingtaine d'années, aux yeux bleus, toujours perdus dans on ne sait quelle rêverie, sursautant quand on l'appelle comme un somnambule soudain éveillé. Un brave garçon, mais qui n'a pas toute sa tête à lui, juste assez pour lâcher des bribes de phrases enfantines, d'une voix grêle de jeune fille. Pauvre Allan ! Nous l'appelons Alcibiade et lui débitons des plaisanteries sans méchanceté, en lui laissant des pourboires un peu plus copieux quand nous allons trop loin, pour nous faire pardonner si besoin était et si Alcibiade était capable d'autre chose que d'oubli et de douceur.

Alcibiade, à mon entrée, m'aida à retirer mon pardessus et prit mon chapeau qu'il accrocha. Gloria, Lewis et Anthony m'attendaient, en fumant, confortablement installés dans les fauteuils.

Au passage, je répondis au salut de George, le barman.

Je m'inclinai devant Gloria et serrai la main des hommes. Tournée vers Lewis, mutine, Gloria commençait :

— « Messieurs... Messieurs... »

Je devinai quelque gracieux oubli et fis un signe vers Alcibiade.

— « Gloria, » priai-je, en indiquant les fleurs.

— « Prenez les roses, » conseilla Alcibiade. « Les roses. Pas celles-ci, vous prenez les violettes ! »

— « Mais vous n'avez que des violettes, Alcibiade ! »

La corbeille ne contenait vraiment que des violettes et je souris à l'innocent.

— « Ce bouquet-ci, ce sont des roses, » dit Alcibiade, « et celui-ci des pervenches, et cet autre... je ne sais pas le nom de ces fleurs... Elles sont si belles... Je n'ai presque plus de violettes, » confessa-t-il.

— « Mais où voyez-vous des roses où vous n'avez que des violettes? » demanda Gloria.

Alcibiade se pencha vers nous, confidentiel :

— « Je sais... Les gens prétendent que je n'ai que des violettes, mais j'ai des roses, du muguet... »

La complainte enfantine chanta à mon oreille :

— « ... Du jasmin, » achevai-je.

Il m'adressa un sourire heureux.

— « Du jasmin ! oui, du jasmin ! Vous l'avez vu? Il faut être comme vous, avoir les yeux limpides pareils à l'eau du ruisseau. On a l'œil clair comme l'eau du ruisseau et l'on voit les fleurs. Les fleurs... Elles sont là et elles ne sont pas là. Elles sont ici et là-bas, partout et nulle part. »

Serrant sa corbeille contre lui, il s'éloigna de quelques pas.

— « ... Des roses, du muguet, du jasmin. N'oubliez pas mon secret : Pour voir ces fleurs, il faut avoir les yeux comme l'eau claire du ruisseau. Mais ne le dites pas. Comme l'eau claire. »

— « Prenez ces roses, Gloria, » dis-je en offrant les violettes.

Lewis, qui n'avait pas desserré les dents, pâlit légèrement. Gloria le taquina puis s'attaqua à Anthony.

— « Et Anthony? L'Absent, n'a-t-il rien d'extraordinaire à nous conter?... »

Elle s'interrompit d'un éclat de rire.

— « A propos d'extraordinaire. Notre ami Reginald !... Souriez un peu Lewis... »

Elle se blottit contre Lewis et lui caressa la main.

— « ...Lewis, » reprocha-t-elle... « Je ne demanderai pas à Reginald de nous conter ce qui lui est arrivé d'extraordinaire. N'est-ce pas, Reginald? »

Je perçus la moquerie et lui coupai la parole :

— « Je vous en prie, Gloria. »

Elle poursuivait, s'apercevant du regard que je jetai vers Lewis...

— « Vous ne savez pas, Anthony, que Reginald... »

— « ... A vécu une aventure extraordinaire ! » enchaîna Anthony. Sarcastique, il ajouta :

— « Quel heureux garçon ! »

Et les yeux chargés d'un reproche comique, il marmonna pour la grande joie de Gloria :

— « Quand nous, pauvres mortels, vivons cette plate et médiocre petite vie... »

Lewis repoussa sur un coin de la table le bouquet que Gloria avait délaissé et m'encouragea ironiquement.

— « Racontez-leur, Reginald, aux incrédules. »

Je feignis l'indifférence et commençai de parler en me forçant puis, à mesure que j'avançais, revivant ma singulière aventure, j'introduisis dans mon récit une chaleur qui les musela et les fit m'écouter sans m'interrompre.

Un long silence suivit.

— « Et vous connaissez le Mot? » demanda Lewis.

— « Naturellement. »

— « On peut le savoir? »

— « Non. »

Gloria éleva la voix : « Vous n'allez tout de même pas, Reginald, croire à ces sornettes ! »

Alcibiade, qui s'était approché, nous avait écouté en riant aux anges.

— « Les fleurs aussi disparaissent. Je n'ai pas vu l'anneau. Mais elles sont et elles ne sont pas, elles sont partout et nulle part, elles s'en vont, ne reviennent jamais et sont toujours présentes. »

— « Vous nous ennuyez, Alcibiade, » dit Lewis.

— « Il faut avoir les yeux comme l'eau claire du Ruisseau, » dit encore l'innocent. « Comme l'eau claire. »

— « Lewis, mon chéri... » commença Gloria.

C'était la première fois que, devant moi, elle appelait ainsi Lewis. Ainsi, Lewis et elle.. Lewis eut un sourire de triomphe et je m'imaginai qu'il ricanait. Quelque chose de douloureux se défaisait en moi, crevait en vagues désespérées qui montaient à ma gorge.

— « Dites le Mot, Reginald. »

— « N'insistez pas, Gloria. »

— « Oh ! Reginald. »

— « Je ne le prononcerai pas, Gloria. »

Lewis pouffa.

— « Je suis sûre que vous avez peur, Reginald. »

— « Je n'ai pas peur, Gloria, mais je ne prononcerai pas le Mot. »

Lewis ricana de nouveau :

— « Je crains que vous n'ayez raison, Gloria. Notre pauvre Reginald sombre dans la terreur des contes de nourrice. »

— « Lewis, » m'écriai-je, « je vous interdis ! »

Lewis avait pâli. Gloria, serrée contre lui, le calma en lui prenant la main et, tournée vers moi, doucereuse :

— « Mais, Reginald, ne vous fâchez pas, il est bien permis d'être lâche ! N'est-ce pas, Lewis? Et vous, Anthony, ne comprenez-vous pas qu'il y ait des gens lâches? »

— « Ne mêlez pas Anthony à cette affaire. »

— « Mon cher, » commença Anthony, « je ne voudrais pas prononcer le mot « ridicule » ni... »

— « Le mot lâche ! »

— « Je n'ai rien dit de semblable, Reginald. »

Il eut un sourire sarcastique et ajouta :

— « ... Mais si vous y tenez... »

— « Donnez le Mot à Anthony, Reginald, » minauda Gloria. « Je vous en prie, oh, si, pour nous amuser... ou à Lewis... et si vous avez peur... ne pensez à rien. Ainsi rien de fâcheux n'arrivera. N'est-ce pas, Lewis? Dites, chéri? »

J'acquiesçai :

— « C'est bon. »

A cet instant je doutais de mon aventure où je ne voyais plus qu'une puérile amusette. Je fis tous mes efforts pour ne penser à rien. « *D'où tiendrais-tu la sagesse,* disait le parchemin, *de croire que ce qui est ne doit plus être.* » Mais j'étais si douloureux, si tendu de chagrin et de dépit, que je ne pouvais chasser de ma tête l'image de Gloria et de Lewis enlacés, ni le visage moqueur d'Anthony.

— « Eh bien, Reginald, » nargua Lewis. « Et ce Mot? »

— « On a le droit d'être lâche, » renchérit Gloria, « qu'en pensez-vous, Anthony. »

Ivre de désespoir, je m'étais levé, les poings appuyés sur le guéridon. Anthony n'eut pas le temps de répondre : Je lâchai le Mot. Il y eut comme un souffle, puis un silence terrible balaya la voix de mes compagnons tandis que je vacillai, déséquilibré, et m'effondrai *devant les trois sièges soudain vides.*

Je m'étais plongé la tête entre les mains et pleurais. La voix d'Alcibiade me fit lever le visage.

— « Les choses sont là et elles ne sont plus là. Elles partent sans nous quitter. Mais il faut, pour bien les voir, avoir le regard comme l'eau du Ruisseau. »

Au bar, George intervint :

— « Bien sûr, bien sûr, mais vous devriez aller vous coucher. Partez vous coucher, Alcibiade. »

— « Il ne sait pas, monsieur, » me dit Alcibiade. « Il ne sait pas. Il a des yeux de marchand de vin. »

George qui essuyait un verre, haussa les épaules en regardant sortir Alcibiade.

— « Pauvre garçon. Sait-il ce qu'il dit? Bien sûr qu'il ne sait pas! Comment voulez-vous qu'il sache!... Il ne sait pas, bien sûr! »

Il me considéra :

— « Vous paraissez tout drôle? Je vous observais tout à l'heure, et je me disais que ça n'avait pas l'air d'aller. Ça ne va pas? »

— « Comment! vous n'avez rien vu? » demandai-je.

— « Vu? »

— « Gloria, Lewis, Anthony?... »

Surprise, méfiance, inquiétude, se disputaient son visage lunaire, son visage épais d'homme sans imagination. Alarmé, il reprit :

— « De qui parlez-vous, Mr. Reginald? Il faut aller vous coucher! Allez, il le faut. »

Il me reconduisit jusqu'au seuil. Il dut me suivre longtemps du regard car je n'entendis pas tout de suite la porte se refermer.

Ce fut dans l'obscurité de la rue, que les disparus, désormais invisibles, me retrouvèrent. Ils m'assaillirent tous les trois. Je ne pouvais les voir, mais je sentais leurs coups et leurs voix suppliantes, sans le secours d'aucun mot qu'un autre homme put entendre, emplissaient ma tête de lamentations.

— « Assassin! Rends-moi à la vie! »

— « Rends-nous à nous-mêmes! »

— « Reprenez, Gloria... »

— « Reginald, Reginald... »

— « Tout ce que tu veux, mais rends-nous à la vie! »

— « Ah! ça ne se passera pas comme ça! Tu es seul à savoir! Seul à savoir ce que tu nous as pris... »

— « Rends-nous à la vie... »

— « ... Ou la tienne... »

— « Il n'y a que toi qui nous entende ! »

— « Misérable ! »

— « Ma vie ! »

— « Ah ! la tienne ! Misérable !... la tienne... Nous ne t'abandonnerons jamais !... Nous serons là !... toujours ! A te tourmenter jusqu'à ce que nous soyons au monde. »

Et ils me menacèrent, puis pleurèrent et, quand je voulus courir, l'un d'eux me fit chuter. Au-dessus de moi, les fenêtres s'ouvraient. Des gens criaient et je m'enfuis.

Quand j'eus fait l'obscurité dans ma chambre, ils revinrent. Ils revinrent chaque nuit. Il semblait que la lumière du jour les déroutait. Mais, dès que le soir tombait, je les sentais coller à mes pas. Je trébuchai sous leurs coups et gesticulais en pleine rue sous les yeux étonnés des passants. Dans ma propre maison, je passai bientôt pour fou. Les autres locataires signèrent des pétitions pour qu'on m'expulsât. Nul ne voulut jamais croire qu'à moi seul je fisse pareil tumulte. On força ma porte : on ne trouva rien.

Si tu es homme, crois-moi...
Ordonne à l'anneau pour qu'il te fuie.

Je songeai un jour à cette phrase du talisman et me dis alors que, à la prononcer, les choses rentreraient peut-être dans l'ordre.

A mon souhait l'anneau et le coffret disparurent. Le soir même je retrouvai mes tourmenteurs. Le vacarme fut tel, cette nuit-là, que les voisins alertèrent la police. On fit sauter ma serrure et l'on me découvrit, blessé, hagard. Quelqu'un me pansa tandis que les autres chuchotaient en me dévisageant.

Ils partirent tous, mais je savais désormais qu'à mes bourreaux invisibles allaient s'ajouter les vivants incrédules. Et, quand la porte se referma, la voix des damnés, à nouveau, retentit...

— « Il a détruit l'anneau, il a détruit le coffret ! Pourquoi ! Pourquoi ! Peut-être était-ce notre seule chance ! Pourquoi ! »

Le jour me sauva d'eux. Je manquai mon travail ce matin-là et errai, désemparé, par les rues. A plusieurs reprises j'eus l'impression d'être suivi. La police prévenue la veille devait... Si les vivants s'y mettaient !... Les vivants, les vivants... Gloria, Lewis, les trois invisibles n'en étaient pas moins vivants... si... Ah ! mon Dieu ! Je n'y avais pas pensé ! je dansai de joie en pleine rue et partis droit devant moi, courant jusqu'à ce que j'eus découvert un armurier chez qui j'achetai un revolver. Mon suiveur ne m'avait pas lâché, mais j'étais si convaincu de rétablir les choses et de vivre à nouveau normalement que je me retournai et lui souris...

Les trois autres n'attendirent pas, ce soir-là, que la nuit fut complètement tombée. J'étais à cent mètres de chez moi quand ils m'atteignirent. L'un d'eux me donna un croc-en-jambe, mais je serrai mon arme dans ma main et j'étais si persuadé de les atteindre et de les

détruire enfin, que, au hasard, autour de moi, à la ronde, je tirai. Sur le trottoir les gens couraient, se réfugiant dans les magasins et les encoignures et moi, tirant toujours, je criais :

— « Ne craignez rien ! Ne craignez rien ! »

Mais quand j'eus vidé mon chargeur, tandis que les invisibles ricanaient et que je hurlais aux autres, aux vivants : « Mais vous ne les entendez donc pas ! Vous ne les entendez donc pas? » Les vivants m'ont saisi et m'ont emmené dans cette cellule où je me débats avec mes fantômes, jusqu'à ma mort !

....

Par sa logique même, cette confession ne peut pas être celle d'un dément. J'ai toujours cru cet homme et le crois encore. Mille indices m'ont convaincu de sa sincérité et j'ai tout mis en œuvre pour l'aider. J'ai découvert sa maison, l'hôtel où le drame s'est déroulé. J'ai interrogé autour de lui. J'ai voulu retrouver les traces des disparus et suis allé aux lieux mêmes où les malheureux avaient vécu. Nul ne les y connaissait. Les choses, les aîtres étaient bel et bien tels que le détenu me les avait décrits. Mais à aucune époque, et jamais, on n'avait connu Gloria ou Lewis. Quant à Anthony, la rue où il habitait n'existait même pas. Je n'ai appris qu'accidentellement que l'endroit où elle était censée être s'appelait ainsi il y a bien des siècles. Pour finir, je suis allé voir Alcibiade. Il m'a regardé en riant aux anges et m'a affirmé que mon regard avait la pureté de l'eau du Ruisseau. *Il se souvenait de Gloria, de Lewis et d'Anthony.* Il a évoqué, en termes identiques à ceux du forcené d'aujourd'hui, la soirée où ils jouèrent avec le Mot. Le Mot qui, lorsqu'il s'attaque aux hommes, les abolit jusque dans les mémoires. A moins qu'on n'ait les yeux pareils à l'eau limpide.

— « Non, » m'a confié Alcibiade, « il n'est pas fou, je le sais. Tout ce qu'il dit est vrai. Il a prononcé le Mot et les a fait disparaître. »

Mais qui croirait un innocent?



Reconnaissance garantie

(*Gratitude guaranteed*)

par R. BRETNOR et KRIS NEVILLE

Le mot « cybernétique » commence à devenir de plus en plus familier, surtout depuis que le livre récent de M. Pierre de Latil « La Pensée artificielle » *(Gallimard) a permis aux non-mathématiciens de comprendre cette science nouvelle. La cybernétique étudie les moyens de contrôle des objets matériels par un signal et s'applique aussi bien au système nerveux qu'à la machine. On prend d'habitude la cybernétique terriblement au sérieux. Mais MM. Bretnor et Neville ont eu le courage d'examiner ce que pourraient donner dans un proche avenir les applications de la cybernétique au contrôle des animaux domestiques et sauvages en même temps qu'à l'automatisation de la prise des commandes dans un grand magasin. Le résultat de cette combinaison inattendue : un des meilleurs contes humoristiques que nous connaissions dans le domaine de la « science-fiction »... et même en dehors de ce domaine.*



LE 5 décembre au matin Mr. E. Howard Harrison arriva aux laboratoires de la Compagnie Chouchous Câlins à 8 h. 45 précises. Il accrocha son veston dans le placard, mit sa blouse et son masque et enfila ses gants. Puis, comme il le faisait chaque jour ouvrable, depuis sept longues années, il rejoignit les deux autres assistants en chirurgie avec lesquels il travaillait en équipe.

Comme d'habitude Mr. Olson était assis sur la table d'opérations, chantant des rengaines publicitaires Chouchous Câlins, d'une voix de baryton dont le timbre rappelait étrangement une mélangeuse à ciment :

Chouchous Câlins, Chouchous Câlins
Ayez tous des Chouchous Câlins.
L'amour GARANTI sur facture,
Est pour eux, une seconde nature!

Taquinez-les ou tirez leur fourrure,
Les Chouchous Câlins n'en ont cure.
Ils vous sourient, ronronnent et adorent vos jeux,
Car la reconnaissance est GREFFÉE en eux!

Comme d'habitude Mr. Kerfoid se tenait en face de Mr. Olson, un forceps à la main, battant la mesure sur un stérilisateur. Lorsque

Mr. Harrison entra dans la pièce, Mr. Kerfoid leva les yeux, hocha la tête et cligna de l'œil, comme un vautour ayant un grain de sable sous la paupière. Mr. Olson continua tout simplement à chanter :

Le tigre Chouchou docile et angélique,
La panthère Chouchou au pelage magnifique,
Chouchou léopard, Chouchou lion... au choix,
Sont vendus A CRÉDIT, payables en plusieurs fois!

Généralement, Mr. Harrison ignorait ces singeries aussi poliment que possible et détournait ostensiblement son visage rectangulaire, s'affairant à ajuster le vernier de l'encéphalo-écran ou la fermeture automatique du seau à déchets ou bien encore vérifiant le contenu de la petite vitrine renfermant la provision journalière de dérivations Schroeder et stabilisateurs Dappleby. Toutefois, en cette matinée du 5 décembre, il ne fit rien de tout ça. Par contre, en trois enjambées rapides, il se dressa devant Mr. Olson et grogna :

— « La ferme ! »

Mr. Olson renversa brusquement la tête en arrière, émit un « Chouchou... » rauque, resta bouche bée et ne dit rien.

Mr. Kerfoid lâcha son forceps et répéta plusieurs fois d'une voix plaintive :

— « Allons ! Allons, Mr. Harrison ! »

— « La ferme vous aussi ! » aboya Mr. Harrison en se tournant vers lui. « Il me suffit déjà d'être forcé de perdre mon temps à travailler sur ces maudits grands chats... des chats... des chats... pour le moment on ne nous envoie que des chats — des lions, des tigres, des panthères, des jaguars, des guépards, des ocelots — je me demande ce que ce sera la prochaine fois... un tigre aux dents de sabre ? »

Il se tourna de nouveau vers Mr. Olson.

— « J'en suis arrivé à un point où je sens leur odeur même pendant que je dors. »

— « Je... je ne vois pas comment cela serait possible, » protesta timidement Mr. Olson. « J'ai un magnifique Chouchou lion chez moi. Je l'ai acheté pour mon gosse. Il est extrêmement propre, exactement comme l'annonce le couplet publi... En tout cas, il ne sent pas du tout, même pas un tout petit peu. Notre Chouchou lion se sert toujours de sa boîte pour ses besoins. »

Il regarda son collègue, implorant son aide.

— « N'est-ce pas Mr. Kerfoid ? »

— « Mais c'est la pure vérité, » croassa Mr. Kerfoid. « Il est de notoriété publique que tous les Chouchous Câlins sont... eh bien ! pour employer l'expression chère au Dr. Schroeder, sont tous d'une « délicatesse extrême ». En outre vous savez parfaitement qu'ils subissent un traitement de désodorisation avant d'être livrés. C'est une règle immuable de la maison et je la trouve excellente. »

Mr. Olson renifla.

— « Et n'importe comment, » dit-il, « il me semble Mr. Harrison que même si ma manière de chanter n'est pas à votre goût, vous pourriez tout au moins avoir la politesse de ne pas me le faire remarquer d'une façon aussi désobligeante. Il se peut que Mr. Kerfoid et moi-même ne *possédions pas* notre diplôme de chirurgie Cyber, il se peut que nous n'ayons pas le droit de charcuter des êtres humains, comme vous prétendez avoir le droit de le faire... mais, tout au moins, *nous* ne nous permettons pas de nous conduire comme des *techniciens.* »

Aussi discrètement que possible Mr. Harrison jeta un regard sur la grande pendule murale. Jusqu'à présent tout s'était passé exactement comme il l'avait projeté. Il avait provoqué Mr. Olson d'une façon adéquate...

Très délibérément il permit à une expression d'incertitude d'envahir les traits de son visage.

— « Que... que voulez-vous insinuer, p... par... techniciens ? »

Se sentant encouragé, Mr. Olson se leva d'un air menaçant

— « Vous savez bougrement bien ce que je veux insinuer Mr. Harrison. Si vous ne faites pas très attention, je vous signalerai à l'Association... et il est plus que probable que vous serez dégradé. Vu ? »

A cet instant même, comme Mr. Harrison avait prévu que cela se produirait, la lumière rouge au-dessus de l'encéphalo-écran clignota pour leur signaler que leur premier client arriverait dans 30 secondes exactement.

Automatiquement ils glissèrent leurs masques sur leurs visages. Mr. Olson alla occuper son poste auprès des attaches des pattes arrière et de la queue. Mr. Kerfoid se glissa vers celles des pattes de devant et de la tête. Mr. Harrison, ricanant sous la gaze, régla la scie à trépaner et l'enregistreur de l'encéphalo-écran.

A l'instant précis, la trappe du transporteur aérien s'ouvrit et un jeune lion, ronflant sous une anesthésie profonde, fut déposé sur la table. Sur la tête du fauve, juste au-dessus du front, se voyait une petite tonsure. Mr. Olson et Mr. Kerfoid l'attachèrent. Mr. Harrison pressa un bouton pour faire légèrement descendre la table. Mr. Olson fit ses incisions, rabattant en arrière quelques centimètres carrés de la peau du front. Mr. Kerfoid fit ronfler la scie pendant quelques instants, puis souleva un morceau de la boîte crânienne au moyen d'un forceps. Mr. Harrison régla l'enregistreuse jusqu'à ce que le tracé exact du parcours de ses instruments apparut sur l'encéphalo-écran. Il saisit le scalpel électronique de précision qui lui permettait d'effectuer le premier stade de l'opération, le guida soigneusement le long de la ligne de démarcation entre les deux lobes du cerveau, observa les indications de l'encéphalo-écran et...

Ta-da-dum, ta-da-dum
Ta-da-ta-da-ta-da-dum...

fredonna gaiement Mr. Olson.

La main de Mr. Harrison s'arrêta.

Ta-da-ta-da-ta-da-dum,
Tum-tum-tum-tum-tum-tum-tum.

Mr. Harrison posa la main tenant le scalpel sur le nez du lion, fronça les sourcils, et, avec une grande maîtrise de soi, dit :

— « *Je vous en prie!* »

— « Me serait-il même interdit de fredonner ? » protesta Mr. Olson. « Après tout, je ne faisais que chantonner l'air, je ne prononçais même pas les paroles. »

Mr. Harrison se remit à son labeur. Il termina le premier stade et le second stade, prit la dérivation Schroeder que Mr. Kerfoid avait entre temps sorti de sa capsule stérile en matière plastique, attendit jusqu'à ce que le numéro de la dérivation, le sien et celui du lion, soient enregistrés et les mit en place.

Lorsque, faisant leur tournée d'inspection habituelle du matin, le Dr. Schroeder et le Dr. Dappleby entrèrent dans la pièce, Mr. Harrison avait terminé les stades trois, quatre et cinq. Il était sur le point de poser le stabilisateur Dappleby. Entre temps Mr. Olson avait fredonné le couplet publicitaire Chouchous Câlins encore deux fois et l'avait sifflé une fois.

Comme d'habitude le Dr. Schroeder et le Dr. Dappleby contournèrent la table d'opérations et s'arrêtèrent auprès de Mr. Harrison. De sa longue main velue, le Dr. Schroeder caressa la tête du lion.

— « Fiston, » gazouilla-t-il, « tu vas devenir un *bon* petit lion. Tu vas devenir aussi timide qu'une souris. Et dire que c'est la dérivation Schroeder qui en est la cause, Messieurs... oui, certainement. Il oblige l'animal à ressentir une reconnaissance permanente... oui, de la *reconnaissance*, Messieurs. Mais nous ne devons tout de même pas oublier le stabilisateur Dappleby, n'est-ce pas, Messieurs ? Quelle ingéniosité de la part du Dr. Dappleby de l'avoir inventé, afin que nos petits amis ne puissent devenir *trop* reconnaissants et faire du mal aux gens. »

Le Dr. Dappleby rougit jusqu'aux oreilles et bredouilla qu'à vrai dire ce n'était pas grand-chose. Très respectueusement Mr. Kerfoid émit l'opinion que, au contraire, c'était une chose énorme. Le Dr. Schroeder fit sa remarque habituelle au sujet du travail excellent qui se faisait dans ses laboratoires et avoua que cela lui procurait un sentiment de satisfaction intense, de sorte qu'il n'avait aucun regret d'avoir abandonné, avec son associé le Dr. Dappleby, un cabinet de vétérinaire extrêmement lucratif à l'ouest du Mississipi pour créer les Laboratoires Chouchous Câlins.

— « Je me rends *exactement* compte de ce que vous ressentez, » déclara, très sentimentalement, Mr. Olson. « C'est une œuvre qui inspire, voilà ce que c'est. Chaque fois que je vois une de nos émisssions à la télévision, je vous suis reconnaissant de la chance que vous nous donnez de travailler chez vous. »

Il jeta un regard à Mr. Harrison.

— « Et nos couplets publicitaires... dites, Dr. Schroeder! Ils sont

vraiment *sensationnels!* Une fois qu'on les a entendus, on ne peut plus s'empêcher de les fredonner. Avez-vous écouté celui d'hier soir, c'est un des meilleurs ! »

Le Dr. Schroeder avoua qu'il ne pensait pas l'avoir entendu. Mr. Harrison se tendit légèrement. Mr. Olson rejeta la tête en arrière et se mit à chanter :

Les Chouchous Câlins sont d'une propreté légendaire,
Les Chouchous Câlins ne pourront que vous plaire!
Bébé mouille ses langes et bébé vous réveille ?
Mais un Chouchou Câlin respecte votre sommeil.

Chouchous Câlins, Chouchous Câlins,
Ayez tous...

— « LA FERME ! » hurla M. Harrison.

En deux enjambées il fut auprès de Mr. Olson. Puis, avec un hurlement pareil à celui d'un Chouchou Câlin avant l'opération, il lui bondit à la gorge. Enlacés ils tombèrent contre la petite vitrine, envoyant une pluie de la dérivation Schroeder et de stabilisateurs Dappleby dans l'évier, en forme de tuyère, au fond duquel les mandibules du broyeur à ordures tournaient affamées.

Il fallut une ou deux minutes pour les séparer, pour maîtriser Mr. Harrison et rétablir un semblant de calme. Le Dr. Schroeder fut le premier à retrouver son sang-froid.

— « *Eh bien!* » s'exclama-t-il. « Vous avez détruit nos précieuses dérivations, nos précieux stabilisateurs ! Vous avez complètement anéanti notre système de contrôle ! Mr. Harrison, je crains vraiment que nous soyons obligés de nous dispenser de vos services à l'avenir. »

— « Espèce de mécanicien à vaches ! » cracha Mr. Harrison.

Le Dr. Schroeder cilla à peine sous l'insulte.

— « Le fait que vous ayez les qualifications nécessaires pour opérer sur des êtres humains ne saurait modifier ma décision, » déclara-t-il. « Vous oubliez que depuis l'invention des nouvelles techniques de psychiatrie, vous êtes devenu un être inutile, des diplômés de chirurgie Cyber comme vous, on en trouve treize à la douzaine... oui, Monsieur, je dis bien treize à la douzaine. En outre, il me semble que vous êtes mentalement instable, n'est-ce pas ? Il se pourrait que vous ayez besoin de vous faire greffer une dérivation Schroeder, pour vous rendre un peu plus normal... Le Dr. Dappleby va terminer l'opération sur ce lion et ensuite j'enverrai quelqu'un pour vous remplacer. Quant à vous, vous allez me faire le plaisir de nous débarrasser immédiatement de votre présence. »

Mr. Harrison se dirigea vers la porte en faisant claquer ses talons. Il arracha son masque, le jeta par terre et d'un grand coup de pied l'envoya promener dans un coin de la pièce.

— « Je vous dis zut ! Docteur de singes ! » cria-t-il. « *Je vous flanque ma démission.* »

Cinq minutes plus tard il quittait l'immeuble Chouchous Câlins par l'entrée principale, son dernier chèque dans son portefeuille, son statut professionnel détruit, sa carrière ruinée... mais dans sa démarche il y avait une souplesse nouvelle. Qu'avait été cette remarque du docteur qu'il aurait peut-être besoin d'une dérivation Schroeder ? Il ricana. Il tâta sa poche. Cette dérivation était là, en sécurité dans sa petite capsule en matière plastique... et elle n'était pas enregistrée... Cette affaire s'était passée exactement comme il l'avait préparée.

Chouchous Câlins, Chouchous Câlins,
Ayez tous des Chouchous Câlins...

chantonnait gaiement Mr. Harrison en s'éloignant.

*
* *

Mr. Harrison détestait les félins bien plus que les couplets publicitaires et il haïssait les chats présents bien plus encore que ceux qui se trouvaient à une certaine distance. Cependant, maintenant que sa fierté professionnelle n'était plus en jeu, il élevait à peine une objection lorsque sa femme suivait chaque soir son émission favorite de télévision, celle des Chouchous Câlins. Il venait assez fréquemment la regarder lui-même... au moins jusqu'au moment où cette émission rappelait à Mrs. Harrison tous leurs problèmes et à lui-même ses propres plans, de la réussite desquels celle-ci doutait.

Ce fut exactement trois semaines plus tard, le lendemain de Noël, que ces plans portèrent finalement des fruits. L'émission Chouchous Câlins venait de se terminer et Mr. Harrison éteignit le poste. Hochant la tête, il observa d'un air critique :

— « Eh bien, je n'aime pas les félins... mais je dois admettre que cette émission est bonne... cet instant où la porte allait s'ouvrir et où il ne savait pas à qui elle livrerait passage était même excellent. »

— « La nouvelle de laquelle a été tiré ce scénario, » répliqua Mrs. Harrison en plissant ses lèvres trop mûres, « se terminait exactement à ce moment-là. On n'apprenait jamais qui allait entrer, la femme *ou* le tigre. Naturellement l'histoire est très vieille, elle doit probablement dater d'avant le XXe siècle, à une époque où les tigres étaient encore des animaux féroces, mangeurs d'hommes. Aussi est-il impossible que le tigre ait été un bon vieux tigre Chouchou, il ne pouvait certainement pas être un Chouchou Câlin, et par conséquent ils n'auraient pas pu entrer tous *deux*, la femme et lui, par cette porte. Mais, peu importe, je préfère de beaucoup la nouvelle au sketch. Je suis persuadée qu'il vaudrait beaucoup mieux laisser ces pauvres bêtes telles que la nature les a faites... quoique lorsque tu faisais ce travail tu étais tout au moins un *homme de l'art* et je suis bien obligée de constater qu'il n'y a encore jamais eu dans *ma* famille, de type de seconde zone. C'est pourquoi tout le monde insistait tellement pour que j'épouse Elmer Maginnis car lui, du moins, est un authentique Docteur en Philologie. »

Mr. Harrison poussa un soupir.

— « Ecoute, Mignonette, » dit-il patiemment. « Je t'ai déjà expliqué, jusqu'au point de friser une congestion cérébrale, que c'est simplement pour un tout petit bout de temps. Le monde me doit quelque chose... à moi, un diplômé en chirurgie Cyber, qui ai travaillé sept ans durant dans une sacrée usine à chats. »

Il renâcla et poursuivit :

— « Crois-moi, une dérivation Schroeder fera exactement le même travail dans un cerveau électronique que celui qu'il fait dans le cerveau d'un félin. Ces pauvres rafistoleurs de caniches chez Chouchous Câlins ne s'en doutent même pas. C'est la raison pour laquelle je travaille pour Jonson, Williamson, Selznick and Jones. Je suis certain qu'un de ces jours ils m'enverront exactement dans l'endroit qui me conviendra et alors... à nous la belle vie ! »

— « Je suppose que tu dois savoir mieux que moi ce que tu as à faire, » dit Mrs. Harrison, « mais vraiment, malgré toute ma bonne volonté, je n'arrive pas à comprendre comment un cerveau électronique pourrait être *reconnaissant,* même si tu fais quelque chose pour lui. L'autre jour j'ai rencontré cette femme Eppinger... elle est puante... elle essaye de se faire passer comme ayant trente ans, alors qu'elle en a au moins quarante... et elle m'a déclaré : « Je me suis laissé dire que votre mari est *technicien* à présent, Mrs. Harrison, qu'il travaille sur des cerveaux mécaniques. C'est vraiment *épatant.* » Je lui ai répondu... »

Avant qu'elle ne put raconter ce qu'elle avait répondu, le téléphone sonna dans le vestibule. Mr. Harrison glissa ses pieds dans ses pantoufles et, en ronchonnant, alla répondre.

Elle l'entendit aboyer :

— « Allô ! Harrison à l'appareil ! »

Puis, l'instant suivant, sa voix était devenue bien plus aimable.

— « *Nous* allons très bien Mr. Selznick. Nous avons passé de très bonnes fêtes de Noël. Oui, *Monsieur,* mais naturellement... *Qui ?...* Certainement je connais l'adresse... Oui... Oui... Oui, Monsieur, immédiatement, à l'instant même... C'est *moi* qui vous remercie monsieur Selznick... Au revoir, monsieur Selznick... »

D'un pas mesuré il revint au living-room.

— « Devine qui c'était ! » croassa-t-il. « Eh bien c'était Mr. Selznick, voilà qui c'était. Bébé ! tous nos soucis ne sont plus que des choses du passé. Ce coup de téléphone était exactement ce que j'attendais ! »

— « Et voudrais-tu m'expliquer ce que tu attendais ? » demanda Mrs. Harrison.

— « Ma grande chance. Finie l'attente ! Dis-donc, ne trouves-tu pas que c'est un heureux hasard qu'il m'ait téléphoné à moi, au lieu d'appeler un des autres ? Je te parie que tu ne devines pas où je dois aller ? »

— « Eberhard, » dit-elle, « cesse d'être aussi énigmatique et dis-moi enfin de quoi il s'agit. »

— « Ha ! » s'exclama pompeusement Mr. Harrison. « Eh bien, je vais te le dire. Il s'agit de Moss-Eagleberg, Mignonette ! *Moss-Eagleberg*

le plus important des grands magasins de l'Ouest. Ils vendent des vêtements et des voitures neuves, des turbocoptères, des joyaux de la couronne et des hermines et des tas d'autres choses : ils ont le meilleur whisky sur le marché, des tapis d'Orient, des antiquités authentiques, des faisans rôtis par des chefs français, des piscines, des réfrigérateurs... ils vendent de *tout.* »

— « Je sais, mais leurs prix sont toujours plus élevés, » observa Mrs. Harrison. « Je préfère de beaucoup les magasins Monkey Wards. »

— « Mais Moss-Eagleberg est un magasin *totalement automatique...* le service des ventes, la comptabilité, le service des livraisons, tout est dirigé par un seul cerveau. *Un seul* — exactement comme un lion ou un tigre ou quelque autre Chouchou Câlin. Et voilà que ce cerveau est en panne... et c'est moi le type qui vient d'être chargé de le réparer. »

Mr. Harrison exécuta quelques pas de danse.

— « Tu comprends, ma petite colombe chérie ? Dès après-demain ce grand, cet immense cerveau Moss-Eagleberg aura de la reconnaissance pour *moi.* Il ne nous restera plus qu'à prendre le téléphone et à lui commander ce qui nous plaira... et le tout gratis *pro Deo.* »

— « Eh bien, il faut dire que tu sais me mettre l'eau à la bouche, mais je ne vois pas du tout comment un tas d'alambics et de machins de ce genre... »

— « Mais c'est simple comme bonjour, » dit Mr. Harrison en saisissant sa valise de dépannage et son chapeau. « Il ne sera même pas nécessaire d'y greffer un stabilisateur Dappleby. »

*
* *

Mr. Harrison passa la plus grande partie de la nuit au plus profond des replis du cerveau Moss-Eagleberg à faire le travail pour lequel il était payé par Jonson, Williamson, Selznick and Jones. Dans tout cet énorme magasin, plongé dans le silence le plus complet, il n'y avait personne pour venir l'importuner. Tout en travaillant, il notait mentalement : *Enregistrement des commandes, enregistrement des livraisons, débit des comptes courants, encaissements...* tout ceci pouvait être dérivé exactement comme s'il s'était agi de : *agression* (*d'êtres humains*), *agression* (*d'animaux*), *faim* (*de chair humaine*), *faim* (*de chair animale, sauf de cheval synthétique*). C'était trop simple ! Naturellement les circuits *inventaire semestriel* exigeraient un peu de doigté...

A six heures du matin Mr. Harrison grimpa l'échelle menant à la cabine de contrôle. Pour plus de sécurité il ferma la porte à clef. Puis il brancha le micro et le scripteur sur l'enregistreur des comptes courants, tapa son nom et son adresse, s'accorda une référence de crédit illimité et mit l'élément en marche. Il répéta son nom et son adresse dans le micro afin de permettre au cerveau d'enregistrer les caractéristiques de sa voix pour pouvoir, à l'avenir, l'identifier au téléphone. Il redescendit dans le cerveau et rechercha le nouveau circuit qu'il venait d'établir. Puis, en expert, il y greffa la dérivation Schroeder à l'endroit

où celle-ci serait la plus utile, raccordant 56 petits fils très fins, en tantalium, aux points de greffe de la membrane gélatineuse.

— « Voici l'amour et la reconnaissance GREFFÉS ! » chantonna Mr. Harrison triomphalement, en se remettant au travail pour lequel il était payé.

A huit heures, lorsque les deux techniciens chargés de surveiller la marche du cerveau arrivèrent, il avait terminé le dépannage et était installé dans la cabine de contrôle, en train d'établir sa facture.

Ils entrèrent : un petit bonhomme obèse, à la figure poupine, suivi d'un type long, maigre, à la peau tannée.

— « Hi ! » s'écria le type long. « Je suis Winkler et voici Swartz. Avez-vous réussi à nous dépanner? »

Mr. Harrison leur jeta un regard glacé.

— « Je suis *Harrison,* » les informa-t-il. « La réparation est terminée, et si l'on ne me dérange pas, la facture sera prête dans une minute ou deux. »

— « Bon ! Bon ! » s'exclama Swartz.

Il inspecta la cabine, hochant la tête d'un air approbateur et se frottant les mains. Il tâta les panneaux. Il caressa le coupe-circuit principal.

— « Mon Dieu ! ce sera merveilleux de voir cette bonne vieille Bessie reprendre son activité. »

— « Onze heures à douze dollars vingt cents, » murmura Mr. Harrison, « cela vous fait cent trente-quatre dollars et vingt cents. »

— « Et cela les vaut jusqu'au dernier cent, » affirma Winkler. « Mr. Harrison, vous avez fait des merveilles. Je vous avouerai que Swartz et moi-même étions terriblement inquiets en découvrant ce qui s'était passé. Nous pensions déjà que cette pauvre Bessie était morte pour toujours, comme un être humain. Nous avions le sentiment d'avoir été des assassins. »

Mr. Harrison détacha du bloc la facture originale et les deux copies carbone .

— « Vous parlez sans savoir, » déclara-t-il. « Le fait que vous ayez donné un nom à ce cerveau ne le rend nullement pareil à un être humain. C'est tout bonnement une machine électronique et elle est même bien plus simple que le cerveau d'un Chou... d'un animal, sans même parler d'un cerveau humain. »

— « On voit bien que vous ne connaissez pas Bessie, » dit Swartz en secouant la tête. « Elle comprend 10.000 éléments et pense mille fois plus vite que nous. Notre Bessie c'est quelqu'un ! »

Mr. Harrison ramassa ses clefs anglaises, ses circuits imprimés et ses transistors en germanium (1). Il mit ses crayons de graphite dans leur étui, ses deux électromètres dans leur boîte et il referma sa valise.

— « Vous vous trompez, » affirma-t-il sans ambage, « mais je n'ai pas l'intention de perdre mon temps en vaines discussions avec vous.

(1) Le transistor, sorte de galène ultra perfectionnée, remplace les lampes électroniques. Son encombrement est cent fois moindre.

Les machines sont incapables de penser... Elles ne vivent pas... Elles ne peuvent mourir... C'est tout ! »

— « Je ne comprends pas que vous puissiez parler de la sorte, » protesta Winkler. « Tenez ! Lorsque Swartz a totalement coupé le courant dans Bessie, la veille de Noël, n'était-elle pas exactement pareille à un être humain mort, sauf qu'elle ne se décomposait pas? Et maintenant vous venez de passer presque douze heures à la rappeler à la vie, n'est-ce pas? Il me semble que l'on pourrait comparer votre travail à de la respiration artificielle ou peut-être à un massage du cœur. »

— « Ce fut simplement un choc électrique, élément par élément. Il n'y a là aucun rapport avec ce que vous vous imaginez. »

— « Et voilà ! » s'exclama Swartz. « Ne vous le disais-je pas? C'était donc bien une *thérapeutique de choc*. Bessie pense également. Je travaille avec elle depuis ses débuts, *je* la connais tout de même bien. »

— « Alors vous devriez également savoir qu'il ne faut jamais complètement couper le courant, » aboya Mr. Harrison.

Winkler et Swartz se regardèrent.

— « Elle avait besoin de cette petite détente, » expliqua patiemment Swartz. « Ce nouvel élément, qu'on lui avait fait rajouter pour l'envoi de cartes de Noël individuelles à nos clients, lui a occasionné un surcroît de travail énorme, surtout en une période de pointe comme celle des fêtes. Et puis, c'était la veille de Noël ! »

— « Lorsqu'elle a terminé sa journée de travail, fixez le disque de commande à « ralenti », mais au grand jamais ne coupez totalement le courant, » grommela Mr. Harrison entre ses dents.

— « Etant donné que nous mettons à profit *toutes* les occasions pour envoyer des cartes, » observa Winkler, « Bessie devrait être reconnaissante que nous ne lui en fassions expédier qu'une seule fois par an. N'êtes-vous pas de mon avis? »

La plupart des circuits du cerveau de Mr. Harrison étaient occupés par des pensées concernant la dérivation Schroeder et le stock extrêmement varié des Grands Magasins Moss-Eagleberg. En outre, à présent, il désirait rentrer chez lui au plus vite. Cependant, il sursauta en entendant ce que Winkler venait de dire.

— « Elle... elle devrait être quoi? » demanda-t-il.

— « *Reconnaissante,* » répéta Winkler obligeamment. « Du reste, parfois, elle l'est. Je suis payé pour le savoir. »

— « Que Diable ! Les machines sont *incapables* d'être reconnaissantes ! » hurla Mr. Harrison en faisant de grands gestes.

— « Mais Bessie en est capable, » lui dit Swartz. « Elle sera également reconnaissante envers vous, Mr. Harrison, pour l'avoir ressuscitée comme vous venez de le faire. Je suis certain qu'elle vous adorera pour cela. »

Il tendit sa main vers la manette du coupe-circuit principal et engagea celui-ci à fond.

— « Attendez un peu et vous verrez bien, » ajouta-t-il.

D'un bout à l'autre de l'énorme magasin, les courroies transporteuses

se mirent à vivre. Sous la direction de Bessie, des bras mécaniques triaient des colis, les chargeaient sur les courroies appropriées et les déchargeaient à leur arrivée à destination. Dans la salle des livraisons et des expéditions, des clichés portant les adresses des clients tombaient en un ordre impeccable de tambours rotatifs. Des bras d'acier plaçaient les clichés sur les étiquettes des caisses et des cartons arrivant sur les courroies transporteuses. Des brosses mécaniques appliquaient de l'encre sur ces clichés. Enfin les courroies transporteuses emmenaient caisses et colis vers des camions sans chauffeurs, attendant leur chargement.

En voyant cette preuve flagrante de la résurrection de Bessie, Winkler se moucha sentimentalement et Swartz essuya furtivement une larme. Ni l'un ni l'autre ne firent attention au départ précipité de Mr. Harrison.

*
* *

Mr. Harrison brûla un feu rouge et deux signaux d'arrêt avant de s'être complètement convaincu que ni Winkler ni Swartz ne suspectaient la greffe de la dérivation Schroeder sur Bessie et que le fait qu'ils aient parlé de reconnaissance n'était qu'une coïncidence. Il se rappela que les techniciens n'étaient tous que des imbéciles finis, avec l'idée fixe de personnaliser leur machine de... — il chercha le mot — ...de *l'anthropomorphiser*. Oui, c'était bien ça. Quels fieffés crétins tout de même ! Déjà l'idée qu'une machine pouvait, de son propre gré, être reconnaissante était des plus absurdes. C'était risible !

Mr. Harrison ricanait encore en arrivant chez lui. Sa femme avait déballé un carton de petit déjeuner et mis le couvert. En savourant leur café, ils feuilletèrent avidement la dernière édition du catalogue Moss-Eagleberg, épais d'au moins quinze centimètres. Il y avait là des choses pour tous les usages imaginables, venant de toutes les parties imaginables du monde. Il y avait même quelques souvenirs, sous forme de cendriers et de pieds de lampes en pierre ponce, ramenés de la Lune à un prix exorbitant.

— « *Numéro* 62-*A*-547-*OI*, » lut Mrs. Harrison à haute voix, « *collier de perles à trois rangs, d'un Orient parfait. Quatre-vingt-dix mille cinq cents dollars*. Ne crois-tu pas que ce serait très *bien* ? »

— « Ne te donne pas la peine de regarder les prix. Ha ! Ha ! » rit Mr. Harrison. « *Nous* pouvons nous le payer. »

— « 62-*C*-202-49, *bague, émeraude* 32 *carats*. »

Elle leva la main, courba l'annulaire et poussa un gros soupir.

— « Eh bien, je vais noter ces deux numéros pour plus tard... c'est-à-dire lorsque nous aurons la certitude absolue... »

— « Mais Mignonette, nous *avons* cette certitude. »

— « Pas moi, » déclara Mrs. Harrison, « aussi pour débuter nous nous contenterons de commander quelques petites choses qu'il nous sera possible de payer s'il arrivait un contretemps quelconque et qu'ils nous envoient une facture. De toute façon, nous sommes presqu'à la fin du mois et nous serons fixés dans quatre ou cinq jours. »

Quelques minutes plus tard Mr. Harrison appela le service des comptes courants chez Moss-Eagleberg. Il donna son nom et son adresse. Bessie compara la voix avec son enregistrement et donna son accord. L'opérateur humain dit :

— « Votre circuit est branché, Monsieur. Vous pouvez passer votre commande. »

Très soigneusement Mr. Harrison forma les numéros du catalogue pour une robe de cocktail garnie de chinchilla, un poste de télévision à trois dimensions, un flacon de *En Chaleur n° 5*, un service en argent pour huit personnes, un « banquet » pour deux personnes, comprenant des ortolans, des truffes et d'autres mets fins et étranges de la Rôtisserie, une caisse de champagne, ainsi qu'une boîte de cigares coûteux.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. A onze heures quinze, le monte-charge, dans le vestibule, bourdonna son avertissement et se mit à décharger des cartons et des paquets. Au fur et à mesure de leur arrivée, Mr. Harrison les ouvrait et en vérifiait le contenu. Tout ce qu'il avait commandé était bien là. En fait, il y avait même deux téléviseurs à trois dimensions.

— « Mon doigt a dû glisser lorsque j'ai formé le numéro du téléviseur, » observa-t-il. « Eh bien, cela n'a pas d'importance. Tu vois bien que tout marche exactement selon mes prévisions et comme je t'avais dit que ça marcherait. Je garderai mon emploi pendant un certain temps encore, afin que personne ne puisse se mettre des idées fâcheuses en tête, mais à partir de maintenant Moss-Eagleberg nous entretiendra sur un pied de grand luxe. Fêtons ça ! »

Ils le fêtèrent pendant tout le week-end, absolument ravis de leurs gueules de bois dues à l'excès de champagne et passant presque autant de temps à feuilleter le catalogue qu'à suivre les émissions de télévision sur leurs nouveaux postes à trois dimensions. Ils recommencèrent leurs libations pour le réveillon du nouvel an. Puis, comme les premiers jours de janvier passèrent sans qu'ils reçoivent de facture, Mrs. Harrison se mit à parler de moins en moins de ce qui pourrait se produire si quelque chose clochait et à penser de plus en plus à un avenir de bien-être et d'opulence fournis par Bessie.

Le 10 janvier, incapable d'attendre plus longtemps dans l'incertitude, elle téléphona à Moss-Eagleberg et demanda le relevé du compte-courant de son mari. Il lui fut répondu qu'aucun achat n'avait été porté au débit de ce compte. Lorsque Mr. Harrison rentra ce soir-là, elle avait déjà une nouvelle liste d'achats toute prête.

— « Je voudrais que tu commandes ceci dès demain matin, Eberhard chéri, » lui dit-elle. « Il est encore trop tôt, après Noël et le nouvel an, pour acheter des bijoux et des vêtements, ils n'auront plus rien de convenable en stock. Aussi, pour cette fois-ci, j'ai simplement choisi quelques bricoles pour la maison : un piano à queue, une chambre à coucher Louis quelque chose et un amour de petit orgue électronique, ainsi qu'un réfrigérateur, un rouet de fileuse vraiment authentique, des

rideaux neufs pour toutes les pièces et un bureau à dessus de marbre, et... oh... toutes sortes de petits riens. »

— « Nous ferions bien de ne pas commander trop d'objets encombrants, » l'avertit Mr. Harrison, « du moins pas en même temps. Ils ne pourront emprunter le monte-charge, les concierges seront obligés de les monter par l'ascenseur de service et il faut à tout prix éviter d'éveiller leurs soupçons. »

— « Ne t'inquiète pas, » dit Mrs. Harrison, « j'ai pensé à tout cela. Nous ne ferons jamais plus d'une commande par quinzaine, même pour les produits alimentaires. Si la police avait vent de ceci, Dieu sait ce qu'ils feraient ! Ils t'appliqueraient probablement cette nouvelle technique de psychiatrie qui a supplanté la chirurgie Cyber. Et que ferions-nous alors? »

— « Ils me transformeraient probablement en une sorte de crétin. Je deviendrais comme un genre de Chouchou Câlin en pire. Mais n'aie pas peur, Bessie ne leur dira jamais rien. Ha ! Ha ! C'est GREFFÉ ! »

Le lendemain, en fin de matinée, la livraison arriva. Tandis que des colis de petite et moyenne taille s'empilaient dans le vestibule, le téléphone sonna et Mr. Harrison, interrompant le couplet publicitaire Chouchous Câlins qu'il était en train de chanter, décrocha.

— « Allô ! Monsieur Harrison? »

Le gérant de l'immeuble paraissait légèrement agité.

— « Nous avons un tas de marchandises pour vous, ici, Mr. Harrison. Vous... vous descendez? »

— « Mais non, Mr. Quandt, il est inutile que je descende, vous n'avez qu'à les faire monter. »

— « *Tout ?* »

— « Mais naturellement tout ! » aboya Mr. Harrison. « Pourquoi voudriez-vous ne pas tout monter? »

— « Puisque vous me dites de le faire, je veux bien. Si vous croyez pouvoir trouver la place où mettre *trois* pianos à queue dans votre appartement, je suppose que ça ne regarde que vous.

— « Quoi? *Combien* de pianos? »

— « Trois, Mr. Harrison, comme je viens de vous le dire. Ils ont dû commettre une erreur au magasin. »

Mr. Harrison couvrit le récepteur de la main.

— « Ils... ils ont envoyé *trois* pianos à queue, » dit-il à sa femme.

— « Eh bien, nous n'aurons qu'à leur en renvoyer deux. »

— « Nous... nous ne pouvons pas les renvoyer, Mignonette. Ils nous poseraient trop de questions. Mon Dieu, nous ne pouvons même pas les vendre ! Il nous faudra les caser ici d'une façon ou d'une autre. J'ai... j'ai dû former un « trois » sur le cadran en place de former le chiffre « un » lorsque j'ai passé la commande. Oui, c'est certainement ce qui a dû se passer. »

D'une voix un peu trop forte il dit dans le téléphone :

— « Non, il n'y a pas eu d'erreur, Mr. Quandt. Je viens de demander à ma femme. Elle... elle aime tellement la musique. »

Les Harrison casèrent les trois pianos à queue dans le living-room où ils occupèrent 80 % de l'espace disponible. Ils hissèrent les deux postes de télévision à trois dimensions chacun, sur un piano et le rouet de fileuse trouva sa place sur le troisième. Ils réussirent à coincer l'orgue électronique dans la chambre à coucher, entre les nouveaux meubles Louis quelque chose et le bureau à dessus de marbre. La première fois que Mr. Harrison croisa Mr. Quandt dans le hall de l'immeuble, il lui dit confidentiellement que sa femme avait des *lubies* et qu'il ne fallait jamais la contrarier, en ajoutant que c'était là l'ordre de son médecin traitant. Cependant, il prit la ferme décision de pointer soigneusement chaque chiffre qu'il formerait à l'avenir en passant ses commandes.

Quant à Mrs. Harrison, elle accepta cet envahissement de son appartement avec philosophie. Lorsqu'elle n'était pas en train de faire du lèche-vitrines chez Moss-Eagleberg, elle passait son temps à faire et à refaire des listes de commandes futures ou jouait gaiement « *Pretty Redwing* » et « *The Golliwog's Cakewalk* » (1) sur un de ses trois pianos, tout en regrettant amèrement de ne pas pouvoir parler de Bessie à cette chipie de femme Eppinger.

Le 24 janvier, ils passèrent une nouvelle commande et une fois de plus Mrs. Harrison remit à plus tard l'achat de bijoux et de vêtements.

— « Tu n'as qu'à commander ce qu'il te plaira, » dit-elle à son époux. « Pour moi, j'aimerais simplement avoir un de ces manteaux en vison-iridium et une garniture en argent pour ma coiffeuse... ah oui !... encore un peu de parfum. Ainsi cela ne tirera pas à conséquence si tu te trompes encore. Mais je t'avertis que lorsque je commanderai des choses ayant vraiment de la valeur, je veux le faire moi-même. Maintenant que j'y réfléchis, il me semble bien que tu es incapable de passer une commande sans former un faux numéro. »

Lorsque la commande arriva, elle s'écria :

— « Tu vois bien ! Qu'est-ce que je te disais? Je t'avais bien spécifié un manteau de fourrure et tu en as commandé *quatre!* »

— « Que le diable m'emporte, » se maudit Mr. Harrison. « J'aurais cependant juré ne pas m'être trompé en formant les numéros. Si je ne *savais* pas pertinemment que les machines sont simplement incapables... »

Il haussa les épaules.

— « Eh bien, il est encore heureux qu'ils en aient eu quatre en stock. »

Puis, sans protester, il appela Moss-Eagleberg au téléphone et fit le nécessaire pour faire enregistrer la voix de sa femme par Bessie, afin de lui permettre de passer des commandes en son nom... cependant il l'avertit de ne rien commander pendant deux semaines au moins.

(1) Rengaines dont les équivalents pourraient être chez nous « *La Prière d'une Vierge* » et « *Le Tango du Rêve* ».

Mrs. Harrison lui donna l'assurance formelle qu'elle respecterait ce délai, ajoutant qu'il n'avait pas à s'inquiéter qu'*elle* puisse commettre l'erreur de commander une demi-douzaine d'articles alors qu'elle n'en désirait qu'un.

Pendant cinq jours entiers elle tint sa promesse, mais le 29 janvier elle tomba, par hasard en lisant son journal, sur une annonce disant que les Grands Magasins Moss-Eagleberg soldaient des saphirs superbes à 30 % au-dessous des cours. Même sachant qu'elle n'aurait rien à payer, elle fut en quelque sorte incapable de résister à une offre aussi alléchante. En se donnant l'excuse qu'elle ferait aussi bien de passer sa prochaine commande de produits alimentaires ce jour-là que plus tard, elle parcourut une nouvelle fois l'annonce, fixa son choix sur une pierre de taille moyenne, environ 18 carats, et marqua d'un cercle le numéro correspondant. En transmettant son ordre, elle forma ce numéro en dernier, très lentement et très soigneusement.

Lorsque la livraison arriva, Mrs. Harrison s'empressa de chercher un tout petit paquet. Ne le trouvant pas, elle maîtrisa son impatience et se mit à contrôler toutes les boîtes de produits alimentaires d'après leurs numéros. Après les avoir toutes transportées à la cuisine, elle trouva qu'il restait un paquet. Mais ce n'était certainement pas un petit paquet. Il avait environ un mètre vingt de haut et était terriblement lourd. Le cœur palpitant, elle arracha le papier d'emballage et découvrit une grande caisse en bois, marquée « Atelier artisanal Ell-Ay », au pochoir. Elle alla chercher un tournevis, dévissa le couvercle et mit à jour un cadran solaire combiné à une baignoire pour oiseaux en authentique imitation de bronze, avec des chérubins joufflus regardant par-dessus le bord, le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest indiqués par des flèches et portant la devise gravée : *Honni soit qui mal y pense.*

Mrs. Harrison s'effondra sur un siège. Elle pleura pendant quelques minutes. Elle essaya de se rappeler si elle avait pu commettre une erreur au sujet du numéro du saphir. Puis, au prix d'efforts inouïs, elle poussa la combinaison cadran solaire-baignoire pour oiseaux, qui aurait fait très belle figure au milieu d'un grand parc, dans un placard et la recouvrit d'un drap. Le soir, lorsque son mari rentra de son travail, elle ne lui souffla pas mot de cette mésaventure.

Quatre jours plus tard, elle fit une nouvelle tentative pour obtenir son saphir. Cette fois-ci, elle reçut plusieurs paires de sous-vêtements longs, d'hiver, taille 50, bien épais. Frisant une crise de nerfs, elle les cacha dans la baignoire pour oiseaux et ne dit rien à Mr. Harrison.

Le 5 février, la sonnerie du téléphone interrompit la sieste de Mrs. Harrison. Lorsqu'elle répondit, elle entendit une voix de femme chanter très fort et très clairement :

Bonne fête à vous,
Bonne fête à vous,
Bonne fête, cher Eberhard,
Bonne fête à vous!

Et, dans la demi-heure, un colis arriva de chez Moss-Eagleberg : une énorme boîte, en forme de cœur, remplie de fruits confits et portant l'inscription : « Ne voulez-vous pas être mon Valentin? » Comme ce jour-là ce n'était pas du tout la fête d'Eberhard, ni la saint Valentin, elle en déduisit que son mari avait voulu lui faire une farce et lui en parla dès son retour.

— « ...Et il me semble, » termina-t-elle ses remontrances, « que tu devrais être au-dessus de bêtises pareilles, tout particulièrement après tous les sermons que tu m'as fait pour me recommander de ne pas passer de commandes trop souvent. Tous ces fruits confits... nous mettrons des semaines à les manger. »

Après le premier choc que lui procura cette nouvelle, Mr. Harrison avait, fort logiquement, décidé que Winkler et Swartz étaient en train de lui prouver que Bessie était reconnaissante. Cependant ce n'était certainement pas là un sujet qu'il désirait discuter avec sa femme, aussi se contenta-t-il de lui donner l'assurance qu'il n'avait absolument rien commandé et qu'il était aussi surpris qu'elle.

— « Des balivernes ! » s'écria Mrs. Harrison d'une voix stridente, en pensant encore au cadran solaire et aux dessous d'hiver. « Je refuse catégoriquement de te croire. En outre, tu n'es pas du tout rigolo. Je suis certaine qu'Elmer Maginnis ne se serait jamais abaissé à faire quelque chose d'aussi... *enfantin*. Que je ne t'y reprenne plus ! »

Ce soir-là, lorsqu'ils allèrent se coucher, elle était encore très fâchée et les événements du lendemain ne furent pas faits pour améliorer cet état de choses. Le téléphone sonna. La voix féminine chanta son message. Ensuite Moss-Eagleberg livra deux énormes cactus en pots.

Elle ne daigna même pas écouter les protestations de Mr. Harrison. Elle fit marcher l'émission Chouchous Câlins plus fort que jamais et ignora son mari, glaciale. Il se demanda s'il ne serait pas préférable qu'il entreprenne quelque chose au sujet de Winkler et Swartz.

Le lendemain matin il cessa de se le demander. C'était un samedi. Il répondit lui-même au téléphone. Il entendit le gai refrain. Environ une heure plus tard, après avoir lu la carte jointe au paquet, il en sortit une demi-douzaine de suspensoirs. La carte représentait une femme en uniforme et portait la légende : *Mille baisers à ma chère tante aux Armées.*

Mr. Harrison décida que, dès lundi, il irait voir Winkler et Swartz et prendrait des mesures énergiques.

Mrs. Harrison, de son côté, prit une décision. Etant donné qu'Eberhard jouait à l'idiot à un tel point, il n'y avait plus la moindre raison pour qu'*elle* attende plus longtemps toutes les belles choses que Bessie pouvait lui offrir. Dès lundi elle...

*
* *

Le lundi, juste avant le déjeuner, Mrs. Harrison passa commande d'une dizaine d'articles les plus chers du rayon de bijouterie. Elle commanda également une garde-robe, assez réduite, mais très sélecte, du genre qui aurait pu être choisi par l'épouse favorite d'un maharadjah

particulièrement riche et généreux. Tandis qu'elle raccrochait le téléphone, elle se dit pour se rassurer que dans aucune des livraisons précédentes il n'y avait eu plus d'une seule erreur et que, cette fois-ci, une seule erreur ne ferait certainement pas une grande différence... quoiqu'elle espérait au fond de son cœur qu'aucune erreur ne se produise pour le collier de perles à trois rangs.

A peu près vers la même heure, Mr. Harrison quitta furtivement les ateliers de Jonson, Williamson, Selznick and Jones et se précipita dans une cabine téléphonique. Une lueur de rage dans les yeux, les phrases par lesquelles il comptait confondre Winkler et Swartz déjà sur le bout de la langue, il téléphona à Moss-Eagleberg et demanda la cabine de contrôle de Bessie. Aussitôt qu'il entendit une voix au bout du fil, il hurla :

— « Winkler ? Winkler, écoutez voir... »

— « *Qui* demandez-vous? » cria l'appareil.

— « Je veux Winkler ! »

— « Pas là ! »

— « Bon... alors passez-moi Swartz ! »

— « *Qui?* »

— « *Swartz!* »

— « Pas là non plus. »

— « Sont-ils sortis déjeuner? » aboya Mr. Harrison, « quand seront-ils de retour? »

— « Ils ne reviendront *plus!* » vociféra l'appareil, « ils ont été déplacés, transférés à Dallas ! Pour l'amour de Dieu, cessez de hurler ainsi ! »

Mr. Harrison « cessa de hurler ». Il lui semblait que son estomac venait de passer dans une essoreuse glacée. Il demanda :

— « Il... il y a combien de temps de ça? »

— « Trois semaines ! » glapit l'appareil.

Mr. Harrison gémit. Il raccrocha le récepteur et quitta la cabine d'un pas chancelant. Il réussit à atteindre un bar et avala coup sur coup deux « dry ». Puis il retourna chez Jonson, Williamson, Selznick and Jones et fit semblant de travailler pendant tout le reste de la journée. Il pensa au cadeau de la Saint-Valentin, et aux cactus et aux suspensoirs. Il se demanda si sa femme avait bien pu commander tout ça pour lui faire une blague et décida que non. Il se souvint de ce que Winkler et Swartz lui avaient dit à propos de Bessie et les maudit tous les deux, en les traitant de parfaits imbéciles. Finalement, il se rappela que parfois un nouveau Chouchou Câlin mettait un certain temps à s'ajuster à sa condition nouvelle... qu'il pouvait s'écouler un mois ou deux avant que la dérivation Schroeder fonctionne convenablement. C'était assez rare, mais cela pouvait se produire. Peut-être...

Lorsqu'il revint à la maison ce soir-là, il s'était persuadé que quelque chose de ce genre avait dû arriver à Bessie et que tout ce qui leur restait à faire, à sa femme et à lui, c'était d'attendre calmement quelques semaines encore pour permettre à Bessie de retrouver son équilibre.

— « Allô ! All-ô-ô ! » appela-t-il en ouvrant la porte de son appartement. « Mignonette chérie, je suis là ! »

Pour toute réponse il entendit un sanglot, très bruyant et très mouillé, venant de la chambre à coucher. Il s'y précipita et découvrit son épouse effondrée sur le lit Louis quelque chose. Dans sa hâte, il trébucha sur un fouillis de papiers et de ficelles par terre, jura, puis s'assit sur le bord du lit et prit sa femme dans ses bras.

— « Chérie ! » s'écria-t-il. « Mignonette ! Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui *ne va pas?* »

Mrs. Harrison émit un gargouillement. Elle se dégagea d'entre les bras de son mari. Elle se redressa dans son lit, révélant un nez extrêmement rouge et un maquillage dangereusement ravagé.

— « Ce qui *s'est pa... pa... passé?* » geignit-elle. « Ce qui *ne va pas?* Re...garde simplement ce que tu as fa... fait ! »

Elle pointa son doigt et une nouvelle écluse lacrymogène s'ouvrit. Mr. Harrison, suivant la direction du doigt de sa moitié éplorée, aperçut un objet cylindrique de couleur sombre, partiellement caché sous le matériel d'emballage sur lequel il venait de trébucher. Il dégagea cet objet, qui avait environ 60 centimètres de haut, paraissait être en cuir, creux et d'un diamètre de plus de 25 centimètres.

— « Je... j'avais simplement commandé quelques bijoux et quelques robes... et *re... regarde* ce qui m'a été livré... Il y en a dix... *dix-huit,* comme ça ! »

Mr. Harrison regarda. Il vit que, dans le bas, la chose s'étalait très largement en quatre doigts bien reconnaissables. Il examina l'étiquette. D'un coté il lut : NOUVEAUTÉS DU CONGO. *Originales! Exclusives!* et de l'autre : PIED D'HIPPOPOTAME PORTE-PARAPLUIES. *Authenticité garantie!*

Mr. Harrison laissa retomber la chose par terre. Il regarda ses mains, découvrit qu'elles tremblaient et les glissa dans ses poches.

— « Pied d'hippopotames ! » balbutia-t-il à haute voix. « Porte-parapluies ! Ce doit être une erreur ! Oui, certainement ce ne peut être qu'une erreur ! »

Mrs. Harrison se rejeta en arrière sur son lit en poussant un cri de douleur.

— « Ha ! ha ! ha ! Les machines se trompent de temps en temps. Il n'y a aucun mal de fait. Ha ! ha ! Tout s'arrangera. Oui ! En effet ! Pourquoi se faire des soucis ! »

Il la caressa maladroitement. Il sortit dans le vestibule et essaya de faire un inventaire rapide. Outre les dix-huit pieds d'hippopotames, il découvrit : une balle de déchets de tourbe, un tour automatique complet, deux paniers à homards, une caisse de livres de psaumes adventistes, cinq ou six cageots de laitue, un râteau à foin, une petite automobile japonaise et une cage contenant une portée de lapins belges.

Et, arrivé là, complètement éberlué, il abandonna la partie et revint dans la chambre à coucher. Mrs. Harrison était assise sur son lit. Elle avait séché ses pleurs et avait un air agressif.

— « Qu... *quelque chose* a dû se détraquer ! » balbutia Mr. Harrison. Elle ne répondit pas.

— « Pe... peut-être aurais-je dû munir Bessie d'une dérivation Dappleby, » poursuivit-il. « Mignonette, c'est peut-être ce qui... »

— « Je t'interdis de m'appeler Mignonette, espèce de... espèce de *grande brute !* »

Mrs. Harrison bondit de son lit et lui fit face :

— « *Moi* je vais te dire ce qui ne va pas ! Ce cerveau mécanique, ou ce que ça peut bien être... cette chose que tu appelles Bessie, eh bien ! elle est *amoureuse de toi !* Elle t'aime... et elle est jalouse de *moi !* Voilà ce qui ne va pas ! Lorsque tu as commandé le piano à queue, elle t'en a envoyé deux en plus. Ce fut la même chose pour les manteaux de fourrure parce que *c'est toi* qui les avais commandés ! Mais chaque fois que *moi* j'ai commandé quelque chose, regarde ce qu'elle m'a fait livrer... des lapins, des cadrans solaires, des pieds d'hippopotames ! »

Elle trépigna.

— « Eh bien, tu vas simplement me faire le plaisir de faire disparaître toutes ces ordures de chez moi ! Renvoie-les à *ta* Bessie ! Oh ! si tu avais seulement pu voir l'expression du visage de Mr. Quandt lorsqu'on a monté tout ceci ! Comme si nous avions *volé* toutes ces affaires ! Oh ! O-o-oh ! Eberhard chéri, qu'allons-nous f... *faire ?* »

Elle s'effondra sur la poitrine de son mari et se remit à pleurer à chaudes larmes. Ils se serrèrent l'un contre l'autre.

— « Elle t'aime ! Et moi je t'aime également ! Quel culot tout de même de m'envoyer tous ces ro... rossignols ! Et de t... t'envoyer des c... c... cadeaux par-dessus le marché ! Eh bien, tu n'auras qu'à choisir entre nous deux ! Si tu désires que je reste avec toi, tu n'auras qu'à tout renvoyer à Bessie ! »

Mr. Harrison essayait désespérément de ne pas penser à l'expression du visage de Mr. Quandt... et à son sort probable si la police avait vent de son intrigue avec Bessie. Cependant il réussit à se ressaisir. Il fit remarquer à sa femme qu'après tout Bessie n'était qu'une machine. Il expliqua que, à tout bien considérer, on ne pouvait affirmer que Bessie *l'aimait* vraiment, même pas autant que les Chouchous Câlins l'auraient aimé. Il s'agissait tout simplement d'une question de circuits, de condensateurs et de trucs du même genre. Il lui fit ressortir que malgré son désir intense de se débarrasser de tout cet amas d'objets hétéroclites envahissant leur appartement, ce serait courir des risques trop considérables. Naturellement il pourrait jeter toutes les laitues dans le vide-ordures et il pensait qu'un soir il réussirait à se glisser furtivement dehors et à lâcher les lapins dans un jardin public quelconque. Mais il leur faudrait absolument continuer à vivre ici avec le reste des choses, pendant au moins un an ou deux, peut-être en vendant quelques objets de temps en temps ou en en faisant cadeau. S'ils agissaient de la sorte et ne permettaient jamais à personne d'entrer dans leur appartement, s'ils n'invitaient pas d'amis, peut-être réussiraient-ils à se tirer de cette situation délicate. Mr. Quandt n'avait certainement pas dû alerter la

police, car s'il l'avait fait ils auraient déjà eu la visite d'un inspecteur. Il promit que le lendemain il se rendrait en personne chez Moss-Eagleberg et enlèverait la dérivation Schrœder, ferait disparaître tous les enregistrements, et ainsi ils ne pourraient plus avoir d'ennuis... parce que, après tout, Bessie n'était qu'une machine.

Mr. Harrison fut obligé de s'interrompre assez fréquemment dans toutes ses explications pour déclarer à sa femme qu'il *adorait* sa Mignonette, pour protester qu'il n'avait fait tout ceci que pour *elle* et pas uniquement parce qu'il ne pouvait plus voir les chats en peinture, pour faire ressortir qu'après tout elle avait *quatre* manteaux en vison-iridium.

Enfin un calme relatif fut rétabli. Ils s'embrassèrent et firent la paix. Ensemble ils passèrent plusieurs heures à pousser et à transbahuter des objets. La hutte à canards démontable fut placée sous le piano, avec les lapins. La petite automobile japonaise fut garée dans la salle de bains. Lorsque, épuisés, ils se glissèrent dans leur lit, un chenal praticable avait été dragué à travers le vestibule et on pouvait vraiment apercevoir un bout du tapis du living-room.

— « Oh ! J'espère que les choses s'arrangeront, » soupira Mrs. Harrison en éteignant la lumière, « cependant je suis encore terrorisée. Je n'arrive pas à croire que ta Bessie n'est qu'un cerveau mécanique. Je... je m'imagine qu'elle *vit !* »

*
* *

Mr. Harrison eut une nuit plutôt agitée. D'abord il rêva qu'il était en train de travailler sur Bessie, lui greffant des dérivations Schrœder et des stabilisateurs Dappleby. Ces derniers ne cessaient de se gonfler comme des ballons en baudruche, puis éclataient, et chaque fois que l'un d'eux éclatait, Bessie ronronnait et ronronnait, et lorsqu'il étendait sa main vers un fil de contact il trouvait à la place de celui-ci des poils ou une poignée de fourrure. Et puis Winkler et Swartz entrèrent dans la pièce où il se trouvait et dansèrent une gigue autour de lui en balançant des parapluies ouverts au-dessus de leurs têtes. Mr. Olson était également présent, chantant des couplets publicitaires Chouchous Câlins de sa voix en mélangeuse de ciment. Finalement les poils et la fourrure poussèrent tout autour de Mr. Harrison, pareils à de l'herbe drue et haute, et Mr. Quandt ouvrit une grande porte qui livra passage à un tas de types portant des suspensoirs. Mr. Olson, lui aussi, se trouvait parmi eux et il chantait :

Chouchous Câlins, Chouchous Câlins,
Ayez tous des Chouchous Câlins.
Plus doux que du miel, plus grands que des bus...
HIPPOPOTAMUS CALINUS.

Mr. Harrison s'éveilla baigné de sueurs froides. Il prit deux cachets de somnifère. Un quart d'heure plus tard, il se retrouva dans un poste

de police, sous une grande lumière aveuglante qui jouait un rôle important dans la nouvelle méthode de psychiatrie. Le Dr. Schrœder et le Dr. Dappleby, déguisés en flics, le maintenaient sur son siège, tandis que Mr. Olson lisait à haute voix la liste de tous les objets que Bessie avait envoyés aux Harrison, et chaque fois qu'il nommait un de ces objets, Mr. Kerfoid gommait un mot sur le diplôme de chirurgien Cyber de Mr. Harrison, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de mots à gommer et que le diplôme fut blanc comme de la neige. Puis un sifflet à vapeur retentit dans le crâne de Mr. Harrison et son cerveau tournoya. Il eut alors l'impression qu'il se trouvait dans la rue, à quatre pattes, et il se sentait un être *différent*. Il se regarda et découvrit qu'il était couvert de fourrure vison-iridium. Il avait un collier autour du cou et le Dr. Schrœder le conduisait en laisse... un bond, un pas, un saut, un bond, un pas, un saut. Il se sentait tellement reconnaissant envers le Dr. Schrœder, qui lui donnait à manger d'énormes quantités de cheval synthétique si succulent, qu'il se frottait contre ses jambes en ronronnant. Et puis ce ne fut plus le Dr. Schrœder, mais la petite voiture japonaise qui le conduisait dans la cabine de contrôle de Bessie, qui était pareille à une grande gueule remplie de dents, et derrière chaque dent se tapissait un agent de police, et ils étaient tous en train de ronronner, de ronronner, de ron...

Mr. Harisson n'était pas du tout en forme en se levant. Il avala rapidement son café, fit semblant de se raser et partit chez Jonson, Williamson, Selznick and Jones. Il alla trouver Mr. Jonson, qui le regarda d'un drôle d'air et fit une réflexion au sujet de « noceurs invétérés ».

— « Mr. Jonson, » demanda-t-il aussi naturellement que possible, « pensez-vous qu'il soit possible que l'enregistrement des commandes puisse se dissoudre dans la mémoire permanente d'un des « cerveaux » d'un grand magasin, de telle sorte qu'il n'y ait pas de débit correspondant? »

— « Il est absolument impossible qu'une chose pareille se produise, » l'assura Mr. Jonson. « C'est exclu. Seules des créatures vivantes sont capables d'agir ainsi. »

Mr. Harrison poussa un soupir.

Il s'obligea de patienter jusqu'à midi. Puis il se précipita chez Moss-Eagleberg. Comme il l'avait prévu il n'y avait plus qu'un seul technicien de service dans la cabine de contrôle, un type jovial, avec un large visage aux joues rouges.

— « Je viens de chez Jonson, Williamson, Selznick and Jones, » dit Mr. Harrison. « J'ai dépanné votre cerveau mécanique, il y a quelques semaines de ça. Comment marche-t-il? »

— « Alors vous devez être Mr. Harrison? »

L'homme sourit, se leva et lui tendit la main.

— « Je me nomme Filmore. J'ai entendu parler de vous. Winkler m'a raconté en détail comment vous avez ressuscité Bessie. Eh bien, elle se porte à merveille... elle *ronronne* tout le temps. »

Mr. Harrison se mordit les lèvres.

— « Je suis heureux de l'entendre, mais je crois néanmoins que je ferais bien de procéder à une révision. Ce sera gratuit. Cela fait partie de notre service régulier. »

— « C'est vraiment chic de votre part, Mr. Harrison. Je suis certain que Bessie saura l'apprécier. »

Mr. Harrison compta jusqu'à dix. Il réussit à esquisser un sourire.

— « Oh ! à propos, » dit-il en ouvrant sa valise de dépannage, « il me semble avoir oublié mes transistors de rechange. Ils sont dans une boîte sur le siège avant de ma voiture, qui est garée au parking du troisième étage. Si je vous donnais la clef, vous auriez peut-être... »

— « Vous voulez que j'aille vous les chercher, Mr. Harrison? Mais avec le plus grand plaisir, Mr. Harrison. »

Aussitôt l'homme parti, Harrison ferma la porte, donna un tour de clef, descendit l'échelle aussi vite que ses jambes pouvaient le porter et arracha la dérivation Schrœder avec tous ses contacts. Puis il remonta dans la cabine, brancha le micro et demanda le dossier de Mr. et Mrs. E. Howard Harrison. Aussitôt que les numéros se furent formés sur le scripteur, il passa la manette du plot « *Enregistrement* » au plot « *Destruction totale* ». La machine s'enclencha et ronfla. Une petite lumière rouge clignota trois fois. Tout ce qui avait trait aux Harrison était détruit, expurgé, anéanti...

— « Voilà qui est fait ! » murmura Mr. Harrison avec un air de triomphe.

La joie et le soulagement lui remplirent le cœur. Il se mit à chanter :

Les chatons sont pleins de vermine,
Les chiots font toujours triste mine,
Maman, ce n'est pas ce que j'voudrais,
C'est un CHOUCHOU CALIN qui me plaît.

Et sur la dernière note il débrancha le scripteur, remit les manettes dans leurs positions normales et coupa le courant du micro. Lorsque le technicien revint avec les transistors de rechange. Mr. Harrison rangeait sa valise de dépannage.

Il quitta le Grand Magasin Moss-Eagleberg en sifflotant. Il s'arrêta dans une cabine téléphonique avant de rentrer à l'atelier et appela sa femme. Il lui déclara que tous leurs ennuis avaient pris fin. Tout l'après-midi il travailla d'arrache-pied.

Il rentra à l'heure habituelle. Il sonna. Personne ne répondit. Il frappa à la porte. En croyant entendre bouger quelqu'un à l'intérieur, il appela :

— « Mignonette chérie, es-tu là? » plusieurs fois.

Finalement il sortit sa clef et essaya d'ouvrir la porte. Quelque chose paraissait la bloquer, quelque chose de trop lourd, qui ne voulait pas céder à sa poussée.

Il fronça les sourcils. Il commençait à avoir peur. Après avoir hésité une minute ou deux, il descendit à l'appartement se trouvant en-dessous du sien et réussit à persuader la vieille fille, très curieuse, qui y habitait,

de lui permettre d'aller emprunter l'échelle d'incendie. Il fut forcé de lui promettre de l'avertir *immédiatement* si quelque chose d'insolite s'était produit chez lui.

Heureusement, la fenêtre à guillotine de la cuisine n'avait pas été verrouillée. Il se glissa à l'intérieur. Un seul regard lui suffit pour se rendre compte que quelque chose d'absolument épouvantable s'était produit. Tout un côté de la cuisine était rempli de paquets de forme identique. Ils étaient empilés autour du réfrigérateur et montaient presque jusqu'au plafond. Et ce n'était pas tout. Un mot était épinglé sur la table de cuisine.

Lentement, avec la prémonition d'un désastre terrible, Mr. Harrison lut :

Mon cher Eberhard,

J'ai été une bonne épouse pour toi, la meilleure qui puisse être, bien que tu ne sois plus un homme de l'art comme Elmer Maginnis. Je crois que s'il s'était agi d'une autre femme, j'aurais pu te pardonner... mais ceci est vraiment trop ! *Je suis rentrée chez ma mère. Je n'ai emporté que strictement ce qui était à moi, comme par exemple mes manteaux en vison-iridium. Tu ne te sentiras certainement pas* esseulé *parce que Bessie a pensé à tout pour que tu ne manques jamais d'affection ! Si tu ne le crois pas, jette simplement un coup d'œil dans le living-room.*

Ta femme, MIGNONETTE.

Tel un automate, Mr. Harrison passa dans le vestibule. Il le trouva rempli de colis carrés, par-dessus lesquels il dut grimper. Il marqua un temps d'arrêt à la porte du living-room, luttant faiblement contre la force intérieure qui le poussait à l'ouvrir. Il regarda sa main, saisit la poignée, la tourna, entrouvrit la porte et entra.

Ils étaient là. Il s'y attendait. Il avait compris en se frayant un chemin parmi les colis de cheval synthétique, dans la cuisine, et en grimpant par-dessus les caisses à sciure géantes, dans le vestibule. Ils étaient partout... sur et sous les pianos... sur les sièges... sur la cheminée. Ils étaient là... tout heureux... petits... moyens... grands... rayés.... tachetés... bigarrés...

Les Chouchous Câlins aperçurent Mr. Harrison. Ils se levèrent comme mus par le même et unique ressort. Ils se mirent tous à ronronner. Ils avancèrent doucement vers lui...

Et dans leurs yeux brûlaient la flamme de l'amour.



Le Vendredi 19

(*Friday the Nineteenth*)

par ELISABETH SANXAY HOLDING

La « moralité » comportant un châtiment surnaturel est une forme classique dans la « short story » anglaise. Kipling en a donné un modèle inoubliable avec « Le rickshaw fantôme », *histoire d'un homme dont la sécheresse de cœur a causé la mort d'une femme et qui s'en rend compte soudainement : « aussi vrai qu'un homme ait jamais tué une femme, j'ai tué Mrs. Blessington-Keith. Et voici que plane sur moi la dernière phase de mon châtiment. »*

On ne s'attendrait pas, normalement, à trouver un tel conte moral sous la plume d'un auteur de la « Série Noire ». Mais Mrs. Elisabeth Sanxay Holding n'est pas un auteur de « Série Noire » comme les autres. Le succès de ses deux livres parus en français : « La Candide Madame Duff » *et* « Le Diable se fait payer comptant » (*Edit. Gallimard*) *montrent que la terreur purement psychologique peut avoir plus d'effet sur le lecteur le plus endurci que le sadisme et la brutalité.*

« Le Vendredi 19 » *est déjà considéré comme un classique par les critiques anglo-saxons.*



En descendant, Boyce trouva le couvert du petit déjeuner mis sur la table, dans une encoignure de la cuisine où Lilian s'affairait comme d'habitude. Il fut un temps où il trouvait jolie cette petite femme brune, toujours très soignée, mais maintenant il ne pouvait plus la voir, ne voulait même plus penser à elle. Il se dit que ses mouvements manquaient de grâce, que cette agitation constante, cette manie de déplacer des objets sans rime ni raison, étaient vaines. En outre, elle était toujours excédée, avait constamment un reproche aux lèvres.

« Et si elle savait pour Molly...? » songea-t-il. Cette situation frisait le ridicule. Alors que Lilian ne cessait de l'accabler de reproches et de le soupçonner, elle ne s'était jamais méfiée de la seule personne qui comptait. Bien des fois elle avait accusé Boyce de « flirter » avec leur voisine, une blonde opulente, d'avoir une « liaison » avec sa secrétaire et cependant elle n'éprouva jamais le moindre doute en les voyant, lui et Molly, ici, dans cette maison.

— « J'ai invité Molly et Ted à venir passer la soirée avec nous, » lui

disait souvent Lilian, ou bien elle lui suggérait de téléphoner à Ted, pour demander s'ils pouvaient passer chez eux.

Il s'installait sur le banc qui longeait la table en se disant qu'il détestait tout ceci. Dans cette cuisine tout était rouge et blanc : des rideaux à carreaux rouges et blancs aux fenêtres, les tiroirs du buffet remplis de couteaux et de couverts aux manches rouges, jusques et y compris l'ouvre-boîtes et le fouet à battre les œufs. La vie de sa femme était faite de choses de ce genre. Il lui fallait un rideau à douche bleu dans la salle de bains et un tapis de bain bleu. Elle passait son temps dans les magasins à la recherche de savon bleu. Et le comble était son placard : ses robes, chacune rangée dans une housse de cellophane verte ; ses chapeaux vaporeux enveloppés dans de la cellophane verte ; ses souliers à talons hauts dans les poches d'un sac vert.

Cette petite maison le rendait malade ainsi, du reste, que cette rue de banlieue guindée et ses habitants. Tout le rendait malade... tout, excepté Molly.

Mais, tout compte fait, à quoi cela rimait-il? Lui et Molly n'avaient jamais disposé de plus de quelques minutes en tête-à-tête, pendant que Ted était à la cuisine pour chercher quelque chose à boire et que Lilian était dans le vestibule, en train de téléphoner. Alors, pendant ces brefs instants, leurs mains se joignaient et se serraient en une emprise désespérée et ils s'embrassaient sans se dire un mot. Ils n'avaient jamais eu le temps de parler. Lilian revenait et leur donnait tous les détails de sa conversation oiseuse avec une voisine. Ted revenait avec des verres sur un plateau, sifflotant comme d'habitude.

Pendant toute la guerre, Ted avait été le personnage le plus important dans la vie de Boyce. Le temps et la distance avaient estompé le souvenir de Lilian dans son esprit, tout son passé lui paraissait légèrement brouillé, seul Ted était là, l'ami plus cher qu'un frère, le camarade dont il ne pouvait se passer. Et maintenant un ennemi, tout comme Lilian, un ami avec qui il fallait ruser, qu'il fallait surpasser en finesse. Rien que la vue de son visage poupin et son sifflottement affreusement faux, le rendaient odieux à Boyce.

— « Donald, il *faut absolument* que tu tailles la haie ce soir en rentrant, » lui dit Lilian en posant devant lui une assiette d'œufs au bacon.

— « Ce n'est pas obligatoire, » dit-il.

— « Si ! » insista-t-elle. « C'est la seule haie hirsute et mal tenue de toute notre rue. »

— « C'est épouvantable ! » ironisa Boyce.

— « Parfaitement, » dit-elle. « Et si tu n'as pas le moindre respect de toi-même, Donald Boyce, moi j'en ai. Si tu ne veux pas tailler cette haie, je *paierai* quelqu'un pour le faire. »

— « Ni la haie, ni la rue ne m'intéressent, » déclara Boyce.

— « Je le sais, » dit Lilian. « Tu te sens simplement au-dessus de tout ça. Et dire que dans cette rue, au moins un homme sur deux a une situa-

tion bien plus belle que la tienne et cependant ils taillent leurs haies eux-mêmes et font des tas de petits travaux à la maison... »

— « Pour l'amour de Dieu ! » s'exclama Boyce. « Ne recommençons pas cette rengaine. Je paye le loyer... et tout le reste. Mais c'est *ta* maison. Tu la tiens à ton idée. Tu l'adores. »

— « Que me reste-t-il d'autre? » demanda-t-elle.

∴

Une fois installé dans le wagon de fumeurs, Boyce se plongea dans son journal, de façon à ce que personne ne vienne lui parler ou lui demander de participer à une partie de cartes ou l'embêter de toute autre manière. Cette querelle, une des pires qu'ils aient eues, lui avait donné la nausée. Il voulait l'oublier et penser à Molly. « Bon Dieu ! » se dit-il, « lorsque je réfléchis à ce que pourrait être ma vie... et à ce qu'elle est réellement... Si seulement je pouvais parler avec Molly... »

Jusqu'à présent de pareilles pensées n'avaient jamais effleuré son esprit. Il n'avait jamais vu Molly, jamais entendu parler d'elle jusqu'au jour où, il y avait environ six mois de cela, Ted était venu le voir pour lui faire part de son mariage. Comme à cette époque Ted n'était pas encore un ennemi, mais son ami, il avait remué ciel et terre pour lui dénicher une maison dans la rue où il habitait.

— « Je tiens à ce que tu fasses la connaissance de Molly, » lui avait dit Ted.

En arrivant en gare à Grand Central, Boyce prit un taxi pour se rendre à son bureau. Il se dit que si Lilian l'apprenait, elle ne cesserait de lui reprocher de jeter son argent par les fenêtres. « Tant mieux ! Ce qu'elle ignore, ne lui fera pas de peine. Je ne lui ai jamais parlé de mes deux dernières augmentations de salaire et je ne lui en parlerai pas, » se dit-il. « Que le diable m'emporte, si je dois passer les plus belles années de ma vie dans ce bureau, simplement pour le bénéfice de Lilian. »

Lilian avait trente-huit ans, son âge à lui, mais tout le monde lui aurait donné plus, avec cette bouche boudeuse, ses mouvements saccadés, sans grâce. Boyce était grand, souple, avec des cheveux blonds, des yeux gris et un air de gamin de joyeuse humeur. Même en ce moment, agacé par leur querelle, il était cependant gai et aimable avec ses collègues de bureau.

Il y était très aimé et s'accordait bien avec tout le monde. Il en avait été de même dans l'armée. Il se dit que Lilian adorait les disputes. Chacune de ces pauvres femmes qu'elle employait de temps en temps, pour l'aider dans son ménage, ne manquait jamais de faire quelque chose pour mettre Lilian en fureur. La dernière avait lavé le tapis de bain avec un produit quelconque qui l'avait fait déteindre, de sorte que maintenant sa couleur tranchait avec celle du rideau à douche. Pour Lilian, c'était une tragédie. Et voilà quelles étaient la vie et les préoccupations de Lilian.

Que me reste-t-il d'autre?

Mais qu'elle trouve autre chose ! Qu'elle change !

Il se pencha sur son travail, un travail de routine qu'il abattait sans le moindre effort. C'était très monotone, mais cela le calmait.

— « Quelqu'un vous demande au téléphone, Mr. Boyce, » lui dit la secrétaire qu'il avait en commun avec trois autres employés.

Il prit négligemment le récepteur et, pendant un instant, ne put en croire ses oreilles.

— « Non ! ce n'est pas... vous? » demanda-t-il.

— « Si. Je suis bien Molly. Je me demandais simplement s'il vous serait possible de quitter votre bureau un peu plus tôt aujourd'hui, pour venir prendre une tasse de café avec moi? »

— « Oui, » dit-il « où? »

Il lui fallait être prudent, il était entouré d'une dizaine de personnes pouvant entendre chacune de ses paroles.

— « Si vous voulez, je vous rejoindrai dans le hall de votre immeuble. A quatre heures? Ça vous va? »

— « Oui, » répéta-t-il.

Il ne pouvait y croire, cela dépassait sa compréhension. Ils n'avaient jamais essayé de se rencontrer en tête à tête. Ils n'avaient jamais parlé de leur amour. Malgré le désir ardent qu'il éprouvait pour elle, Boyce n'avait jamais fait de projets ou réfléchi aux moyens de la voir seule. Ils n'avaient jamais échangé de mots d'amour ; il n'y avait jamais eu que ces mains jointes, ces baisers furtifs, dangereux et silencieux.

Il se rendit immédiatement auprès de son chef de bureau.

— « Mr. Robinson, voulez-vous avoir la gentillesse de m'autoriser à quitter le bureau un peu plus tôt aujourd'hui? » lui demanda-t-il. « Ma femme m'a chargé d'une commission urgente. »

« Pourquoi lui ai-je dit ça? » pensa-t-il.

Cela n'avait pas la moindre importance.

***

A quatre heures moins dix, il arpentait le hall en proie à une colère étrange. « Si elle allait me dire qu'il faut cesser de nous voir, » songea-t-il. « Je ne l'écouterai pas. Si elle se mettait à parler de Lilian, à me dire que Ted est mon ami... Je ne l'écouterai pas davantage. On ne peut forcer personne à vivre une vie pareille à la mienne. Chacun a le droit d'essayer de s'évader de l'enfer, s'il en est capable. »

Il trouva que l'activité régnant dans ce hall avait quelque chose de diabolique et de fou. Ce claquement des talons sur les dalles ; ces gens, tous pressés, silencieux, préoccupés, entrant et sortant des ascenseurs, montant, descendant, tout ça avec une sorte de hâte frénétique. Un gamin pressé portant six bouteilles de limonade ; une jeune fille pressée portant une pile de documents ; un homme obèse, son chapeau de paille repoussé sur la nuque, pressé de monter ; une femme décharnée, portant un pince-nez, pressée de descendre...

Il s'était posté en un endroit d'où il pouvait surveiller la porte

d'entrée avec son flot incessant de gens qui entraient et sortaient. Pourquoi personne ne connaissait-il personne? Et pourquoi Molly n'arrivait-elle pas?

Il était quatre heures cinq. Il se dit qu'elle ne viendrait pas. Il *savait* qu'elle ne viendrait pas. Il en était si certain qu'il n'allait plus attendre. « Elle a dû changer d'avis, » se dit-il. « C'est trop risqué. Elle a eu peur. » Il en était tellement sûr, qu'il se dirigea vers le kiosque à journaux et y acheta deux quotidiens du soir. Il sortit de l'immeuble et elle était là, sa main gantée de noir sur le battant de la porte à tambour.

— « Vous êtes en retard, » lui reprocha-t-il.

— « D'une minute seulement, » répondit-elle. « Où pourrions-nous aller? »

— « Je connais, près d'ici, un petit bar très gentil où nous serons tranquilles, » dit-il. « A moins que vous ne préfériez un salon de thé... »

— « Peu importe, » dit-elle.

Ils longèrent l'étroite rue du centre de la ville, grouillante de gens pressés, accablés par cette chaleur torride de plein été. Il lui lança un regard en coulisse et sa colère augmenta. Molly était grande, avec des épaules larges et maigres. Elle portait une robe vert sombre et un grand chapeau qui sentait la campagne. Elle avait une démarche gracieuse et elle seule était fraîche et à son aise.

« Elle n'est pas jolie, » songea-t-il. Son visage aux pommettes saillantes paraissait émacié et avide, sa bouche était trop grande. Non... pas jolie... ni jeune... Elle avait l'âge de Lilian, mais était divorcée et remariée. Non ce n'était certainement pas une femme jeune.

— « Nous y voilà, » dit-il en la prenant par le bras pour la piloter dans la taverne.

A l'intérieur, il régnait une lumière diffuse. Des relents acides étaient brassés par deux grands ventilateurs électriques produisant un ronflement creux, comme le bruit du vent s'engouffrant dans un tunnel. Ils se dirigèrent vers le fond de la salle et s'installèrent dans une des stalles, en face l'un de l'autre.

— « Je prendrai un verre de bière, » dit-elle.

Il commanda un *rye* pour lui-même, alluma deux cigarettes et en tendit une à Molly.

— « J'ai trouvé un emploi, » dit-elle.

— « C'est très bien, » observa Boyce.

— « C'est un petit emploi si *drôle,* » poursuivit-elle. « C'est chez une femme qui écrit pour la radio. Elle me demande de venir trois fois par semaine chez elle pour garder son appartement, du côté de la 70e Rue, répondre au téléphone, m'occuper de son courrier et taper quelques textes, de sorte qu'elle puisse rester dans sa maison de campagne. »

Le bar était vide et étrangement silencieux, même le barman avait disparu. Seuls les ventilateurs ronflaient, envoyant en direction de Boyd un léger courant d'air sentant le moisi. Il restait assis, les yeux fixés sur

la table, puis leva lentement son regard sur Molly et vit que dans son visage décharné, ses yeux brillaient d'un étrange éclat.

— « Aimeriez-vous que je vienne demain à cet appartement? » demanda-t-il.

— « Oui, » dit-elle.

A cinq heures, elle fut obligée de s'en aller.

— « J'ai dit à Ted que je le retrouverais au train de cinq heures quarante, » annonça-t-elle.

— « J'aimerais que vous restiez encore un peu, » dit Boyce.

— « Je n'ai certainement pas la moindre envie de partir. Ça a été si merveilleux, ces quelques moments seuls, tous les deux. J'adore ce curieux petit bar. J'adore chaque instant que nous avons passé ici. Je souhaiterais que cette journée ne finisse jamais. »

Elle se leva et, debout à côté de la table, se mit à enfiler ses gants. Il se leva également et brusquement, elle vint vers lui. Elle posa ses mains gantées de noir sur les tempes de Boyce, attira sa tête vers elle et lui donna un baiser avide, brûlant. Il la prit dans ses bras, la serrant contre lui de sorte qu'il put sentir battre son cœur.

— « Il *faut* que je parte, Donald ! » dit-elle. « A demain. »

— « A demain ! » répondit-il.

*
* *

— « Vas-tu tailler la haie, Donald? » demanda Lilian en ouvrant la porte.

— « Entendu, » répondit-il.

Ainsi on ne parlerait plus de la querelle du matin. A présent, les choses en étaient là entre eux. Au début de leur mariage, il réussissait toujours à calmer les petites colères de Lilian par un baiser, un sourire ou un bon mot. Mais il était fatigué de tout ça ; fatigué des remords immédiats qu'il éprouvait. Elle n'avait qu'à continuer à bougonner et à bouder. Il enfila un vieux veston et s'emparant des cisailles, sortit de la maison dans les derniers rayons du soleil couchant.

— « Salut Boyce ! » s'exclama le voisin qui poussait sa tondeuse à gazon. « Jamais un instant de repos pour les pauvres mâles surmenés, hein? »

« Après ce qui se sera passé demain, je ne serai plus capable de supporter ceci, » pensa Boyce. Parce qu'alors il aurait sa vie secrète, sa vie avec Molly. Les cisailles produisaient un claquement sec ; la tondeuse cliquetait ; deux postes de radio hurlaient dans le voisinage, l'un de la musique, tandis que dans l'autre une femme parlait et parlait d'une voix monstrueusement mielleuse et fausse. « Ce que je serai content lorsque cette journée sera terminée, » se dit Boyce.

Pendant le dîner Lilian ne cessa de parler. Elle était furieuse, vexée et boudeuse, mais ne pouvait s'empêcher de parler. Il fallut qu'elle lui raconte ce qu'elle avait expliqué au type de la compagnie du gaz, ce que le laitier lui avait dit au sujet de ces gens qui ne payaient pas leurs

factures. Boyce, tout en restant sur une réserve farouche, fut poli. Ah, oui? Ah, vraiment?

— « Je suis obligé d'aller au bureau demain, » dit-il.

— « Quoi, *un samedi?* »

— « Oui, un samedi. Mais il est inutile que tu te lèves. Je mangerai un morceau en arrivant à Grand Central. »

Pourtant il savait très bien qu'elle se lèverait. Le lendemain matin, le réveil de Lilian le tira de son sommeil. Il s'était acheté un réveil pour son usage personnel, pour en avoir un dans sa chambre à lui, pour qu'elle ne vienne plus le réveiller le matin en le secouant par l'épaule et en l'appelant d'une voix perçante :

— « Donald ! *Donald!* Ecoute-moi, ne te *rendors* pas. »

Il resta étendu sur son lit jusqu'à ce qu'il entendit Lilian descendre, en essayant de penser à Molly. Mais il ne réussit pas, étant hanté par une seule idée : son impatience de partir, de sortir de cette maison.

Lorsqu'il arriva à la cuisine, son petit déjeuner était servi :

— « Encore une journée de chaleur, » annonça Lilian, « et le journal annonce une journée très chaude pour demain. »

Il détestait qu'elle lise le journal avant de l'avoir parcouru lui-même. Il lui avait proposé d'en commander un autre, spécialement pour elle. Elle avait refusé en prétendant que ce ne serait que gaspiller de l'argent et en déclarant qu'*elle* n'avait pas le temps de s'installer pour lire un journal, qu'elle y jetait simplement un coup d'œil de temps en temps.

Ce matin, elle avait déplié le journal et en avait tourné une page. Il le replia soigneusement et eut un léger froncement de sourcils en voyant les titres : « *Le Comité d'Enquête du Sénat convoque McGivney.* » Il se dit qu'ils en avaient déjà parlé hier. Egalement de ceci : « *Un caissier d'hôtel résiste à des voleurs et les fait arrêter.* » Il regarda les prévisions météorologiques : « *Le temps ensoleillé et chaud continue. Température maxima aux environs de 30°. Demain et dimanche...* »

— « Zut ! c'est le journal de vendredi que tu m'as donné, » dit-il, furieux.

— « Mais nous *sommes* vendredi, » dit Lilian.

Il la regarda pendant un instant, puis détourna ses yeux.

— « Oui, nous sommes bien vendredi, » répéta-t-elle.

∴

Il avait refusé de se faire conduire à la gare par Lilian.

— « J'irai à pied, » lui dit-il. « Un peu de marche me fera du bien. »

— « Mais tu vas manquer ton train, Donald ! »

— « Tant pis, je prendrai le suivant, » dit-il.

Cela n'avait aucune importance quel train il prendrait ce matin. Il n'avait rendez-vous avec Molly que vers midi. Il partait tôt uniquement pour fuir cette maison, pour s'éloigner de Lilian. Il descendit la rue d'un pas rapide, trop rapide par une telle chaleur. « Quelle crétine !... » se

dit-il. « Voilà qu'elle ne sait même plus quel jour de la semaine nous sommes. »

— « Hé là ! » s'entendit appeler par une voix gaie et son voisin, Matthews, ralentit sa voiture.

— « Montez donc, nous vous emmènerons à la gare, Boyce. »

— « Vous allez en ville aujourd'hui? » demanda Boyce en s'installant dans le cabriolet, aux côtés de Matthews et de la femme de celui-ci.

— « Et pour quelle raison n'irais-je pas en ville aujourd'hui? » s'enquit Matthews.

— « Il me semble que vous n'y allez pas souvent le samedi, » dit Boyce.

— « Mais nous ne sommes pas samedi aujourd'hui, mon vieux! » protesta Matthews. « Nous sommes vendredi ! »

Boyce sentit sa gorge se contracter. Sa bouche devint sèche. « Allons, du calme ! » se dit-il. « Molly et toi, vous vous êtes trompés et c'est tout. Ça peut se produire. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Il n'y avait vraiment pas de quoi s'énerver; cependant, il se dit que heureusement il l'avait découvert à temps, car autrement ils auraient pu l'attendre longtemps au bureau aujourd'hui.

Mais alors ce n'était pas le jour où il devait aller voir Molly. Il lui faudrait passer encore toute une journée à son travail monotone, dîner avec Lilian, tuer la soirée et passer une longue nuit. Il lui sembla que ce serait aussi fastidieux et aussi pénible que de traverser un désert. Il pensa qu'à cette heure-ci Molly avait dû se rendre compte de leur erreur et que, naturellement, elle serait certaine qu'il viendrait la voir demain au lieu d'aujourd'hui.

Il s'installa à son bureau et son travail lui parut ressembler à celui qu'il avait fait la veille. Il alla déjeuner avec le même collègue de bureau.

— « Eh bien, vendredi, c'est le jour où on mange du poisson, » dit Holly. « Je crois bien que je vais goûter à ce colin. »

— « Vous avez dit exactement la même chose hier, » lui fit remarquer Boyce.

— « Hier, je n'ai certainement pas dit que c'était vendredi, » protesta Haley, un peu vexé.

— « Certainement pas, » répéta vivement Boyce, pour l'amadouer.

Il lui sembla qu'il n'avait jamais autant souffert de la chaleur, il se sentait malade et abruti. Il retourna à son bureau, reprit ses papiers qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à ceux de la veille et remarqua que ses mains tremblaient.

— « Quelqu'un vous demande au téléphone, Mr. Boyce, » lui dit la secrétaire.

— « Non? Ce n'est pas... vous? » demanda-t-il.

— « Si. C'est bien Molly. Je me demandais simplement s'il vous serait possible de quitter votre bureau un peu plus tôt... »

— « Oui, » dit-il.

— « Je vous rejoindrai dans le hall de votre immeuble à quatre heures, » dit-elle.

Il alla aussitôt trouver Robinson.

— « Mr. Robinson, voulez-vous avoir la gentillesse de m'autoriser à quitter le bureau un peu plus tôt aujourd'hui? » lui demanda-t-il.

Et puis, se disant que Robinson lui jetait un regard étrange, il ajouta :

— « Ma femme m'a chargé d'une commission urgente. »

A quatre heures moins dix il arpentait le hall, mais sans être agité, ni troublé. Il savait qu'elle viendrait.

— « Quelle erreur étrange nous avons commise hier, » dit-elle dès son arrivée. « Dire que nous étions certains tous deux qu'hier... »

— « Allons prendre un verre, » dit Boyce. « Je sens que j'en ai besoin. »

Dans la taverne silencieuse les lumières étaient diffuses. Seuls, les grands ventilateurs ronflaient, envoyant un petit courant d'air sentant le moisi, dans leur direction.

— « C'est un petit emploi si drôle ! » dit-elle. « C'est chez une femme qui écrit pour la radio... »

— « Je sais, » dit-il. « Vous me l'avez dit hier. »

Pendant un moment ils gardèrent le silence.

— « Qu'avez-vous fait aujourd'hui, Donald? » demanda-t-elle.

« Exactement ce que j'ai fait hier, » pensa-t-il, mais au prix d'un grand effort sur lui-même, il répondit avec sa bonne humeur habituelle :

— « Ah, ce nouveau garçon de bureau... Je l'avais envoyé au douzième étage porter une demande... »

En voyant l'expression du visage de Molly il s'interrompit brusquement.

— « Mais je vous ai déjà raconté ça hier, » dit-il.

— « En effet ! » acquiesça-t-elle.

Elle se leva et se tint debout devant lui, enfilant ses gants noirs.

— « A demain, Donald ! »

— « A demain ! » répondit-il.

∴

« Je ne dirai pas à Lilian que j'irai au bureau demain, » songea-t-il. Je vais simplement remonter mon réveil et je filerai de la maison en la laissant dormir.

Mais le lendemain matin, ce fut le réveil de Lilian qui le tira de son sommeil. Lorsqu'il descendit, le petit déjeuner était prêt.

— « Encore une journée de chaleur, » dit-elle, « et le journal annonce de la chaleur... »

— « La ferme ! » explosa-t-il.

— « Donald ! » s'écria-t-elle, indignée.

— « Je m'excuse, » dit-il. « C'est cette chaleur qui doit me mettre les nerfs à cran. Je suis navré. »

Il laissa passer un instant.

— « Veux-tu me passer le journal, Lilian? Tu serais gentille. »

Lorsqu'il vit le journal, il resta pendant un bon moment comme aveuglé. *Le journal portait la date du vendredi* 19.

⁂

A quatre heures moins dix, il attendait dans le hall et ne se rendait même pas compte de la fuite du temps jusqu'à l'arrivée de Molly.

— « Donald ! » s'écria-t-elle, « *qu'est-il arrivé?* »

— « Je n'en sais rien, » répondit-il.

— « Il est incompréhensible que nous ayons pu nous tromper ainsi tous les deux... au sujet du jour de la semaine. Je veux dire... »

— « Allons prendre un verre, » dit-il. « Je sens que j'en ai besoin. »

La taverne lui parut plus sombre que d'habitude. L'air brassé par les ventilateurs était tiède et vous donnait la nausée. Il était seul avec Molly, même le barman n'était plus là.

— « C'est une erreur tellement *idiote !* » dit-elle en riant.

— « Ne faites pas ça ! » s'écria-t-il.

— « Quoi donc, Donald? » demanda-t-elle.

Il lui avoua combien il détestait son rire rauque, sonore, qui résonnait dans ses oreilles.

— « Allons, demain nous oublierons tout ceci, » dit-elle en posant une main sur celles de Boyce. « N'est-ce pas, chéri? »

Le contact de cette main gantée de noir le fit tressaillir.

— « Il faut que je m'en aille maintenant, » dit-elle. « J'ai promis à Ted de le retrouver au train de cinq heures quarante. »

— « Oui, » dit Boyce. « Oui. Vous feriez mieux de partir. »

Il pensa : « Si seulement elle ne revenait jamais plus. »

⁂

En arrivant dans le hall le lendemain, peu après quatre heures, elle avait les traits tirés et paraissait malade.

— « Je n'y comprends plus rien, » dit-elle. « Nous ne *pouvons* tout de même pas être encore vendredi. »

— « Allons prendre un verre, » dit Boyce. « Je sens... »

— « Pour l'amour de Dieu, ne répétez pas toujours cette même phrase ! » s'écria-t-elle. « J'en suis malade. »

— « Allons ailleurs aujourd'hui, » proposa-t-il en l'entraînant vers un autre bar tout proche.

Mais sur la porte de ce bar ils trouvèrent une pancarte disant : « Fermé pour cause de réparations. »

— « J'en connais un autre, » dit-il.

— « Je n'ai pas le temps, » dit Molly. « J'ai promis à Ted de le retrouver au train de cinq heures quarante. »

— « Il me semble bien que c'est une phrase que je vous ai déjà entendue prononcer, » dit Boyce.

Ils retournèrent à leur taverne.

— « Installons-nous à une autre table, » suggéra Molly.

Ils s'assirent à la table la plus près de la porte, mais la chaleur était intolérable. L'air des ventilateurs ne parvenait pas jusqu'à eux.

— « Essayons la table à côté, » dit Molly.

— « C'est inutile, » déclara Boyce en se dirigeant vers la table à laquelle ils s'étaient assis le premier jour.

— « *Pourquoi* est-ce inutile? » demanda-t-elle. « Allez-vous me dire que vous croyez que cette situation va continuer éternellement? »

— « Et quelle est votre opinion à ce sujet? »

Leurs yeux se rencontrèrent en un regard appuyé, rempli d'incrédulité et de peur.

— « Pour l'amour de Dieu, n'avez-vous pas la moindre idée de ce qui se passe? » demanda-t-elle. « N'allez-vous pas faire quelque chose? C'est une situation absolument... infernale! »

— « En effet, » dit-il. « Je crois que vous avez trouvé le mot juste. »

***

Ils se revirent le lendemain, parce que Boyce avait quelque chose à dire à Molly.

— « Je ne prétends pas comprendre ce qui se passe, » dit-il. « Je ne sais pas ce qui nous arrive. Personne d'autre ne semble remarquer quoique ce soit d'anormal. Et cependant nous continuons à vivre le vendredi 19... J'ai bien réfléchi et je crois que si nous cessions de nous voir, nous arriverions peut-être à sortir de cette impasse. »

— « Essayons toujours, » acquiesça-t-elle avec ardeur. « Topez-là! »

Il serra la main de Molly, gantée de noir, avec un frisson de dégoût.

— « Nous promettons solennellement de ne jamais plus nous revoir, » dit-elle et il répéta ses paroles.

Elle avala une gorgée de sa bière et éclata de son petit rire rauque.

— « Ne croyez-vous pas que notre grand amour merveilleux n'a pas duré bien longtemps? » demanda-t-elle.

— « Il n'a même jamais commencé, » déclara Boyce.

— « Qu'osez-vous me dire là! » s'écria-t-elle, furieuse. « Je sais que vous êtes fou de moi, que vous auriez fait n'importe quoi pour moi, pour que je sois à vous. »

— « Oh, non! » dit-il. « Je n'ai jamais songé à faire la moindre des choses pour vous, si ce n'est quelques petits mensonges à Lilian et à Ted. »

— « Taisez-vous! » gémit-elle.

— « Du reste vous n'avez également rien fait pour moi. Nous n'avions pas l'intention de sacrifier quoi que ce soit l'un pour l'autre. Nous voulions simplement prendre tout ce que nous pouvions obtenir. »

Elle se leva.

— « Je pars, » déclara-t-elle. « J'ai promis à Ted... »

Elle s'interrompit brusquement et, pivotant sur ses talons, abandonna Boyce à sa table.

« Si seulement cela pouvait réussir..., » pensa-t-il. « Oh, mon Dieu ! si seulement c'était la fin de cette aventure ! » Il réfléchit que ce serait peut-être possible et une bouffée d'espoir monta en lui. « Si nous ne nous revoyons plus, » se dit-il, « cette situation *doit* cesser. Peut-être que le simple fait d'avoir pris la décision de ne jamais plus nous revoir seuls, y mettra fin. Peut-être que demain... Oh, mon Dieu ! si seulement demain pouvait être samedi... »

⁂

Il rentra chez lui, plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie. Cependant, il dormit mal. Par cette nuit chaude, son sommeil fut agité. « Si cette situation se termine maintenant, » pensa-t-il, « je pourrai faire des projets. Je vais commencer par faire des économies pour pouvoir m'en aller. Je suis tellement... tellement fatigué. Si demain, nous sommes samedi, je me reposerai pendant deux jours. »

« Mais si ce n'est pas samedi... Il me faut être prêt à cette éventualité. Il se pourrait bien qu'il faille un certain temps pour mettre fin à cette situation. Seulement, je suis tellement fatigué... »

La sonnerie du réveil de Lilian le tira de son sommeil et il se leva précipitamment. Il descendit en pyjama, pieds nus, pour prendre son journal. Ses mains tremblaient lorsqu'il chercha la date des yeux. Il fut incapable de lire. Les caractères dansaient devant ses yeux, cependant il crût avoir distingué un grand « S » noir.

— « Donald ! » cria Lilian du haut de l'escalier. « Pourquoi t'es-tu précipité en bas?... »

— « Viens vite ! » l'appela-t-il. « Viens et dis-moi... »

Le journal crissa dans ses mains tremblantes.

— « Quel jour sommes-nous? » réussit-il à demander.

— « Mais Donald..., » dit-elle en scrutant anxieusement le visage de son mari.

— « Je t'ai demandé quel jour nous sommes? » hurla-t-il.

— « Mais naturellement le vendredi 19, » dit-elle. « Donald ! Es-tu malade? »

— « Non, » dit-il. « Ce doit être simplement l'effet de la chaleur. Et puis, fiche-moi la paix ! »

⁂

« Il me faut avoir de la patience, » pensa-t-il. « Etant donné que nous avons convenu de ne plus nous voir, cette situation prendra certainement fin. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Aussi longtemps que je ne la reverrai pas... »

Lilian le conduisit à la gare.

— « A ce soir, Donald, » dit-elle lorsqu'il sortit de la voiture.

— « A ce soir, » dit-il avec un sourire crispé et il se dirigea vers le quai.

— « Salut, Sergent ! » s'écria Ted.

Il n'y avait aucun moyen de lui échapper. Boyce fut obligé de faire tout le trajet, jusqu'à New-York, en compagnie de Ted et de l'écouter parler de Molly.

— « Cet emploi qu'elle a l'intention de prendre... » dit Ted. « J'aimerais bien qu'elle ne l'accepte pas. Pendant son premier mariage, sa vie a été un véritable enfer et je voudrais qu'elle puisse se la couler douce maintenant, la pauvre gosse ! »

— « Comme je te comprends ! » dit Boyce.

— « Dis-moi, ne pourrais-tu pas demander à Lilian de lui parler? » demanda Ted. « Ta femme est une ménagère hors pair et peut-être saura-t-elle faire comprendre à Molly que la place de la femme est à son foyer. »

— « C'est possible, » dit Boyce.

— « Quelle chance pour nous que nos femmes s'entendent si bien, » poursuivit Ted. « Trop fréquemment le mariage brise complètement une vieille amitié entre deux hommes, lorsque leurs femmes ne peuvent pas se sentir. »

« La ferme, espèce d'idiot ! » hurlait Boyce au fond de son cœur. « La ferme, et fous-moi la paix ! »

— « A la revoyure ! » dit Ted au moment où le train entrait en gare.

— « A un de ces jours ! » répondit Boyce.

Son travail au bureau était celui qu'il avait fait hier, il commit la même petite erreur que la veille. Il déjeuna avec le même homme.

Comme la veille, sa secrétaire lui dit : — « Quelqu'un vous demande au téléphone. »

« Cela ne peut être Molly, » se dit-il. « Elle ne ferait tout de même pas une chose pareille. »

— « Donald, » dit-elle, « il faut absolument que je vous voie. »

— « Eh bien, vous ne me verrez pas. »

— « Il le *faut !* Donald. J'ai trouvé une issue pour nous. »

— « Je m'en fous éperdument. Je ne vous verrai pas. »

— « Donald, c'est l'unique espoir qui nous reste. »

— « Bon, venez ! » dit-il après avoir hésité un instant et il raccrocha.

Il se rendit compte qu'il avait élevé la voix et parlé avec violence, cependant personne ne semblait l'avoir remarqué. « Si seulement Robinson pouvait remarquer mon énervement, » pensa-t-il. « Si seulement Robinson pouvait dire : « Comment? Vous désirez encore quitter le bureau avant l'heure? Boyce, cela ne saurait continuer ainsi. »

Cependant, Robinson dit tout simplement :

— « Mais certainement, Boyce. »

⁂

Il fut surpris de voir combien elle était laide, maigre, décharnée. Elle humectait les lèvres de la pointe de sa langue. Tandis qu'ils se dirigeaient vers la taverne, il réfléchit aux qualificatifs qui pourraient lui

convenir. « La Hyène, » se dit-il, « et c'est celui qui lui plut le mieux. »

Ils s'installèrent à leur table.

— « Je vous écoute, » dit-il.

Elle se taisait.

— « Allons ! » s'énerva-t-il. « Accouchez ! »

— « Donald, » dit-elle, « je n'arrive plus à m'en souvenir. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Il y avait quelque chose... quelque chose qu'il fallait absolument que je vous dise. Mais je ne parviens plus à me le rappeler. »

— « Que le diable vous emporte ! » s'écria-t-il. « Vous n'allez pas me dire que vous m'avez traîné ici pour rien. »

— « Il y avait quelque chose, » dit-elle en fondant en larmes. « Je sais qu'il y avait quelque chose, mais je suis incapable de vous dire quoi. »

— « Maintenant vous avez tout gâché, » dit-il.

— « *Moi?* » s'exclama-t-elle. « C'est à *moi* que vous reprochez toute cette affaire? Mais c'est de *votre* faute. Souvenez-vous de la première fois où nous nous sommes rencontrés, chez vous, cette façon dont vous m'avez regardée... »

— « Je serais ravi de ne jamais plus avoir à vous regarder, » lui lança-t-il.

Elle se leva, en enfilant ses gants noirs.

— « Maintenant ma décision est prise, » dit-elle, les lèvres pincées. « Je sais ce que je vais faire. Je raconterai à Ted tout le mal que vous m'avez fait. Je lui dirai comment vous m'avez fait une cour effrénée, comment vous m'avez proposé de venir me rejoindre dans cet appartement. Il me pardonnera certainement, mais vous... il vous *tuera !* »

Leurs regards se rencontrèrent de nouveau. Maintenant ils se comprenaient. Elle désirait que Ted le tue. Quant à Boyce, il aurait été l'homme le plus heureux du monde, de la voir s'écrouler morte, ici, à l'instant même.

Après le départ de Molly il s'attarda sur la banquette parce qu'il était vraiment fatigué. Au bout d'un certain temps, le ronflement des ventilateurs l'irrita et il se leva. A nouveau, exactement comme ce matin, sa vue était trouble, le bar lui semblait rempli de fumée. Quand il sortit, le soleil était enfumé, la rue grouillante de monde lui paraissait être complètement vide. Il ne voyait pas les gens. Il ne voyait pas les voitures. Il ne percevait aucun bruit. « Je la hais, » se dit-il. « Je la hais tellement que j'en suis aveugle et sourd. »

Cependant, il vit le camion comme suspendu au-dessus de lui. Il entendit une monstrueuse cacophonie de bruits, de rugissements, de roulements de tonnerre, de petits cris aigus et de glapissements. Il se sentit projeté très haut en l'air, en tournoyant, puis vint s'écraser sur la chaussée avec un bruit mat. Il se dit qu'il était tombé si durement qu'il avait défoncé la chaussée et était tombé dans un escalier noir, mouillé,

qu'il dévalait en rebondissant lourdement sur chaque marche et pourtant il se sentait aussi souple qu'un chiffon.

*
* *

Il entendait la voix de Lilian presque dans son oreille :

— « Donald ! Donald, chéri ! »

Il se dit que cette voix était trop insistante. Mais elle devait essayer de le faire quitter l'endroit où il se trouvait étendu. Cet endroit où il se sentait si seul. Il pensa qu'il serait heureux de retourner auprès de sa femme. Ce serait tellement bon de s'asseoir dans la cuisine, devant la petite table recouverte d'une nappe aux carreaux rouges et blancs. Couché ici, il se sentait solitaire et abandonné. Et après tout, Lilian avait été sa compagne depuis de si nombreuses années. A présent, elle tenait sa main et il désirait garder ce contact.

Dans un certain sens, il se sentait très bien. Il s'imaginait être étendu sur un nuage qu'il pourrait faire flotter dans l'atmosphère simplement en bougeant légèrement la main, ce qui l'éloignerait de Lilian. Mais, à son gré, il pouvait également rester où il était. Il se sentait dans une position d'équilibre des plus délicates.

« Lilian n'a qu'à me tenir la main, » songea-t-il, « je retournerai auprès d'elle. Je ne ferai plus d'histoires pour tailler la haie, non, je ferai même cette petite corvée avec plaisir. » Il lui semblait entendre le bruit sec des cisailles par une fin d'après-midi d'été ; il croyait sentir l'herbe sous ses pieds ; il humait une senteur douce, peut-être le parfum des fleurs.

A présent il entendait un haut-parleur nasiller :

— « Docteur Dawson ! Docteur Dawson ! Docteur Dawson ! »

Il entendait Lilian sangloter et une table roulante passer dans le couloir avec un léger tintillement de verre. Il aimait entendre ces bruits... il voulait rentrer... il voulait mettre ses souliers et sortir d'ici. « Pauvre Lilian..., » se dit-il. Il l'avait quittée pendant très longtemps, il l'avait abandonnée, toute seule, mais il se sentait capable de revenir auprès d'elle et il la retrouverait jeune et jolie, comme elle l'avait été dans le temps. Toujours un peu boudeuse, parce qu'elle ne se croyait pas assez jolie.

Cependant il entendait encore un autre son : le tintement fin et délicat d'une clochette. Il devenait plus clair et plus aigu. « Une sonnette d'alarme d'incendie, » se dit-il. Les autres bruits étaient devenus plus indistincts à présent : Docteur Dawson, Docteur Dawson. Oh, Donald, chéri, viens, Mr. Boyce, infirmière... Mais le son de la clochette prenait de plus en plus d'ampleur, résonnait dans ses oreilles.

— « Quelqu'un vous demande au téléphone, » dit la secrétaire.

« Nous sommes vendredi le 19, » pensa-t-il. « J'aimerais que cette journée ne finisse jamais, » lui avait dit Molly. En effet, elle ne s'était jamais terminée. S'il retournait chez lui, il n'y aurait jamais autre chose que le vendredi 19.

Il poussa un soupir et laissa sa main échapper de la tendre emprise de celle de Lilian. Il fit un léger mouvement avec ses doigts pour faire démarrer le nuage sur lequel il était étendu ; il était raide et immobile sous son drap et partit en flottant dans les airs.

Docteur Dawson, Docteur Dawson...

Le téléphone sonnait et Molly attendait, mais Donald Boyce ne reviendrait plus jamais.

« Le Vendredi 19 » *a une autre qualité dont nous ne voulions pas avertir d'avance le lecteur. C'est une histoire* cyclique, *se retournant sur elle-même comme le poème de Poe.* « Like a circle for ever returning to the self-same spot ».

Nous citerons comme autres exemples du genre, traduits en français : le roman de Virgil Markham « Le Diable mène la danse » (*Edit. Gallimard*) *et la nouvelle d'Anthony Boucher* « La Brèche dans le Cercle », *parue dans* « *France-Dimanche* ».



■ *Félicitations.*

Nous sommes heureux de féliciter ici notre collaborateur Jacques Bergier qui, en termes extrêmement flatteurs pour ses hautes connaissances scientifiques, vient d'être récemment nommé membre de l'Académie des Sciences de New-York.

■ *Dans la presse.*

L'hebdomadaire « **La Presse** », dans son numéro du 5 octobre, a consacré un article au thème suivant : « *Robots et monstres seront les futures vedettes d'Hollywood* ». Après avoir rapidement passé en revue les films d'anticipation, fantastiques ou de terreur présentés dans le passé, ainsi que l'a fait notre collaborateur F. Hoveyda dans le numéro 1 de « *Fiction* », l'auteur de l'article donne un aperçu des films que nous verrons ultérieurement dans ce genre. Il dit entre autres :

Le cinéma est le grand diffuseur des mythologies modernes et il est bien certain que l'importance de la mise en marche de ces monstres électroniques se situera au-delà des petites histoires qui lui serviront de points d'appui. Les films exercent une telle influence qu'ils détermineront dans l'esprit populaire, volontairement ou non, la considération que l'on accordera au principe du robot. Ce sera l'acceptation résignée d'un futur inhumain ou ce sera l'amorce d'une révolte de l'homme contre cette perspective.

De toute manière, ce sera le prolongement d'une vieille tradition : celle du mythe du monstre à laquelle le cinéma a adhéré presque depuis sa naissance.

Sans éclat...

(Not with a bang)

par DAMON KNIGHT

Le Dernier Homme sur Terre est l'un des thèmes classiques de la littérature d'anticipation scientifique. La grandeur même de ce thème a toujours impliqué une certaine solennité dans la façon de le présenter. Le rédacteur en chef d'une publication américaine, Damon Knight, sans doute lassé des manuscrits pompeux qui lui avaient été adressés, s'est avisé que le sujet pouvait être traité d'une manière très différente et qu'après tout la stupidité humaine pourrait amener la destruction définitive du monde « en douceur », sans que la cause en soit nécessairement une explosion (« not with a bang »).

C'est à un très beau poème de T. S. Eliot, grand écrivain anglais connu en France, surtout pour sa pièce « Meurtre dans la cathédrale », *que Damon Knight a emprunté le titre original de son récit :* « Not with a bang ». *Ce poème s'intitule :* « Le Pays Creux » :

Voici le Pays Creux
Voici la dernière terre
Ici les images de pierre
Ricanent à tout jamais...

et on y trouve le passage suivant :

Et c'est ainsi que le monde finit
Non dans une explosion
Mais sans aucun éclat.

« *Sans aucun éclat...* », *si ce n'est celui d'une simple porte qui se ferme... mais chut!... n'en disons pas plus pour vous laisser goûter l'humour tragique dont Damon Knight fait preuve en nous montrant la pudibonderie anglo-saxonne venant parachever l'œuvre de destruction totale de l'humanité si bien accomplie déjà par la guerre bactériologique.*



DIX mois après que le dernier avion fut passé, Rolf Smith acquit la certitude qu'en définitive un seul autre être humain avait survécu. Cet être s'appelait Louise Olivier et Rolf était installé en face d'elle à une table du salon de thé d'un grand magasin de Salt Lake City. Ils mangeaient des saucisses viennoises en conserve et buvaient du café.

Le soleil, filtrant par une vitre brisée, pesait avec la lourdeur d'un jugement sur l'atmosphère embrumée de la pièce. On n'entendait pas le

moindre son, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Il n'y avait qu'un silence étouffant. Jamais plus de cliquetis de vaisselle à l'office, jamais plus ce grondement sourd de la circulation. Il n'y avait que du soleil, du silence et les yeux humides, étonnés, de Louise Olivier.

Rolf se pencha en avant, essayant de retenir pendant un instant l'attention de ces yeux, pareils à ceux d'un poisson.

— « Chérie, » dit-il, « naturellement, je respecte vos opinions, mais permettez-moi tout de même de vous dire qu'elles ne sont pas du tout pratiques. »

Elle le considéra, un peu perplexe, puis détourna une fois de plus les yeux. Elle secoua doucement la tête.

— « *Non, non, Rolf, il m'est impossible de vivre dans le péché avec vous.* »

Smith songea aux femmes de France, de Russie, du Mexique et des Mers du Sud. Il avait passé trois mois dans les ruines du studio d'une station de radiodiffusion à Rochester, écoutant les voix jusqu'à ce qu'elles se soient tues. En Suède, il y avait eu une grande colonie de survivants comprenant même un ministre du Cabinet britannique. Ils signalèrent que l'Europe avait disparu. Simplement disparu. Il n'existait pas un hectare n'ayant pas été ravagé par la poussière radio-active. Ils avaient deux avions et suffisamment de carburant pour les emmener n'importe où sur le continent européen, mais il n'y avait nulle part où aller. Trois d'entre eux succombèrent de la peste, puis onze, puis tous.

Il y avait également le pilote d'un bombardier qui s'était écrasé dans le voisinage d'un poste de la radio d'Etat en Palestine. Il ne vécut pas bien longtemps, s'étant fracturé plusieurs os dans sa chute. Il avait vu la vaste étendue de l'océan vide là où auraient dû se trouver les îles du Pacifique. Ce fut lui qui devina que la calotte glaciaire de l'Arctique avait été bombardée. Il ignorait si cela avait été fait intentionnellement ou par erreur.

Il n'y avait pas la moindre nouvelle de Washington, de New-York, de Londres, de Paris, de Moscou, de Tchoung-King, de Sidney. Il était impossible de dire qui avait succombé à la maladie, qui avait été détruit par la poussière radio-active et qui avait été tué par les bombes.

Smith avait été assistant de laboratoire dans une équipe essayant de découvrir un antibiotique contre la peste. Ses chefs avaient réussi à en trouver un qui donnait parfois des résultats, cependant, il était déjà un peu tard. En quittant le laboratoire, Smith avait emporté tout ce qui restait de ce remède... une quarantaine d'ampoules, de quoi le sauver pendant des années.

Louise avait été infirmière dans un hôpital du côté de Denver. D'après ce qu'elle disait, une chose plutôt étrange s'était produite au sujet de cette clinique au moment où elle s'y rendait le matin de l'attaque. Louise avait été très calme en racontant ceci, mais ses yeux devinrent vagues et son expression d'animal terrorisé s'accentua encore. Aussi Smith n'insista pas sur les détails.

Comme lui, elle avait trouvé un poste de radiodiffusion qui était encore en état de marche et, lorsque Smith découvrit qu'elle n'avait pas été contaminée par la peste, il accepta de la rencontrer. Elle paraissait être naturellement immunisée contre cette maladie. Il avait dû y en avoir d'autres comme elle, mais les bombes et la poussière radio-active ne les avaient pas épargnées.

Louise regrettait amèrement qu'aucun ministre du culte protestant n'ait survécu au désastre.

Le plus ennuyeux de l'histoire était qu'elle le prenait vraiment très à cœur. Smith mit longtemps à s'en convaincre, mais dut se rendre à l'évidence. Elle refusait de dormir dans le même hôtel que lui. Elle exigeait le plus grand respect et s'attendait aux plus grandes marques de politesse. Elle les obtenait, car un jour elle l'avait remis vertement à sa place et il avait compris. Il marchait à l'extérieur, abandonnant à Louise le haut des trottoirs recouverts de gravats. Là où il y avait encore des portes, il les ouvrait pour elle et s'effaçait pour la laisser passer. Il se précipitait pour lui avancer un siège. Il s'abstenait de dire des gros mots. Il lui faisait la cour.

Louise devait avoir la quarantaine, au moins cinq ans de plus que Smith. Souvent il se demandait quel âge elle croyait avoir. Ce qu'elle avait vu à son hôpital, le souvenir des malades qu'elle avait soignés, l'avaient fait se replier mentalement au stade de ses dix-huit ans. Elle admettait que tout le reste du monde était mort, mais elle considérait qu'il n'était pas séant d'en parler.

Une centaine de fois, au cours de ces trois dernières semaines, Smith avait été pris d'une envie presque irrésistible de tordre son maigre cou et de poursuivre son chemin tout seul. Mais il n'y avait pas le moindre doute : Louise était la seule femme sur cette terre et il avait besoin d'elle. Si elle mourait ou le quittait, il mourrait.

« *Sacrée vieille chienne* ! » se disait-il rageusement en évitant de trahir cette pensée sur son visage.

— « Louise, mon amour, » lui dit-il avec douceur. « Vous savez bien que j'essaie de ménager vos susceptibilités dans la mesure du possible. »

— « Oui, Rolf, » dit-elle en le fixant de son regard de poulet hypnotisé.

Smith s'obligea à poursuivre :

— « Cependant il faut que nous regardions les faits en face, aussi déplaisants qu'ils puissent être. Chérie, nous sommes le seul homme et la seule femme qu'il y ait au monde. Nous sommes comme Adam et Eve dans les jardins de l'Eden. »

Une expression légèrement dégoûtée apparut sur le visage de Louise. Visiblement ses pensées allaient vers les feuilles de vigne.

— « Pensez aux générations pas encore nées, » dit Smith avec un léger trémolo dans sa voix.

« *Pour une fois pensez à moi. Peut-être résisterez-vous encore une dizaine d'années, peut-être pas.* » Avec un frémissement il pensa au

second stade de la maladie... cette rigidité, cette paralysie qui vous frappait sans le moindre avertissement, vous rendant absolument inerte. Une fois déjà il avait eu une attaque de ce genre et Louise l'avait aidé à la surmonter. Sans elle, il serait resté immobile jusqu'à ce que la mort vienne le frapper, la seringue hypodermique pouvant le sauver, à quelques centimètres à peine de sa main paralysée. Il pensa désespérément : « *Avec un peu de chance je pourrais te faire au moins deux enfants avant que tu ne crèves et tout sera sauvé.* »

A haute voix il poursuivit :

— « Dieu n'a certainement pas voulu que la race humaine s'éteigne ainsi. Il nous a épargnés, vous et moi, pour... »

Il s'interrompit. Comment pourrait-il s'exprimer sans la scandaliser? « Faire des enfants » ne ferait certainement pas l'affaire... c'était trop suggestif.

— « ...transmettre le flambeau de la vie, » termina-t-il.

Et voilà. C'était assez bien enveloppé.

Louise regardait fixement par-dessus l'épaule de Rolf, le regard perdu au loin. Ses paupières cillaient régulièrement et à la même cadence sa bouche était agitée d'un petit mouvement, pareil à celui du museau d'un lapin.

Smith regarda ses cuisses décharnées sous la table.

« *Non, je ne suis plus assez fort pour la violer,* pensa-t-il, *Mon Dieu! si seulement j'avais encore assez de vigueur pour la prendre de force!* »

De nouveau il se sentit envahi d'une rage futile, mais se domina. Il ne fallait pas qu'il perde la tête, car ceci pourrait bien être sa dernière chance. Ces jours derniers, Louise, dans ce langage imprécis qu'elle employait pour s'exprimer, avait parlé de partir dans les montagnes pour prier et demander à Dieu de la guider. Elle n'avait pas dit « seule », mais il était facile de comprendre que telle était son intention. A tout prix il lui fallait la faire changer d'avis avant que cette résolution ne s'affirmât. Smith se concentra rageusement et essaya une fois de plus.

***

Le flot de paroles semblait être un roulement de tonnerre éloigné. Louise entendit une phrase par-ci, une autre par-là. Chacune de ces phrases provoquait un enchaînement de pensées, rendant la rêverie de Louise plus profonde.

« Maman avait fréquemment parlé de « Notre devoir envers l'humanité... » — c'était naturellement dans la vieille demeure de Waterbury Street avant que maman ne tombe malade — elle avait également dit :

— « Mon enfant, ton devoir est d'être propre, polie et de vivre dans la crainte de Dieu. Etre jolie ne compte pas. Bien des femmes laides ont trouvé de bons maris, excellents chrétiens. »

Des maris... unis jusqu'à la mort... des fleurs d'oranger et des demoiselles d'honneur... les grandes orgues. A travers un brouillard

elle vit le visage émacié de Rolf, une face de loup. Naturellement, il était le seul qu'elle pourrait jamais avoir. *Elle* s'en rendait parfaitement compte. Après tout, lorsqu'une fille avait dépassé 25 ans il lui fallait bien prendre ce qu'elle trouvait.

« *Parfois je me demande s'il est vraiment un homme bien,* » pensa-t-elle.

« ...par devant Dieu... » Elle se souvenait des vitraux de la vieille Eglise épiscopale et comme elle croyait toujours que Dieu l'observait à travers cette transparence lumineuse. Et maintenant il la regardait encore, quoiqu'elle se demandât parfois s'il ne l'avait pas oubliée. Naturellement elle se rendait compte que les usages du mariage étaient complètement modifiés et que si l'on ne pouvait pas trouver un ministre régulier du culte... Mais c'était une véritable honte, un outrage même, que, si elle épousait cet homme il lui faille se passer de toutes ces belles choses... elle n'aurait même pas le moindre cadeau de mariage... Même pas ça. Et, cependant, Rolf lui donnerait certainement tout ce qu'elle pourrait désirer. Elle vit de nouveau son visage, remarqua ses yeux noirs, étroits, la fixant avec une détermination féroce, la bouche fine, déformée par un tic lent, régulier, les lobes poilus de ses oreilles sous la masse de ses cheveux noirs, hirsutes.

« *Il ne devrait pas laisser pousser ses cheveux aussi longs,* » pensa-t-elle. « *Ce n'est pas correct.* »

Si elle l'épousait elle lui ferait certainement changer ses habitudes, d'ailleurs ce n'était que son devoir de femme.

A présent, Rolf parlait d'une ferme qu'il avait vue en dehors de la ville... une belle, grande maison et une grange. Il convint qu'il n'y avait pas de bétail, mais ils s'en procureraient plus tard. Et puis, ils planteraient toutes sortes de choses et pourraient ainsi s'alimenter sans aller tout le temps dans ce qui restait des restaurants.

Elle sentit un léger attouchement sur sa main pâle posée sur la table. Les doigts bruns, boudinés de Rolf, avec leurs poils noirs en dessous et en dessus des jointures touchaient les siens. Pendant un instant il s'était arrêté de parler, mais à présent le flot de paroles reprit, plus pressant, plus insistant. Elle retira ses mains.

Il disait :

— « ...et puis vous aurez la plus belle robe de mariée que vous ayez jamais vue... et un bouquet. Tout ce que vous pourrez désirer, Louise, tout.... »

Une robe de mariée ! Et des fleurs !... même s'il ne pouvait y avoir de pasteur ! Eh bien, pourquoi cet imbécile n'en avait-il encore jamais parlé...

⁂

Rolf s'interrompit au beau milieu d'une phrase, se rendant brusquement compte que Louise avait dit très clairement :

— « Oui, Rolf, si vous le désirez, je consens à vous épouser. »

Etourdi il désirait qu'elle répétât ces paroles, mais n'osait lui de-

mander : « Qu'avez-vous dit? » de crainte de recevoir une réponse fantaisiste quelconque ou même pas de réponse du tout. Il aspira une profonde bouffée d'air et demanda :

— « Aujourd'hui, Louise? »

Elle répondit :

— Eh bien, *aujourd'hui*... je ne sais pas trop... naturellement, si vous croyez pouvoir prendre toutes les dispositions en temps utile... mais il ne me semble pas... »

Une vague de triomphe déferla à travers le corps de Smith. Maintenant il avait l'avantage et ne manquerait certainement pas d'en profiter.

— « Dites oui, chérie, » la pressa-t-il. « Dites oui et rendez-moi l'homme le plus heureux... »

Il s'embrouilla alors dans le reste de sa phrase, mais cela n'avait aucune importance. Elle hocha la tête d'un air soumis.

— « Tout ce que vous estimerez être pour le mieux, Rolf. »

Il se leva et elle l'autorisa à poser sur sa joue desséchée un léger baiser.

— « Nous allons partir immédiatement faire le nécessaire, » dit-il. « Cependant, je vous prie de m'excuser encore pendant un petit instant. »

Il attendit qu'elle lui réponde :

— « Naturellement. » Et puis il la quitta.

Ses pas laissèrent des traces sur le tapis recouvert de poussière, des traces se dirigeant vers le bout de la pièce. Maintenant il n'aurait plus que quelques heures à lui parler aussi simplement et aussi gentiment et puis elle serait enchaînée à lui pour toujours. Après il pourrait faire ce qu'il voudrait d'elle... même la battre si cela lui faisait plaisir, la soumettre à n'importe quelle marque de son dédain et de sa répulsion, en user à sa guise. Et alors il ne serait pas aussi mauvais que ça d'être le dernier homme sur la Terre... pas mauvais du tout. Elle pourrait peut-être lui donner une fille...

Il trouva la porte des lavabos et entra. Il fit un pas à l'intérieur et se figea, sa jambe s'arrêtant dans son mouvement en avant, il était subitement et totalement paralysé. La crise !... cette satanée crise qui l'avait déjà frappé une fois aussi soudainement, et dont la piqûre faite par Louise l'avait heureusement tiré. La panique l'envahit lorsqu'il essaya de tourner la tête et ne réussit pas à le faire... lorsqu'il essaya de pousser un cri et n'y parvint pas davantage... Derrière lui il avait entendu un léger déclic, lorsque la porte, poussée par le ferme-porte hydraulique, s'était refermée... pour toujours.

Cette porte n'était pas verrouillée, mais de l'autre côté, sur une plaque, elle portait l'indication : HOMMES.



La Cantatrice

par MAURICE RENARD

Il est dans notre intention, ainsi que nous vous en avons informé dans notre premier numéro, de remettre sous vos yeux, aussi souvent que possible, des morceaux « de choix » d'auteurs français qui se sont illustrés dans le domaine de l'Etrange, du Fantastique ou de l'Anticipation. Nous vous avons, à ce titre, présenté un conte typique de Guy de Maupassant en octobre dernier, et nous voulons, dès ce numéro 2, faire une place, parmi les écrivains de l'époque contemporaine, à l'un de ceux que nous considérons comme l'un des maîtres incontestables de ce genre, et qui est malheureusement déjà trop oublié de nos jours. Et pour cause! Tous les livres de Maurice Renard sont actuellement épuisés et introuvables. En dehors d'une récente réédition du « Péril bleu » *dans une collection populaire (Librairie Tallandier) que nous avons signalée dans notre dernière revue des livres (encore cette édition comporte-t-elle quelques fâcheuses coupures), il est vraiment regrettable de penser que, à l'heure actuelle, à un moment où ce genre de littérature semble vouloir se répandre davantage sous l'influence de la poussée américaine, aucun éditeur français n'ait encore songé à republier les œuvres magistrales de Maurice Renard. Qu'il s'agisse de ses recueils de nouvelles tels que* « Suite fantastique », « Le carnaval du mystère », « L'invitation à la peur » *ou de ses romans comme* « Le Docteur Lerne, sous-Dieu », « Les mains d'Orlac », « Un homme chez les microbes », *pour n'en citer que quelques-uns, tous sont d'un égal intérêt et d'une puissante originalité et nous sommes persuadés qu'ils auraient, à l'heure actuelle, la faveur d'un vaste public. Puisse cette suggestion tomber sous les yeux d'un éditeur clairvoyant et réalisateur. Mais peut-être faudra-t-il attendre que ses livres nous reviennent traduits d'Amérique pour que l'on songe, ici, à le rééditer!*

Maurice Renard est né en 1875 à Châlons-sur-Marne. D'une famille de magistrats, il était destiné par son père à poursuivre la tradition en embrassant cette carrière. Mais sa vocation était ailleurs et elle lui avait été révélée dès l'enfance, par la lecture des contes d'Edgar Poe. Après s'être essayé dans la poésie, à trente ans il publie sous le pseudonyme de Vincent Saint-Vincent, son premier recueil d'Histoires singulières *qui devait être suivi de nombreuses nouvelles et romans. Avec Rosny Aîné, il reste jusqu'à maintenant le maître incontesté du roman scientifique français de ce siècle, roman dont il a donné lui-même la définition suivante : « Une fiction qui a pour base un sophisme; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques*

à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain. » Maurice Renard est mort trop tôt, le 18 novembre 1939.

« La Cantatrice » *que nous vous présentons aujourd'hui se rattache, dans son œuvre, aux histoires fantastiques et est extraite de sa* « Suite fantastique » *dont nous avons fait mention plus haut. Si, comme nous le souhaitons, vous ne connaissiez pas ce récit, nous vous recommandons instamment de le lire* AVANT *de jeter un coup d'œil sur le commentaire qui le suit.*



A Louis Cochet.

Le vieil Hauval — qui est toujours directeur de l'Opéra Dramatique — peigna d'une main noueuse sa barbe de fleuve et nous dit :

— Voilà :

En 189..., au mois de mars, on donna *Siegfried* à Monte-Carlo. Une interprétation hors ligne devait faire de cette reprise le grand événement lyrique de la saison ; je décidai d'y assister et je quittai Paris avec une bande d'artistes, de critiques et de dilettantes qui couraient, sans le savoir, à l'audition la plus troublante que des vivants puissent goûter. Je vous passe les péripéties du voyage ; car notre voyage comporta des péripéties : des arrêts, des retards, une halte forcée de deux heures à Marseille, occasionnée par un accident de chemin de fer, et que j'employai de mon mieux à visiter la ville. Je passe donc, je parviens en Monaco et j'arrive à la représentation.

Elle commença dans la splendeur et se poursuivit sans défaillance. Le programme était une liste de célébrités. Les premiers chanteurs du monde réalisaient le drame wagnérien. Caruso jouait Siegfried ; et nous étions dans le ravissement où son timbre et sa puissance venaient de nous plonger — lorsque l'oiseau chanta.

Vous vous rappelez qu'il y a dans *Siegfried* un oiseau qui chante, c'est-à-dire une femme, dans la coulisse, qui prête à l'oiseau le prestige des mots et de la mélodie.

Donc, une femme invisible se mit à chanter soudainement. Et alors il nous sembla que tous les autres n'avaient fait que miauler, rugir ou braire depuis le lever du rideau, et les sonorités de l'orchestre impeccable devinrent tout à coup criardes et fâcheuses — tant cette voix était une féerie. Sa pureté n'avait d'égale que sa force. Elle réunissait toutes les vertus que les sons peuvent acquérir, et cela d'une manière si incomparable, inouïe et surhumaine, qu'on se demandait en premier si vraiment une gorge mortelle émettait le chant prodigieux, ou si ce n'était pas une étrange voix indépendante, qui vivait toute seule... Mais à l'écouter, non, non : ce soprano caressant révélait une âme féminine, un cœur ardent de jeune fille qui l'exhalait avec un naturel charmant, comme une fleur donne son parfum... A l'écouter, on devinait à sa source une bouche vermeille et des seins blancs qui palpi-

taient... On frémissait à l'écouter, ainsi qu'à regarder la fraîcheur d'une vierge trop belle...

Qui donc chantait de la sorte?... Ma mémoire entendit alors, une à une, les cantatrices fameuses dans l'univers. Je les connaissais toutes. Je crus, un instant, que l'une d'elles nous avait fait la surprise d'accepter ce rôle inférieur. Mais nulle *prima donna* n'aurait pu rivaliser d'organe ou de savoir avec la fée qui chantait l'oiseau dans la coulisse.

Elle se tut. Il se fit dans la salle un bruissement sensationnel. On consulta le programme. Il ne portait qu'un nom qui fût obscur, celui que cherchaient tous les yeux : Borelli.

Le public attendait avec une impatience bizarre la rentrée en scène de l'oiseau et le moment où l'inconnue recommencerait à chanter. Moi-même j'avais de sa voix un désir tyrannique... Elle jaillit enfin, et ruissela sur nous comme une onde subtile et ensorcelante où l'on aurait voulu se baigner à jamais...

Quand la Borelli cessa de chanter pour la seconde et dernière fois de la soirée, la foule dut ressentir une contrariété voisine de la souffrance, car on entendit un grand soupir douloureux s'enfler du parterre aux plus hautes loges. Puis les applaudissements éclatèrent, si impétueux, que l'orchestre s'arrêta. Les spectateurs, levés, battant des mains, réclamaient l'apparition et le salut de la *diva*. Mais en vain Caruso tendait-il à la cantonade un bras solliciteur, Mlle (ou Mme) Borelli se refusait à l'ennui, sans doute, d'exhiber aux feux de la rampe un minois dépourvu de fard.

Je profitai du tumulte mondain pour m'échapper vers les coulisses à la découverte du phénomène.

Gunsbourg, le directeur, se trouva sur mon passage. Il était radieux.

— « Hein, mon cher, quelle révélation ! »

— « Mais qui est-ce? Borelli, Borelli... Un pseudonyme? C'est miraculeux : une voix de jouvencelle et une expérience de vieille artiste ! Mâtin ! quelle autorité ! quelle chaleur ! quelle... »

— « Quelle révélation, hein ! »

Gunsbourg n'en revenait pas lui-même. Pour moi, je n'avais qu'une idée : engager la Borelli à l'Opéra Dramatique. Et je l'avouai franchement. Mais Gunsbourg secoua la tête d'un air goguenard.

— « Ça, vous savez, c'est une autre affaire ! »

Je supposai qu'il avait traité avec la chanteuse pour une longue série de représentations. Il me détrompa, mais n'en jura pas moins — toujours d'un ton railleur — que jamais Mme Borelli ne paraîtrait sur le plateau de mon théâtre.

— « Est-ce donc qu'elle ne sait pas jouer? » questionnai-je. « Bah ! Elle apprendra. C'est un détail. Sa diction, déjà, ne laisse rien à désirer. Mon cher, présentez-moi. Je me charge du reste. »

— « Tenez ! La voilà qui s'en va !... La voilà qui passe au bout du corridor avec son mari. Eh bien, venez-vous?... »

Un couple venait de déboucher dans le couloir par une porte latérale et, nous tournant le dos, s'éloignait. Je les entrevis quelques secondes, avant le coin du fond, lui : stature imposante enveloppée de sombre ; elle : pauvre forme imprécise étayée de deux béquilles qui lui remontaient les épaules en cadence et la cognaient aux aisselles à chaque branle.

La cantatrice non pareille était infirme !

J'en ressentis une déception cruelle, dont la violence m'étonna quand je revins de ma stupeur.

Les Borelli s'en étaient allés. Gunsbourg attendait.

— « Qu'importe ! » m'écriai-je enfin dans l'ardeur de mon enthousiasme. « Il n'y a point de boiterie qui tienne ! Après l'avoir auditionnée, tous les compositeurs la voudront comme interprète. On écrira pour elle des rôles sur mesure, épisodiques, immobiles ou cachés, des rôles admirables d'originalité, des rôles de voix et non de personnes ! Que sais-je... Et puis, nous avons la ressource des concerts ; de ce côté, le champ est libre ! En tout cas, mon cher, *il faut* la faire entendre. Songez donc ! Il s'écoulera peut-être des siècles et des siècles avant qu'un tel prodige vocal se reproduise — s'il se reproduit ! Je suis même ahuri de ce que votre pensionnaire ne soit pas illustre en dépit de son infirmité. Où diantre avez-vous déniché ce rossignol ? »

— « Je l'ai vue pour la première fois il y a huit jours. Elle est arrivée un soir dans mon cabinet, amenée par le mari, ou du moins par l'individu qui se prétend le mari. C'est un personnage assez inquiétant, louche d'aspect et d'allure. Tous deux, nippés de frusques sans nom, paraissaient dans la misère. Cependant, leur mine respirait la santé de vagabonds accoutumés au grand air. Je pense qu'ils venaient d'Italie, peut-être en mendiant. Mais, somme toute, on ne sait pas d'où ils viennent. M. Borelli a débattu les conditions de l'engagement avec une âpreté révoltante. Il vit aux crochets de sa compagne, c'est manifeste. Elle a cette physionomie contrainte des Lakmés ou des Mignons, et sûrement ne chanterait pas si quelqu'un ne l'y forçait. Pauvre fille ! Avez-vous remarqué la mélancolie de sa voix? »

Non, je ne l'avais pas remarquée. D'ailleurs, mon projet me travaillait l'esprit

— « Donnez-moi leur adresse, » fis-je brusquement. « Je veux emmener cette femme à Paris. »

⁂

Le ménage des bohèmes occupait deux chambrettes dans un hôtel de quatrième ordre intitulé *Villa des Mouettes,* en vue de la mer. Il se trouva que j'habitais non loin. Je m'y rendis le jour d'après, dans la matinée.

Sans le moindre protocole, un garçon me conduisit à leur appartement.

— Ils logent au premier, » me dit-il, « rapport à l'impotence de la dame. Ici on se passe d'ascenseur, et il n'y a pas de chambres au rez-de-chaussée. »

Et comme une sonnerie de trompe tarabustait les profondeurs de l'immeuble :

— « C'est lui qui joue du cor de chasse, » ajouta le garçon. « Ça fait déjà trois fois qu'on y dit de s'taire. »

Nous arrivâmes devant une porte que la fanfare intérieure faisait vibrer, ahurissante, sauvage, mais non sans une certaine beauté rude.

Mon guide frappa. Le silence s'établit tout d'un coup. Je perçus un dialogue étouffé, le bruit s'éloignant d'une chose traînée sur le parquet, la fermeture d'une porte, puis l'ouverture d'une fenêtre... le cric-crac d'une clef...

Enfin Borelli.

Face à face, nous reculâmes. Pour mon compte, c'était de surprise, à la vue du gaillard patibulaire, étonnamment joufflu, basané, frisé, sorte d'hercule dangereux, à peine vêtu d'un pantalon et d'une vareuse flottante, et qui... En vérité, je ne sais comment exprimer... J'éprouvais la sensation brumeuse de l'avoir déjà rencontré cet homme, et récemment, parbleu ! mais dans une circonstance telle que *je n'aurais pas dû le revoir.* Y êtes-vous? Le fait de le retrouver me semblait — obscurément — impossible. Vague impression ; si vague qu'un peu de raisonnement l'attribua tout de suite au ressouvenir de quelque rêve.

La défiance de Borelli se dissipa moins promptement. Une inquiétude égarait ses prunelles et je n'en comprenais pas la raison, car, loin d'expliquer ma réminiscence, l'attitude de mon hôte semblait la contredire. (J'avais de ces rapports une conscience sourde.)

Je saluai. La face de Borelli s'ensoleilla.

— « *Diamine!* » lança-t-il en gonflant ses joues anormales. « Vous m'avez fait peur, vous, avec votre grande barbe blanche ! *Perbacco, signore,* on prévient quand on ressemble pareillement à un autre ! »

Je lui tendis ma carte. Il éclata d'un rire formidable où je crus démêler qu'il ne savait pas lire.

C'est pourquoi je lui dis mon nom et mon état.

Alors il me fit asseoir.

J'exposai le but de ma démarche, négligeant de parler béquilles et claudication et, faisant à la dérobée l'inventaire du logement. Borelli poussé par une fausse honte, avait dissimulé son cor de chasse. Je ne découvrais qu'un misérable garni impersonnel : deux chaises, un lit de fer, une commode-toilette ; sur la cheminée, une pendule de bazar flanquée de deux grosses conques épineuses ; aux murailles, des chromos et des patères et, dans une encoignure, la malle la plus navrante qu'on puisse imaginer, vétuste et moisie, telle une épave ramassée sur la côte après un naufrage. Peu à peu, devant cette indigence, la pitié m'attendrissait. Mes offres s'en ressentirent. Elles furent... ce qu'il fallait qu'elles fussent.

Borelli les écouta sans mot dire. Par la fenêtre ouverte il regardait la mer d'un œil perçant. Ses pieds nus, bronzés, jouaient du bout des doigts avec leurs espadrilles. Dans l'entrebâillement de la vareuse, on voyait son torse brun d'athlète napolitain se soulever fortement au rythme de la vie... Ah ! le beau gars ! Mais où donc l'avais-je aperçu?

Fronçant les sourcils, crispant les poings, il grommela :

— « C'est bien ma veine ! » Et il se mit à ricaner d'une manière sarcastique. « Je savais bien, » reprit-il, « qu'on me proposerait des quantités d'or et d'argent ! C'est bien ma veine !... *Je ne peux pas, perbacco! Nous ne pouvons pas* accepter. Nous ne pouvons pas aller à Paris, voyez-vous, monsieur le Directeur. Je suis obligé de refuser. Ah ! l'existence n'est pas facile sur terre ! Je me demande même si nous réussirons à vivre par ici. Vous savez, au moins, que Mme Borelli est éclopée? »

— « Je ne veux pas le savoir. Personne ne voudra le savoir. Elle chante et l'on est tout oreilles. Elle chante et l'on n'a plus de regards... »

— « N'est-ce pas? N'est-ce pas? Vous n'avez jamais entendu chanter comme ça, eh?... Croyez-vous qu'elle en a des trésors dans le gosier? Oh ! tout de même, dites, estimez-vous que je puisse gagner beaucoup d'argent avec elle? Qu'est-ce que vous diriez de concerts dans le noir? Les ténèbres et la musique, ça va ensemble. On ne la verrait pas... Et puis, ça ferait des économies de luminaire. Qu'est-ce que vous en pensez, dites, monsieur le Directeur?... J'ai l'idée d'une tournée le long du littoral : Nice, Marseille... »

Profondément écœuré des façons de ce rustre qui parlait de sa femme et d'une grande artiste comme d'un objet curieux, je répliquai cependant :

— « Mais pourquoi ne pas vouloir essayer de Paris? Je certifie... »

— « *Basta! basta!* J'ai dit le littoral, ça sera le littoral ! Nous ne faisons que les plages. C'est des raisons de santé, c'est du caprice de madame, c'est des secrets de famille, c'est tout ce que vous voudrez, mais-c'est-comme-ça ! Le littoral ou rien. »

Il me fit l'effet d'une brute assez rare. Aussi bien, mon opinion se fortifia lorsque Borelli, ayant distingué dans la chambre voisine un clapotis d'ablutions — qui, du reste, devaient éclabousser copieusement les alentours — se rua sur la porte de communication, l'entrouvrit et injuria l'auteur du barbotage dans une langue barbare et singulière. Ce fut terrible de fureur, de véhémence.

On ne lui répondit rien. Mais Mme Borelli continua de prendre son tub en sourdine. (Du moins, je suppose que c'était cela.)

L'autre, apaisé, revint à moi :

— « Je regrette, allez ! je regrette, *perbacco!* pour les bénéfices, comme de raison... Et aussi... Vous avez l'air d'un bon vieux... On se serait arrangé... »

Il me toisait avec une bienveillance dédaigneuse.

— « Je suis à votre disposition, » repartis-je poliment.

Le maroufle se méprit sur le sens convenu de la formule.

— « Vrai? » dit-il. « Vrai de vrai?... »

S'étant rapproché, il me dévisageait sans retenue : « Vrai de vrai?... »

Le triste sort de la chanteuse m'apitoyait assez pour que je fisse, des yeux et de la tête, un signe d'acquiescement. Sur ce, Borelli me dit à voix basse :

— « Eh bien, alors, écoutez : vous pouvez me rendre un fier service !... »

— « Allez ! allez ! »

— « ...Si vous... » Il me fixa sévèrement et, satisfait de mon maintien, reprit sur le mode confidentiel, un peu gêné peut-être : « Si vous apercevez dans les environs *un homme qui vous ressemble comme votre reflet,* dites-le-moi subito. »

Je feignis d'accepter la mission :

— « Un homme avec une grande barbe blanche? Très vieux? »

— « Plutôt ! » gouailla Borelli dans un sourire amer.

— « Son costume? »

Il parut perplexe.

— « Son costume?... Ma foi... Pas très à la mode, sans doute. Baroque, il y a des chances. Ah ! dites-moi donc : vous tâcherez de voir son front. Son front doit porter la marque d'une... d'un chapeau trop dur et longtemps coiffé... Tout à l'heure quand vous vous êtes découvert, j'ai reconnu par là que vous n'étiez pas lui... Mais c'est surtout la barbe qui vous l'indiquera. »

— « Et s'il s'est fait raser? »

Mon interlocuteur sourit encore ; cette fois, c'était sans amertume. L'évocation de mon sosie mystérieux, privé de barbe, semblait le remplir d'allégresse.

— « N'ayez crainte, monsieur le Directeur, il y a des barbes qu'on ne rase pas. Et merci, vous savez. C'est pour ainsi dire, un créancier... qui me traque... »

Il restait songeur devant la mer.

Afin de prolonger l'entrevue et, si faire se pouvait, pénétrer plus avant dans la confiance de ce butor énigmatique, j'aventurai :

— « Vous aimez la mer, à ce que je vois. »

Il émergea de sa rêverie, et ses joues, empourprées, se ballonnèrent. Il souffla :

— « Moi? La mer?... Euh... Pourquoi me demandez-vous ça?... Non, je n'aime pas la mer. Ça pue, hein? Ça sent la marée. Vous ne trouvez pas que ça sent le poisson jusqu'ici? Non? Ce n'est pas ça que vous vouliez insinuer? Non?... Moi je trouve ! » Il criait tout à coup, d'une voix menaçante : « Moi je trouve ! Ça sent le poisson ici ! »

Ses yeux vifs pétillaient, braqués sur les miens. Je crus devoir me retirer sans plus discourir, et je pris congé de l'irritable nomade en le chargeant de transmettre à Mme Borelli l'assurance de ma complète

admiration et du chagrin que j'emportais de n'avoir pu lui présenter mes hommages.

— « Elle s'habille, » argua Borelli.

Je n'étais pas dehors que la fanfare tonitruait de plus belle.

L'hercule aux joues pygéennes avait refermé sa fenêtre. Mais j'aperçus, à la croisée suivante, le visage désespéré d'une femme qui regardait la mer en pleurant.

*
* *

Je revis le soir même les époux Borelli au théâtre et dans les coulisses.

Pour entendre chanter l'oiseau de *Siegfried,* une véritable multitude encombrait la salle. Notre bande parisienne était restée tout entière à Monte-Carlo, contrairement au dessein que nous avions formé de regagner Paris le lendemain du spectacle. L'auditoire de la veille, au grand complet, se retrouvait là, grossi de force mélomanes. A défaut du plus modeste strapontin, Gunsbourg m'avait offert un escabeau derrière un portant. C'était le meilleur moyen d'approcher Mme Borelli. Je la guettai.

Ils arrivèrent. Mon souvenir le plus lamentable entre tous est celui de l'invalide consternée avançant par saccades sur ses béquilles au milieu des autres acteurs magnifiques de prestance et rayonnant d'orgueil. La malheureuse portait un accoutrement de pauvresse endimanchée. Je me rappellerai longtemps son espèce de toque informe et sans couleur, victime à coup sûr de pluies et de pluies, campée à la diable, mais sur un chignon superbe où les nattes fauves se tressaient en lourdeur, comprimant leur opulence fabuleuse... Et son corsage ! L'infortunée ! Combien de fois avait-elle lessivé ce caraco pour qu'il devint pisseux à ce point !... Et sa jupe ! sa jupe attendrissante, aux nuances déteintes, aux paniers surannés, toute « décorée » de guirlandes et de girandoles vieillotes — sa jupe sinistre, nouée dans le bas, comme un sac, sur la monstruosité secrète de ses jambes !...

Elle cheminait pesamment, posant le sac, et puis les béquilles, et puis le sac...

Je ne pourrais vous dire si elle était jolie ; on ne voyait que sa tristesse. Elle avait l'air d'être née le jour des Morts.

M. Borelli la serrait de près. Je m'aperçus que tous deux offraient une similitude imprécise, comme un air de famille, un je ne sais quoi de roux, de hâlé, de farouche qui les apparentait confusément. Frère et sœur?... Cousins?... Ou simplement compatriotes?...

A mon aspect, l'homme s'arrêta net. Il reprit sa marche aussitôt, l'expression rassurée, les joues épanouies.

— « C'est un peu fort ! je ne peux pas m'habituer à votre barbe ! » dit-il en me serrant la main. Puis, à l'oreille, très bas, très vite : « Rien de nouveau? Le vieillard? .. Bon. » Il se redressa. « Voici ma femme, monsieur le Directeur. »

J'essayai de faire parler la cantatrice. Elle murmura quelques « oui »

et quelques « non » décourageants. D'ailleurs, la représentation se déroulait ; nous n'avions pas le droit de converser.

La musique régnait.

Le cor de Siegfried retentit. Borelli m'empoigna l'épaule et chuchota :

— « Est-ce beau, cela ! Est-ce beau, la trompe !... Voilà ce que j'appelle un gentil morceau facile à retenir... »

Soudain, la voix de l'oiseau sortit des lèvres de l'infirme si près de moi que ma gorge en vibrait. L'atmosphère était comme saturée d'un arôme affolant, sonore. Saisi de vertige, d'ivresse, de félicité, je chancelai. Des machinistes, des choristes, des figurants et même des chanteurs, tout le personnel du théâtre faisait cercle autour de l'estropiée. Il y avait dans sa voix autre chose que du génie et de la suavité ; il y avait un attrait inexplicable. Et, dans la pénombre du lieu, grandie, transfigurée par l'amour de son art, voici que la percluse aux cheveux d'or se paraît d'une beauté irrésistible...

Elle finit. L'opéra continué faisait un vacarme fastidieux. Je sortais d'un rêve d'opium. La Borelli n'était plus qu'une créature triste et fagotée, que mes louanges ne savaient pas dérider. Les ovations la laissèrent indifférente. Son cavalier l'emmena précipitamment, « pour éviter, disait-il, les indiscrets à la sortie ». Je voulus les accompagner ; il s'y opposa de mauvaise grâce.

***

Or, une heure plus tard, ne pouvant calmer l'agitation qui me restait d'un émoi pourtant si bref, j'errais seul au bord de la mer, assez loin des maisons.

La silhouette d'un homme debout sur un rocher se détacha de l'ombre.

La nouvelle lune éclairait faiblement le paysage marin. Je crus reconnaître Borelli. Partagé entre la crainte et la curiosité, j'avançai, furtif, à travers les blocs du rivage, le perdant de vue à chaque instant pour le retrouver plus proche, immobile autant que son piédestal. C'était bien lui, sculptural.

Où l'avais-je rencontré ?...

Me souvenant des transes que lui causait ma vue opinée, je l'apostrophai à distance et m'annonçai joyeusement.

Il n'en frémit pas moins sur son rocher comme un cyprès dans un coup de vent.

Borelli semblait en contemplation devant la mer nocturne. Un noble manteau le drapait de romantisme. A ses pieds, des objets diffus s'étalaient.

— « Vous ne me direz plus que vous n'aimez pas Amphitrite ! » m'écriai-je sur un ton de badinage. « Venir à pareille heure pour l'admirer... »

— « Et puis après? » gronda-t-il. « Ça vous regarde, ça?... Oui, j'aime la mer, mais pas tant que la solitude, figurez-vous ! »

Je m'étonnai de l'entendre s'exprimer trop haut, d'une voix qui dominait l'assemblée des vagues, alors que j'étais si près de lui. J'en accusai sa colère. Il me dit à brûle-pourpoint :

— « Pourquoi n'osez-vous pas m'interroger à propos de ce qui est par terre, à côté de moi? »

— « Mais... » répliquai-je, démonté, « je n'y pensais même pas... »

Borelli haussa les épaules. J'observai que la mer occupait ses yeux uniquement. Il scrutait sans relâche son étendue émouvante. Elle était sage et pailletée de lune. Un dauphin se jouait dans les flots ; par intervalles, on saisissait les torsions ou la détente de sa queue, en nacres fugitives. Les phares, échelonnés, gesticulaient diversement avec leurs bras de lumière infinis.

— « Vous n'y pensiez pas? » raillait Borelli. « Allons donc ! Vous avez peur. J'exècre les importuns ; vous le comprenez fort bien. Laissez-moi tranquille, mon cher monsieur ! »

Je n'étais qu'un vieux bonhomme sans vigueur.

— « Ecoutez, Borelli, je m'en vais, c'est compris. Loin de moi l'intention de vous être désagréable, mon garçon. Mais ne dites pas que j'ai peur. Je n'ai pas peur. Qu'est-ce que ces choses à vos pieds? »

— « Allez-vous-en ! » beugla le colosse. « La paix ! la paix ! la paix ! ou sinon... »

Je battis en retraite d'un pas tranquille, maîtrisant une furieuse envie de courir et de me sauver à toutes jambes.

A ma rentrée dans Monte-Carlo, je me demandai s'il n'était pas astucieux de profiter de l'absence du redoutable sigisbée pour tâcher d'avoir un entretien avec Mme Borelli. L'heure avancée me retint. Les deux fenêtres des aventuriers étaient noires ; le sommeil de l'affligée me parut un bonheur qu'il ne fallait briser qu'en échange d'un autre. Je passai.

***

L'aventure me passionnait à plus d'un chef : une voix me captivait, une femme excitait ma charité, un homme intriguait mon soupçon. Je laissai partir mes compagnons de voyage.

Au début de l'après-midi, Borelli se fit annoncer. Je le reçus dans ma chambre. Il venait en voisin à ce qu'il prétendait. Aucune allusion à l'incident de la nuit Mais, après quelques phrases superflues, il me pria carrément de lui confier vingt-cinq louis.

Fort ennuyé, je tergiversai, j'aiguillai la conversation sur une autre voie et je lui adressai mes compliments au sujet de l'affluence que la chanteuse attirait au théâtre et dans la principauté. Grâce à elle, la location était assurée pour quinze jours et les hôtels regorgeaient.

Là-dessus, l'époux-impresario me déclara qu'il allait exiger de

Gunsbourg une sérieuse augmentation ou que sa femme ne chanterait plus. Et je suppose qu'il était sur le point de réitérer sa demande de cinq cents francs ; mais un fait imprévu l'en détourna.

Son masque changea. L'oreille au guet, il m'imposa le silence. Avant que j'eusse entendu quoi que ce fût, l'énergumène se précipita sur le balcon.

Tous les passants, tous les promeneurs se dirigeaient dans le même sens, à pas pressés, d'une allure hypnotique et taciturne qui vous angoissait au premier coup d'œil. Là-bas, du côté de la *Villa des Mouettes,* une voix extraordinaire lançait un chant désordonné. Et c'est vers cette voix que tous ces gens marchaient comme des somnambules.

Mon visiteur s'emporta :

— « Je lui avais défendu cependant... »

La suite se perdit. Quatre sauts l'avaient mis au bas de l'escalier, se hâtant lui aussi vers la chanteuse magnétique.

Fut-ce par l'effet de l'indomptable curiosité qui m'attachait à leur destin? Fut-ce par la vertu de l'aimantation mélodieuse? Toujours est-il que je bondissais derrière lui.

De toutes parts on accourait à l'appel dardé de la voix. Ce qu'elle chantait ne ressemblait à rien de connu. Cela jaillissait, se tordait et s'épanchait en cris délicieux. C'était tout le printemps qui chantait tout l'amour. Les hommes, subjugués, allaient au cantique infernal comme les petits oiseaux vont à l'œil du serpent. Il y avait des femmes qui s'efforçaient d'en retenir quelques-uns et certaines autres qui suivaient la course à la voix. Les bras se tendaient, les yeux étaient fous, les jambes fébriles s'activaient mécaniquement. Une cohue d'automates fanatisés se pressait à la porte de la *Villa des Mouettes* et sous la fenêtre ouverte de la chanteuse Borelli s'y jeta d'un élan forcené, ramant des bras et des jambes progressant à grands coups de reins et d'encolure au sein de cette onde vivante, avec des gestes de nageur et une souplesse d'amphibie. La foule en extase se laissait brutaliser. On écoutait, la bouche ouverte et les narines dilatées, la bouche et les narines aux écoutes, buvant et respirant la voix ; et l'on obéissait aux accents despotiques. « *Plus près! plus près! En avant!* » Voilà ce qu'ils ordonnaient sans le dire.

Comme celui-ci et comme celui-là, je me sentais captif aux rets de la mélopée, voluptueusement, et malgré moi je fonçais dans le tas humain pour m'en rapprocher à tout prix, le tympan fasciné, l'âme engourdie... Elle eût résonné au fond d'un gouffre que tous ses amoureux s'y fussent abîmés.

Le charme opéra jusqu'à l'intervention du *manager* joufflu. L'éclat nous parvint d'une semonce effroyable, proférée dans l'idiome impossible à comprendre...

Maintenant écrasés par un silence plus silencieux que nul autre, nous nous regardions comme au sortir d'une démence adorable et

honteuse. Chacun reprit sa route interrompue, la tête vidée, les nerfs meurtris, plein d'étonnement et de confusion. Beaucoup s'étaient glissés jusqu'au seuil de la chambre ; ils s'esquivaient en rougissant. Quelques-uns pleuraient. La vie recommença. Tous, au bruit qu'elle fait, grincèrent des dents.

⁂

Cette manière de scandale n'eut pour mon ami Gunsbourg que d'heureuses conséquences. Mme Borelli chanta l'oiseau comme la veille, en présence d'un peuple d'élite dont l'entassement débordait aux galeries et obturait les issues, lourde pâte auditive et multiple, et la musique de Wagner ne fut pas sur ses lèvres un sortilège assez impérieux pour aspirer dans les coulisses la légion de ses adorateurs.

J'étais placé à l'orchestre.

En levant les yeux, j'aperçus non loin de moi, dans une loge, un vieux monsieur dont la longue barbe blanche me fit tressaillir. La lorgnette me révéla l'image que les miroirs ont coutume de me renvoyer, avec cette différence que, de nous deux, c'était moi le reflet ; moi la réplique effacée, molle et décolorée de ce vieillard auguste ; moi la copie dont il était l'original. Le teint d'un loup de mer, le nez romain, deux flammes turquoises sous des sourcils ombreux, le front barré d'une traverse rougeâtre comme en laissent les casques durs, il semblait l'amiral vénérable d'une escadre d'autrefois, un *condottiere* vieilli dans la gloire navale, un doge de Venise maître de la mer, immortel ou ressuscité. Le frac gênait l'ampleur de sa poitrine. Mainte dame lorgnait cette majesté patriarcale et guerrière tout ensemble. A son endroit, des noms royaux couraient de bouche en bouche.

Nul doute : c'était là l'ennemi du signor Borelli — peut-être même son ancêtre et l'ancêtre de la chanteuse, car, il fallait en convenir, l'air de famille déjà noté assimilait leurs trois visages.

Celui du vieillard revêtit une expression de grandeur tragique lorsque l'oiseau se mit à chanter. Sa vieille droite solennelle eut un mouvement nerveux comme pour déplorer...

Bravos. Rappels. Hurrahs. Désordre.

Je voulus le revoir. Il avait disparu.

Devais-je en avertir l'intéressé? J'hésitai là-dessus jusqu'à la fin du dernier acte et conclusion : j'optai contre le persécuteur de ma protégée, en faveur du vieillard. L'adversaire de Borelli ne pouvait être qu'un ami de l'opprimée, un allié de moi-même ; c'était donc elle et non l'Italien qu'il importait de renseigner au plus tôt.

Dans l'espérance que l'homme joufflu se livrait encore sur la grève aux besognes ténébreuses que j'avais troublées la nuit précédente et qui, sans doute, l'empêchaient de quitter le littoral — je me rendis aux *Mouettes*.

Le concierge assoupi bégaya que ni M. ni Mme Borelli n'étaient

rentrés du théâtre — qu'il le certifiait — que du reste ils ne rentraient jamais avant trois ou quatre heures du matin — *qu'il me l'avait déjà dit tout à l'heure* et qu'il ne comprenait pas pourquoi je le réveillais deux fois de suite pour lui demander la même chose.

La nouvelle de cette double absence, embrouillait mes notions et renversait mon plan. De plus, *le vieillard avait passé par là.* Je résolus de tirer la chose au clair et, délibérément, je pris le chemin des rocs où Borelli m'avait rabroué. Toutefois, m'étant ravisé, je tournai bride ; j'escaladai la falaise qui longe cette partie du rivage et du haut de laquelle je pourrais surplomber le décor et l'action.

Mon cœur battait. J'avais une âme étrange.

La nuit nébuleuse n'était pas si favorable aux aguets que sa devancière, et la lune allait seulement paraître. La mer, la mer antique, la mer latine, berçant son éternelle insomnie, récitait dans l'ombre ses légendes païennes et le poème de sa mythologie. Un peu d'écume, çà et là, blanchissait. Des nuages s'étant espacés, la clarté du ciel me montra le jeu nautique d'un dauphin, tout là-bas, en nacres fugaces.

Mais voici monter la clameur tonitruante d'un cor... et d'un cor sonnant la fanfare de Siegfried !

Je m'arrêtai.

Au-dessous de mon poste, une statue debout sur un socle : Borelli qui sonnait de la trompe dans un instrument si petit qu'on ne le voyait pas — Borelli *seul* — Borelli sculptural.

« Ah ! » pensai-je subitement. « Dieu ! que je suis sot ! Je me rends compte à présent. Il ne ressemble à aucun citoyen réel ! C'est aux Tritons qu'il ressemble avec ses grosses joues ! aux Tritons des peintres et des sculpteurs ! aux deux Tritons décoratifs du château d'eau du palais de Longchamp, à Marseille, que j'ai regardés l'autre jour ! Elle est bien bonne ! Voilà pourquoi il me semblait impossible de le rencontrer, si ce n'est au pays des songes ! »

La fanfare exécutée, Borelli appelait quelqu'un. Mais il était toujours tout seul. Je l'apercevais par derrière. Il se tenait debout entre la mer et moi, sur le rocher, dans sa houppelande. Ses appels se multipliaient, se précipitaient, au point qu'il avait l'air d'invectiver les flots. Mais vraiment il appelait. Qui ?... Ténèbres. Personne.

Il se baissa, dégringola du roc. On ne le voyait plus... Ah ! si. Tout au bord, à la frange des lames.

Et le cor se remit à sonner, non plus le leitmotiv de Siegfried, mais de longs hurlements qui tenaient de ce qu'on nomme en vénerie *appels forcés*. Et puis encore un âpre discours braillé dans la solitude, vers l'obscurité méditerranéenne, le désert liquide, où seul un dauphin folâtrait. Et puis encore la trompe tapageuse, impérative, mugissante...

Plus rien.

La lune voilée de nues.

Borelli tirant sur quelque chose au bord de la mer. Quelque chose qui résistait. Tel qu'un pêcheur halant son filet — faisant le simulacre

de haler son filet (on ne discernait absolument rien...). Ah ! cette chose avait cédé, s'était rompue ; tombé en arrière, il blasphéma. Je saisis des mots étrangers, des imprécations...

Il se démenait sur place. Soudainement je vis qu'il était nu. Dans la même seconde il s'ébrouait en pleine eau, nageant avec la rapidité d'un phoque, à grands coups d'encolure et de reins, de même qu'il avait couru au milieu de la foule.

L'intérêt me faisait trembler, à l'égal d'une passion. Cependant, le plus fantastique ne s'était pas encore produit.

Tandis que l'hercule nageait vers la haute mer et s'estompait au fond de la nuit — à peu près dans la direction du dauphin, qu'on ne distinguait plus — il me fut donné d'entendre, *au large*, une semblance de *hennissement*. Plusieurs autres suivirent et s'emmêlèrent : de gigantesques hennissements paradoxaux, avec une résonance inhabituelle ; chœur d'étalons imitant le concert aboyeur des otaries ; chevaux mâtinés de morses ; strideurs ambiguës de l'ombre de la mer.

A ce moment, un appel de Borelli me parvint encore par-dessus la houle.

Une voix infiniment éloignée lui répondit...

Je n'eus que le temps de m'allonger sur le dos et de me boucher les oreilles. Je venais de me sentir marcher en avant vers le bord de la falaise. Un pas de plus et j'étais mort. Car cette voix de tout là-bas, tout là-bas, là-bas, c'était la voix hallucinante de Mme Borelli, mais effrenée alors et triomphale, et qui jetait son chant printanier comme un hymne de délivrance...

Lentement je desserrai l'étau de mes poings sur mes oreilles. Ainsi je constatai que la voix humaine et les hennissements s'étaient évanouis.

La lune se leva d'un nuage massif.

Dans la mer un point mobile venait droit sur la rive. Un autre point, brillant, le suivant à quelques brasses. Deux hommes. Le premier aborda. C'était encore Borelli. Ruisselant et soufflant, il détala vers Monte-Carlo. Le second prit pied au même endroit et s'élança aux trousses du fuyard...

Celui-là, c'était un aïeul et c'était un géant — le vieillard dont je constituais la fade réduction. Sa longue barbe blanche flottait au vent de la chasse. Une couronne d'or le casquait de pointes et de feux. Bien que sans vêtements, il eût rappelé Charlemagne s'il n'eût été plus souverain qu'un empereur. D'un bras menaçant et superbe, il brandissait une sorte de fourche comme une lance et comme un sceptre.

La poursuite s'enfonça dans l'inconnu.

Je restai seul avec l'immensité.

Au bout d'une heure d'attente sous le clair de lune, j'entrepris de quitter le théâtre de ce drame équivoque. Mais avant tout, je descendis par un sentier jusqu'au lieu que Borelli avait hanté deux jours de suite, à ma connaissance, et chaque jour, à mon avis.

J'y trouvai son chapeau de feutre et sa houppelande romantique.

Auprès d'eux, sur un paquet de hardes faciles à reconnaître pour celles de Mme Borelli, deux béquilles se croisaient. Il y avait aussi, contre la houppelande, un gros coquillage épineux, une conque.

A force de rechercher la place où j'avais surpris le noctambule s'efforçant de haler ce dont la rupture l'avait fait choir, je finis par découvrir un poteau solidement planté dans le sable, au ras du déferlage. Il retenait une cordelette d'acier, fine et résistante, qui plongeait dans la mer. J'en tirai peut-être deux cents pieds, le tout. Elle s'achevait par un large collier ou plutôt par une ceinture : une ceinture de cuir, à cadenas, qu'on venait de trancher tout à l'heure.

Quant à Borelli, son corps barrait le passage à mi-chemin de Monte-Carlo. Il était couché sur le ventre dans la direction monégasque. La mort, aidée du clair de lune, blêmissait jusqu'à verdir son dos colossal où trois blessures pareilles, équidistantes et sur la même ligne, attestaient le seul coup d'un trident justicier.

Nous tenons ce récit de Maurice Renard pour un des meilleurs que ce maître du genre ait publiés dans le fantastique. Avec quelle maestria s'est-il inspiré de personnages mythologiques et avec quelle habileté nous révèle-t-il, petit à petit, par discrètes allusions successives, la véritable personnalité des protagonistes de cette angoissante histoire de la réincarnation terrestre du Dieu de la mer, poursuivant une implacable vengeance. L'épilogue du drame lui-même est digne d'une tragédie antique avec la découverte au bord de la mer, au clair de lune, du corps déjà verdissant — reprenant ainsi sa teinte originale — de Borelli, triton infidèle à son maître Neptune, et qui paiera de sa vie, par un coup de trident justicier, le rapt d'une sirène!

Maurice Renard se définissait admirablement, lorsque, s'exprimant à la première personne dans « Le Péril Bleu », *il écrivait :* « *Amateur d'insolite et scribe de miracles, j'ai connu et fréquenté les plus étranges destins...* »



Auditions forcées à perpétuité

(*Captive audience*)

par ANN WARREN GRIFFITH

*L'électronique n'a certainement pas fini de nous étonner. La possibilité d'*imprimer *des circuits, la découverte du* transistor, *cet amplificateur minuscule remplaçant la lampe électronique, et bien d'autres perfectionnements nous montrent les progrès que les techniciens appellent la « subminituarisation », c'est-à-dire la réalisation d'appareils de format de plus en plus réduit.*

Miss Griffith est allée d'un seul coup, au-delà de ces recherches en imaginant des récepteurs minuscules, placés à l'intérieur même des conditionnements de produits et chantant à longueur de journée les louanges de ces produits.

Etant donné l'influence des magnats de la publicité aux U. S. A., les conclusions satiriques qu'elle en tire sont à peine exagérées.

L'interdiction de se boucher les oreilles, l'invasion de la publicité dans les moindres détails de la vie quotidienne et jusque dans les prisons, n'ont rien de surprenant.

Souvenons-nous que l'émission aux U. S. A. du film télévisé représentant le couronnement de la reine Elizabeth fut interrompue par l'apparition d'un chimpanzé publicitaire, et qu'une émission télévisée de la pièce « Lady Hamilton » *fut coupée par l'apparition d'un personnage criant :* « Elle aurait mieux fait d'employer le désodorisant Listerine ! ».

Miss Griffith n'exagère donc pas, hélas! dans son anticipation comique. Et vous constaterez qu'elle a à peine « anticipé » lorsque, à l'issue de cette satire, vous lirez l'information de dernière minute qu'elle nous a communiquée.



MAVIS BASCOM parcourut hâtivement la lettre et la tendit à son mari par-dessus la table du petit déjeuner. Fred, ayant lu le premier alinéa, s'écria :

— « Elle sera ici cet après-midi ! ».

Mais ni Mavis, ni les deux enfants ne l'entendirent, car la boîte de céréales émettait un « Boum ! Boúm ! » qui couvrit sa voix.

Puis ce bruit cessa et le pain dit, d'une voix pressante :

— « Une tranche de pain si exquise, mérite qu'on en mange une autre ! Maman, que diriez-vous d'une nouvelle tranche de pain pour chacun ? »

Mavis plaça quatre tranches de pain dans l'appareil à toasts. Il y eut un bref silence. Fred aurait aimé discuter la visite imminente, mais sa fille le devança en disant :

— « Maman, c'est à mon tour de choisir la prochaine marque de céréales. Cette boîte est presque vide, du reste elles n'étaient pas particulièrement bonnes. M'emmèneras-tu au magasin cet après-midi ? »

— « Oui, naturellement, ma chérie, Je dois avouer que, moi aussi, je suis heureuse de voir cette boîte toucher à sa fin. Elle ne fait que répéter « Boum ! Boum ! » tandis qu'il y en a d'autres qui émettent des slogans et des couplets publicitaires si charmants. Je ne comprends vraiment pas ce qui t'avait fait choisir cette marque-là, Billy? »

Billy fut sur le point de répondre lorsque le paquet de cigarettes de son père lui coupa la parole.

— « Mais oui, monsieur ! C'est le moment d'allumer une bonne Chesterfield ! L'instant de savourer cette première cigarette de la journée, si délicieuse et si douce. »

Fred alluma une cigarette et observa d'un air furieux :

— « Mavis, tu sais parfaitement que je n'aime pas t'entendre parler de la sorte devant les enfants. Ce « Boum ! Boum ! » est une publicité excellente et par tes réflexions désobligeantes tu sapes tout... Je ne permettrai pas que tu induises nos enfants en erreur. »

— « Je m'excuse, Fred, » fut tout ce que Mavis eut le temps de répondre, car la boîte à sel commença une longue causerie sur les bienfaits de l'iodisation, fort bien documentée du point de vue technique.

Ayant été obligé de partir pour son bureau avant la fin de cette causerie, Fred téléphona à Mavis dans la journée au sujet de la prochaine visite de la grand-mère de celle-ci.

— « Mavis, » dit-il, « il est absolument impossible qu'elle demeure chez nous ! Il te faudra nous débarrasser d'elle le plus vite possible ! »

— « Entendu, Fred. Du reste, je ne crois pas qu'elle ait l'intention de rester longtemps. Tu sais très bien qu'elle déteste autant venir en visite chez nous, que nous de la recevoir. »

— « Eh bien, le plus tôt elle partira, le mieux ce sera. Si quelqu'un au bureau découvrait qui elle est, je serais mis à la porte de « VU » le jour même. »

— « Oui, Fred, je m'en doute. Je ferai de mon mieux. »

Depuis quinze ans Fred travaillait à la « Société de Ventriloquie Universelle des Etats-Unis ». Son travail avait été exceptionnel, sous tous les rapports, et à moins que ses chefs aient vent de l'affaire de la grand-mère de Mavis, il pouvait espérer rester au service de cette compagnie jusqu'à la fin de ses jours. Chacun de ses avancements, sur cette longue route qui l'avait mené de garçon de bureau à son poste actuel de Vice-Président adjoint chargé des Ventes, lui avait procuré une satisfaction intense, quoique parfois il regrettait n'avoir pu faire sa carrière dans les services techniques. Elles étaient fascinantes ces énormes batteries de machines déversant leurs messages au peuple américain. Cela lui paraissait tenir du miracle, cette façon dont les

slogans publicitaires étaient lancés dans l'atmosphère et captés par des disques minuscules placés dans la bouteille, ou la boîte, ou le carton, ou n'importe quel emballage contenant le produit vanté. Tout ce qu'il savait était que cela impliquait un certain processus électronique qu'il ne parvenait pas à comprendre. Un processus si incroyablement complexe et cependant d'une précision extraordinaire. Il n'avait jamais entendu dire qu'une de ces machines ait commis une erreur. Par exemple, il n'était encore jamais arrivé qu'une publicité devant être émise par une boîte de cirage ait été diffusée par un flacon de lotion pour faire repousser les cheveux. Cependant, aussi intéressé qu'il pouvait l'être par les complications mécaniques de la Ventriloquie Universelle, il ne se sentait pas particulièrement doué pour cette sorte de choses et, finalement, était heureux de pouvoir collaborer au Service des Ventes.

Du reste, sa collaboration était très importante. Déjà, dans le courant des deux courtes années depuis sa nomination au poste de Vice-Président adjoint du Service des Ventes, il avait réussi à placer sous contrat les deux clients les plus récalcitrants qui aient jamais été amenés dans le camp de la Ventriloquie Universelle. D'abord ce fut la Compagnie des Téléphones, à présent un des budgets les plus importants sur les livres de la « VU ». Elle avait résisté à toutes les sollicitations des meilleurs démarcheurs de la « VU » pendant des années, jusqu'au moment où lui, Fred, eut l'idée lumineuse qui fit franchir le Rubicon à cette compagnie : un simple message lancé par chaque appareil téléphonique, à des intervalles d'un quart d'heure, pendant toute la durée des émissions journalières de la « VU », rappelant aux usagers de consulter l'annuaire avant de demander les renseignements. Après ce coup de maître qui réduisit notablement les demandes inutiles, libérant ainsi les lignes pour les communications, Fred fut considéré par ses chefs comme un homme que l'on pouvait donner en exemple. Au surplus, il ne s'était pas reposé sur ses lauriers. Il avait même réussi un coup plus fort que l'affaire des téléphones. La « VU » avait presque abandonné tout espoir de vendre ses services au très digne et très conservateur *New York Times*. Mais Fred alla de l'avant et réussit à décrocher la timbale. Il avait gardé le secret de cette affaire même envers Mavis. Elle allait voir le résultat, pour la première fois, demain matin. Demain matin ! Zut ! Grand-mère serait là. On pouvait mettre la main au feu qu'elle ferait des remarques déplacées et gâcherait tout.

Lorsqu'il s'interrogeait honnêtement, Fred se demandait s'il aurait épousé Mavis s'il avait connu sa grand-mère.

Car le plus pénible, dans toute cette histoire, était que la grand-mère ne s'était jamais adaptée à la « VU ». Elle était la seule personne que connaissaient Fred et Mavis qui regrettait encore les « bons vieux jours », comme elle les appelait, l'époque d'avant le règne de la « VU » et elle en discourait *ad nauseam*. Elle et sa rengaine : « On doit avoir la paix chez soi... Charbonnier est maître chez lui... » — s'il ne lui avait pas entendu dire cinq cents fois, il ne lui avait pas entendu dire une seule. Malheureusement, il n'y avait pas seulement le fait que grand-

mère était une vieille toquée qui ne voulait pas vivre avec les progrès de l'époque. Ce qui était bien plus délicat, c'est qu'elle avait commis un délit et que ce jour même elle sortait de prison après y avoir purgé une peine de cinq ans. Y avait-il un autre homme, ici, à la « Société de Ventriloquie Universelle », qui eut à porter une telle croix?

Cependant, Fred et Mavis n'avaient cessé de prévenir grand-mère que son grand âge ne lui éviterait pas d'être jetée en prison. Elle était devenue folle furieuse le jour où la Cour Suprême des Etats-Unis avait rendu son jugement condamnant l'utilisation et la détention de bouche-oreilles. Ce fut le point culminant d'une longue lutte, terriblement coûteuse, qu'avait engagée la « Société de Ventriloquie Universelle ». Au cours des années où la « VU » prenait de plus en plus d'extension, la vente des bouche-oreilles avait connu un accroissement rapide et juste en une période de pointe, alors que la « VU » avait plus de 3.000 clients, l'Association Nationale des Fabricants de Bouche-Oreilles avait eu l'audace de lancer une énorme campagne publicitaire à travers tout le pays, vantant le mérite des bouche-oreilles comme défense suprême contre la « VU ». Le succès de cette campagne fut tel que la « Société de Ventriloquie Universelle » se trouva perdre des centaines de clients. Elle porta aussitôt plainte et pendant des années le procès traîna de tribunal en tribunal, d'instance en instance. Les juges éprouvèrent certaines difficultés à rendre leurs jugements. Avec un manque total de considération, une certaine partie de la presse parlait des « auditions forcées à perpétuité ». La Compagnie « VU » avait la quasi-certitude que les juges de la Cour Suprême étaient des hommes sensés, mais étant donné que son existence même était en jeu, l'attente du jugement en dernière instance fut assez énervante. Enfin l'Association Nationale des Fabricants de Bouche-Oreilles fut déclarée coupable d' « atteinte à la liberté de la publicité, contraire à l'esprit et à la lettre de la Constitution des Etats-Unis ».

Grand-mère qui, à l'époque, se trouvait en visite chez Fred et Mavis, bondit jusqu'au plafond. Elle s'épuisa et les épuisa par ses tirades contre la « Vu » et jura que jamais, jamais, au grand jamais, elle n'abandonnerait ses bouche-oreilles.

Les représentants de la « VU » à Washington réussirent très rapidement à obtenir que le jugement soit appliqué dans toute sa rigueur, et finalement, exactement comme le lui avaient prédit Fred et Mavis, grand-mère fit partie de ce groupe de citoyens ridicules qui furent condamnés à des peines de prison pour avoir violé la loi interdisant la détention et l'usage de bouche-oreilles.

Chacun sait que dans toutes les familles il y a toujours, selon l'expression connue : « un squelette dans le placard ». « Grand-mère » en constituait un — et d'une importance très gênante pour un dirigeant de la « VU ».

Fort heureusement, jusqu'à présent, ce squelette était resté enfoui dans son placard, car à aucun moment, pendant son procès, ni après, grand-mère n'avait mentionné qu'elle était apparentée à un employé

supérieur de la « Société de Ventriloquie Universelle ». Cependant Fred et Mavis s'étaient laissés bercer par un sentiment de fausse sécurité. Ils avaient espéré que grand-mère mourrait en prison avant d'avoir purgé sa peine et que par conséquent le problème qu'elle leur posait serait résolu. Et maintenant voilà qu'ils avaient à y faire face une fois de plus. Comment allaient-ils faire pour lui fermer le bec devant leurs amis et voisins? Comment la persuader de partir loin, loin, et d'aller vivre dans quelque coin perdu?

La secrétaire de Fred interrompit ses méditations lugubres en lui apportant une pile de courrier bien plus importante que d'habitude.

— « Il semble y avoir une réaction défavorable du public au sujet de la nouvelle campagne « Airotsac Pratt ». Déjà quarante-sept lettres de protestations... lisez-les et pleurez à chaudes larmes, » dit-elle avec désinvolture en repartant vers son bureau.

Fred prit une des lettres dans le tas et lut :

Messieurs,

Comme la majorité des mères, j'administre à mon bébé une dose d' « Airotsac Pratt » chaque fois qu'il pleure pour en avoir. Cependant, au cours de ces derniers jours, il m'a semblé que bébé pleurait bien plus souvent que d'habitude. Puis j'entendis votre nouvelle publicité « Airotsac » et compris immédiatement que ce n'était pas mon bébé, mais le bébé « VU » qui pleurait. Je crois votre idée extrêmement ingénieuse, mais je me demande s'il ne vous serait pas possible d'employer un autre bébé, parce que celui que vous avez actuellement pleure d'une façon tellement identique au mien que je n'arrive jamais à distinguer si c'est mon bébé à moi qui veut sa dose d' « Airotsac Pratt » ou le bébé « VU » qui pleure pour faire de la publicité.

Vous remerciant à l'avance de ce qu'il vous sera possible de faire pour remédier à cet état de choses, et avec tous mes souhaits pour la continuation de votre succès, je vous présente, Messieurs, mes salutations distinguées.

Mrs. Mona P. Hayes.

Fred gémit et parcourut encore quelques autres lettres. La chanson était toujours la même — des mères ne sachant pas si c'était leur bébé ou le bébé « VU » qui pleurait et qui, par conséquent, ne se rendaient plus du tout compte s'il fallait lui administrer le médicament ou non. Crétines! Pourquoi donc n'avaient-elles pas suffisamment de bon sens pour mettre le bébé à un bout de la maison et le flacon d' « Airotsac » à l'autre bout, alors elles sauraient, d'après la direction d'où venait le son, si c'était le vrai bébé ou le bébé publicitaire qui pleurait! Eh bien, il faudrait trouver un moyen quelconque « pour remédier à cet état de choses, » car on signalait déjà de nombreux bébés malades d'avoir consommé des doses trop fortes du médicament. La « Société de Ventrilo-

quie Universelle » ne désirait certainement pas être rendue responsable de tous ces malaises de bébés.

Sous la quarante-septième réclamation, il trouva un mémo du Vice-Président du Service des Ventes, le félicitant de la façon brillante dont il avait mené à bien l'affaire *New York Times*. Ordinairement, ceci aurait été une journée à marquer d'une croix blanche, mais étant donné grand-mère et « Airotsac Pratt » elle était déjà complètement gâchée.

Pour Mavis, la journée ne se déroulait pas non plus d'une façon très heureuse.

Elle se sentait mal à l'aise, abattue, et pendant le court répit entre la publicité du petit déjeuner et celle des articles de nettoyage et d'entretien, elle essaya d'analyser ses sentiments. Peut-être était-il exact que, comme l'affirmait Fred, grand-mère exerçait une influence néfaste sur son entourage. Ce n'est pas qu'elle pouvait avoir *raison*, Mavis croyait en Fred parce qu'il était son mari et croyait en la « VU » parce que c'était la société la plus importante des Etats-Unis. Néanmoins, cela la bouleversait lorsque Fred et grand-mère se disputaient, ce qui était presque de règle dès qu'ils se trouvaient en présence l'un de l'autre.

Cependant, il se pourrait que cette fois-ci grand-mère ne soit plus aussi difficile à manier. Peut-être qu'en prison elle aurait appris combien elle avait tort de s'obstiner à vouloir s'opposer au progrès. Sur cette note plus gaie, les méditations de Mavis furent brusquement interrompues, car la boîte de paillettes de savon s'écria :

— « Bonjour maman ! Que diriez-vous de faire la vaisselle du petit déjeuner en vous offrant en même temps un traitement de beauté pour vos mains? Vous savez bien, maman, qu'il n'existe pas d'autre savon que le « *Si-Brillant* », — « *Si-Brillant* », ici, sur cette étagère, pour vous soigner les mains en même temps que vous faites la vaisselle. « *Si-Brillant* » attend pour vous *aider*. Aussi voulez-vous que nous nous y mettions ? »

Tout en faisant la vaisselle, Mavis se demanda quel dessert elle pourrait bien préparer pour le dîner. La veille elle avait acheté différentes marques nouvelles, et à présent, d'après ce qu'elle leur entendait dire, toutes paraissaient tellement exquises qu'elle ne savait plus laquelle essayer en premier. La publicité pour les ingrédients d'une tarte aux pommes en conserve était un sketch au sujet d'un mari qui rentrait chez lui après une longue et fatigante journée de travail. En ouvrant la porte, il humait le fumet de la tarte aux pommes et se précipitait dans la cuisine. Il soulevait sa femme dans ses bras, la couvrait de baisers et lui disait : « Ma chérie, unique au monde ! » Cela paraissait très prometteur à Mavis, surtout lorsque le commentateur déclara que toute ménagère qui commencerait la préparation de cette tarte aux pommes en conserve à cet instant même, pouvait avoir la certitude qu'une scène absolument identique se reproduirait dans son foyer ce soir même.

Puis il y eut quelques couplets, vraiment bien tournés, de la boîte contenant le mélange pour un gâteau à la crème, chantés par un trio de voix de femmes, avec un excellent orchestre swing en bruit de fond.

Ces couplets l'informaient que si elle avait commis l'imprudence de n'acheter qu'une seule boîte de cet excellent produit, elle devrait se précipiter pour en acheter un autre, avant de commencer son gâteau, car un seul de ces gâteaux délicieux ne serait certainement pas suffisant pour toute sa famille affamée. L'air était très entraînant et Mavis se sentit mieux. Elle regarda sur ses rayons et, découvrant qu'elle n'avait qu'une seule boîte de ce produit, nota sur sa liste de commissions d'en acheter une seconde.

Puis la boîte d'entremets-express diffusa un slogan très familial qui bouleversa complètement Mavis avec son :

— « MMMMMMMM oui ! Exactement comme le faisait ma grand-mère ! »

Après avoir écouté encore plusieurs autres émissions, elle se décida finalement à ouvrir une boîte d'ananas :

— « C'est rapide ! C'est facile ! Oui, maman, vous n'avez qu'à me passer dans le réfrigérateur et me servir ! »

Etant donné l'état d'esprit de Mavis, c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Elle termina la vaisselle et était sur le point de quitter la cuisine lorsque le bidon d'encaustique liquide s'écria :

— « Mesdames, regardez vos planchers ! N'oubliez jamais que les autres vous jugent d'après l'état de vos planchers ! Pouvez-vous être fières des vôtres ? Sont-ils nets... parfaits et reluisants ? L'amie à l'esprit le plus critique, qui pourrait passer vous voir, n'y trouverait-elle rien à redire ? »

Mavis regarda le plancher. Certainement il avait besoin qu'elle s'en occupe. Elle le passa rapidement à l'encaustique à séchage rapide, reconnaissante à la « VU », comme elle l'était fréquemment, de le lui avoir rappelé.

Puis, en une rapide succession, la « VU » annonça qu'à présent il était possible de donner un éclat plus durable, plus étincelant, à l'argenterie ; se demanda si Mavis était peut-être coupable de « O. C. » (Odeur de Cheveux) et ferait peut-être bien de se laver les cheveux avant le retour de son mari ; lui conseilla à trois reprises différentes de se délasser un peu en buvant un verre de cola ; suggéra qu'elle avait négligé ses ongles et pourrait bien passer une nouvelle couche de vernis ; lui rappela que son désodorisateur permanent d'appartement perdrait son efficacité merveilleuse si elle ne le rechargeait pas à temps.

Aussi, au début de l'après-midi, elle avait déjà fait son argenterie et nettoyé les fenêtres, s'était lavé les cheveux et verni les ongles, était fermement décidée de faire cet après-midi même une permanente à froid à sa fille Kitty, et s'était abreuvée de cola. Mais elle était complètement épuisée.

C'*était* une responsabilité que d'être l'épouse de l'un des dirigeants de la « VU ». Il fallait être, en quelque sorte, un exemple pour le reste de la communauté. Seulement, parfois, elle se sentait tellement fatiguée... En passant devant la porte ouverte de la salle de bains, son

regard se posa sur un nouveau flacon de cachets que Fred venait d'acheter. Ce flacon était en train de dire :

— « Ecoutez, tous ! Vous savez que c'est le moment de la journée où vous avez besoin d'un remontant. Oui, je sais parfaitement que vous vous sentez abattus, fatigués, épuisés. Allons, remettez un peu de tonique dans votre corps ! Tout ce qu'il vous reste à faire, c'est de dévisser mon couvercle, de prendre un cachet, de l'avaler, et vous sentirez vos forces revenir aussitôt, comme par miracle ! »

Mavis fut sur le point de suivre ce conseil, lorsqu'un flacon d'aspirine s'écria :

— « Mon action est immédiate ! »

Et puis un flacon d'aspirine d'une marque concurrente (pourquoi Fred persistait-il à acheter d'autres flacons alors que l'ancien était encore aux trois-quarts plein ? (cela ne faisait qu'augmenter la confusion), glapit :

— « J'agis deux fois plus rapidement ! »

De l'aspirine ! Brusquement Mavis se rendit compte que c'était exactement ce dont elle avait besoin. Elle était en proie à une migraine épouvantable, mais, mon Dieu ! comment savoir laquelle de ces deux marques prendre ? Un cachet de chacun des flacons lui parut être la seule solution équitable.

Lorsque les enfants rentrèrent de l'école, Kitty refusa net de se laisser faire la permanente avant d'avoir été au magasin avec sa mère, comme celle-ci le lui avait promis au petit déjeuner. Mavis se sentait presque incapable de s'y rendre. Comment grand-mère appelait-elle déjà ce grand magasin où ils allaient faire leur marché ? L'enfer sur terre, l'enfer à roulettes, ou quelque chose du même genre. Naturellement, Mavis comprenait fort bien que des messages « VU » simultanés étaient indispensables pour accorder à chacun des produits sa chance de participer aux dépenses du client, mais cet après-midi elle se serait vraiment passée de l'obligation d'aller faire des achats.

Cependant, ayant fait une promesse ce matin, il n'y avait pas d'autre moyen que de s'exécuter. Naturellement Billy les avait accompagnées —les deux enfants adoraient aller au grand magasin plus que n'importe quoi. Ils longèrent les allées, entre les rayons, aux sons de :

— « Essayez-moi... Essayez-moi... Voilà le plus frais, le plus crémeux... Maman ! Vos enfants m'adorent... Enfants ! demandez à votre maman de choisir le paquet vert vif et rouge... Je suis là, juste sous vos yeux, le délicieux saindoux dont toutes vos amies vous parlent... »

Billy en écouta autant qu'il put en passant devant les comptoirs et souhaitait pour la millième fois pouvoir écouter à la maison les slogans publicitaires du type-magasin. Certains étaient aussi excellents que ceux du type-consommateurs ! Il essayait constamment de persuader les contrôleurs du grand magasin de ne pas arracher les disques de vente dans les paquets, mais ceux-ci grognaient toujours qu'ils avaient l'ordre de le faire et n'avaient pas le temps de s'occuper de lui. C'était une des raisons pour lesquelles Billy avait décidé, depuis bien longtemps déjà,

de devenir un contrôleur de grand magasin quand il serait grand. Pensez donc ! Non seulement il entendrait toute la journée les magnifiques émissions publicitaires destinées aux consommateurs et serait au courant des toutes dernières nouveautés, mais il entendrait également les slogans de vente. Etant donné qu'au cours de sa journée de travail, comme contrôleur, il arracherait des milliers de disques « Achetez-moi », il pouvait parier qu'il réussirait à en glisser dans sa poche de temps en temps. Alors tous ses amis ne l'envieraient-ils pas d'être à même d'écouter chez lui les émissions réservées pour la vente.

Ils arrivèrent enfin au comptoir des céréales et comme toujours, les enfants furent transportés de joie. Leurs visages étaient luisants d'excitation en prenant une boîte après l'autre pour mieux entendre les émissions publicitaires. Il y avait des bruits de fusillades, tous genres de craquements, des bruits secs d'éclatements ; il y avait de grands cris de « *Plus croustillants! Plus croquants! Plus stimulants!* » Il y avait des appels modulés s'adressant tout particulièrement aux mères, au sujet de la valeur nutritive plus grande et d'énergie reconstituée. Il y avait des voix d'athlètes invitant les gosses à en manger et à devenir un des leurs. Il y avait des hennissements de chevaux et des bruits explosifs de fusées et d'avions à réaction. Il y avait des mélopées et des cow-boys et des chansons de montagnards et des accordéons et des orchestres et des quartettes et des trios ! Pauvre Kitty ! Comment pourrait-elle jamais faire son choix ?

Mavis attendit patiemment pendant vingt minutes, prenant plaisir à la joie des enfants, quoique son mal de tête empirât de seconde en seconde. Finalement elle dit à Kitty qu'il était vraiment temps qu'elle se décidât.

— « Entendu, maman, je prendrai celle-ci pour aujourd'hui, » dit Kitty.

Elle approcha la boîte de l'oreille de sa mère.

— « Ecoute maman, n'est-ce pas magnifique? »

Mavis entendit un cri de commandement à vous déchirer le tympan : « *En avant... marrrche!* » et puis ce qui lui sembla être le bruit d'un millier d'hommes défilant au pas cadencé. « Croque ! Croque ! Croque ! Croque ! » chantaient-ils à l'unisson, recouvrant le bruit de leurs bottes tandis qu'un chœur masculin entamait un refrain au sujet de croquants marchant vers votre table, directement dans votre bol à céréales.

Brusquement, inexpliquablement, Mavis sentit qu'elle serait incapable de supporter une chose pareille tous les matins.

— « Non, Kitty, » dit-elle plutôt durement, « je ne veux pas que tu prennes cette marque-là. Je ne pourrai jamais écouter tous ces bruits de pas et tous ces hurlements au petit déjeuner. »

Le joli petit visage de Kitty se transforma en un nuage d'orage et des larmes jaillirent de ses yeux.

— « Je raconterai à papa ce que tu viens de dire ! Je dirai à papa que tu n'as pas voulu que j'achète cette marque ! »

Mavis recouvra ses sens aussi vite que ceux-ci l'avaient abandonnée.

— « Je m'excuse, ma chérie. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris. Mais naturellement tu peux avoir cette marque si tu y tiens. Cette publicité est excellente et toute nouvelle. Maintenant rentrons vite à la maison afin que je puisse te faire ta permanente avant l'arrivée de grand-mère. »

Grand-mère arriva juste à temps pour le dîner. Elle embrassa chaleureusement les enfants, quoiqu'ils ne se souvinssent pas d'elle et parut être heureuse de voir Mavis et Fred. Mais ils ne tardèrent pas à remarquer qu'elle était restée la même vieille grand-mère. A table elle essaya de hurler pour couvrir de sa voix les émissions publicitaires du dîner, jusqu'à ce que Mavis fut obligée de la prier de se taire, car la famille aurait manqué toute cette belle publicité. En outre elle faillit réussir à leur gâcher tout le plaisir qu'ils prenaient à la nouvellle campagne de « Digèrebien » qu'ils attendaient avec impatience depuis quelques jours déjà.

Fred savait que les enfants adoreraient cette nouvelle formule publicitaire. Il avait un tube de « Digèrebien » tout neuf dans sa poche, prêt à capter l'émission et à la diffuser. Ce fut minuté d'une façon parfaite. A l'instant même où Fred avalait son dernier morceau d'ananas, il y eut un énorme rot, personne ne pouvait s'y tromper c'était bel et bien un rot. Mavis parut choquée, mais se mit à rire avec les autres lorsqu'elle entendit une voix d'homme dire :

— « Extrêmement gênant, n'est-ce pas? Et supposez que cela vous soit arrivé à *vous?* Mais ce qui est pire c'est le malaise que l'on éprouve en voulant retenir les gaz digestifs ! Pourquoi risquer d'être embarrassé ou ressentir des malaises? Prenez une tablette « Digèrebien » et évitez le risque de... (le rot retentit un fois de plus, déchaînant de nouveau le fou rire chez les enfants). Oui, mes amis, assurez-vous que cela ne puisse pas *vous* arriver ! »

Fred distribua des « Digèrebien » à chacun au milieu des exclamations des enfants :

— « Oh, papa, je n'en avais encore jamais entendu de meilleure. »

— « J'attends demain soir avec impatience pour le réentendre.. »

Mavis opina :

— « C'était très bien. Cela fait beaucoup d'effet. »

Cependant grand-mère prit son cachet « Digèrebien », le jeta par terre et l'écrasa en poudre sous son talon. Fred et Mavis échangèrent des regards désespérés.

Ce soir-là les enfants eurent la permission de se coucher plus tard, pour leur permettre de bavarder avec leur bisaïeule après la fin des émissions « VU » à onze heures. On leur avait raconté qu'elle venait de rentrer d'un long « voyage » et maintenant qu'ils lui posaient des questions sur ce qu'elle avait vu, elle inventait des histoires d'endroits éloignés qu'elle avait visités et où il n'y avait pas de « VU ». Puis, tandis que les enfants commençaient à s'ennuyer, elle poursuivit en leur racontant des histoires de sa jeunesse, avant l'invention de la « VU », bien avant, dit-elle, « cette journée fatale où la Cour Suprême ouvrit

toutes les portes à la « VU » en décidant que même les pauvres voyageurs d'autobus, sans défense, devaient écouter les slogans publicitaires, que cela leur plaise ou non. »

— « Mais n'*aimaient-ils* pas entendre cette publicité ? » demanda Billy.

Fred sourit intérieurement. Voilà un gosse qui promettait. Il était vraiment bien. Grand-mère pourrait parler jusqu'à en perdre le souffle, mais ce gosse-là elle ne le convertirait pas à son point de vue.

— « Non, » dit grand-mère, qui paraissait être terriblement triste, « ils ne l'aimaient pas. »

Elle faisait des efforts évidents pour se ressaisir.

— « Vous savez Fred, le commerce des spiritueux perd une bien belle occasion. S'il y avait une bouteille de Vieille Fine ici en ce moment, disant : « Bois-moi ! Bois-moi ! » je crois bien que je me laisserais tenter. »

Fred comprit l'allusion et remplit trois verres.

— « Au fait, » dit Mavis en lançant un regard chargé de fierté vers son mari, « c'est en grande partie grâce à Fred que les choses en sont là. Les grandes sociétés de spiritueux ont plaidé avec lui, l'ont supplié pendant des mois et des mois, ont offert des monceaux d'argent et tout et tout, mais Fred s'est dit que cela pourrait avoir une influence néfaste dans les familles s'il y avait, dans tous les intérieurs, des bouteilles suppliant qu'on les boive. Et je crois qu'il a raison. Il a refusé de véritables fortunes. »

— « En effet, c'est splendide de la part de Fred et je l'en félicite. »

Grand-mère avala son verre rapidement et consulta sa montre.

— « Je crois que nous ferions mieux d'aller tous nous coucher maintenant. Tu m'as l'air bien fatiguée Mavis et je suppose que, tout particulièrement dans cette maison, il faut se lever dès les premières émissions de la « VU ».

— « Certainement, c'est ce que nous faisons d'habitude, » dit Mavis, puis tout excitée elle ajouta : « Et je sais que pour demain matin Fred nous a préparé une merveilleuse surprise. Un nouveau client qu'il a réussi à convaincre et il ne veut pas nous dire qui c'est. Mais c'est extrêmement important et ça débute demain. »

Le lendemain matin, les Bascom et grand-mère étaient en train de s'installer à la table du petit déjeuner, lorsque quelqu'un frappa très fort à la porte d'entrée.

— « Voilà la surprise ! » s'écria Fred. « Venez, tout le monde ! »

Ils se précipitèrent tous vers la porte d'entrée et Fred l'ouvrit toute grande. Il n'y avait personne, mais le numéro du *New York Times* était sur le perron et disait :

— « Bonjour ! Voici votre *New York Times !* N'aimeriez-vous pas me trouver à votre porte *tous* les jours? Pensez un peu combien c'est plus commode, combien vous... »

Mavis attira Fred sur la pelouse où il pouvait entendre ce qu'elle lui disait.

— « Fred ! » s'écria-t-elle, « le *New York Times...* tu as réussi à avoir le *New York Times* comme client ! Mais comment as-tu bien pu t'y prendre ? »

Les enfants dansaient autour de lui, le félicitant.

— « Oh papa, mais c'est magnifique ! Est-ce le journal qui a frappé à la porte en arrivant ? »

— « Ouais ! » déclara Fred avec une fierté bien justifiée. « Cela fait partie du message. Regarde Mavis ! »

Il fit un geste vers la rue. Dans les deux directions, aussi loin qu'ils pouvaient voir, les familles étaient agglutinées sur les marches de leurs perrons écoutant le *New York Times.*

Lorsque l'émission fut terminée, le plus proche voisin cria :

— « C'est une idée à vous, Fred ? »

— « Je dois avouer que oui, » répliqua Fred en riant.

De tous côtés on entendit :

— « Du beau travail, Fred ! »

— « Mais c'est magnifique ! »

— « Il faut vraiment dire que vous savez y tâter, Fred ! »

Mais probablement seuls, lui et Mavis, se rendaient bien compte de ce que cela allait signifier au point de vue avancement.

Sans être remarquée, grand-mère était retournée dans la maison, montée dans sa chambre et avait tiré une petite boîte d'une de ses valises. Maintenant elle ressortait de la maison et s'approchait du groupe familial sur la pelouse.

— « Pendant que vous êtes encore dehors, nous pourrions peut-être parler en entendant ce que nous disons. J'ai une déclaration à vous faire et je crois qu'il serait préférable de renvoyer les enfants à l'intérieur de la maison. »

Mavis demanda à Kitty si elle n'avait pas peur de manquer la publicité de la nouvelle boîte de céréales et les enfants partirent au grand galop pour disparaître dans la maison.

— Je ne peux supporter un jour de plus de ceci, » déclara grand-mère. « Je regrette, mais je suis obligée de vous quitter sur-le-champ. »

— « Mais, grand-mère, vous ne pouvez pas faire ça... vous ne savez même pas où aller ! »

— « Ah, vous croyez que je ne sais pas où aller. Je retourne en prison. C'est vraiment le seul endroit possible pour moi. J'y ai des amis et c'est l'endroit le plus tranquille que je connaisse. »

— « Mais vous ne pouvez pas... » commença à dire Fred.

— « Mais que si. Je peux ! » répliqua grand-mère.

Elle ouvrit la main et leur montra la petite boîte.

— « Des bouche-oreilles ! Grand-mère ! Cachez-les ! Vite ! Où diable avez-vous pu en trouver ! »

La grand-mère ignora la question de Mavis.

— « Je vais de ce pas téléphoner à la police et leur demander de venir m'arrêter. »

Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la maison.

— « Mais elle ne peut pas faire ça ! » s'écria Fred sauvagement.

— « Laisse-la faire, Fred. Du reste cela résoud tous nos problèmes et elle a parfaitement raison. »

— « Mais, Mavis, si elle appelle la police, toute la ville le saura. Je serai ruiné ! Empêche-la de téléphoner et dis-lui que nous allons l'emmener à un autre poste de police. »

Mavis rattrapa grand-mère avant que celle-ci n'arrive auprès du téléphone et lui expliqua la mauvaise passe dans laquelle se trouvait Fred, une lueur vicieuse apparut dans l'œil de grand-mère, mais disparut aussitôt. Elle considéra Mavis avec une certaine tendresse et dit que c'était entendu à condition qu'elle puisse retourner en prison le plus vite possible.

Ils mangèrent leur petit déjeuner en commun. Les enfants, fredonnant le couplet publicitaire de la nouvelle marque de céréales, partirent pour l'école — on leur raconterait ce soir que grand-mère était partie faire un autre « voyage » — et Mavis et Fred partirent en voiture vers une ville à 75 kilomètres de là, avec grand-mère et ses bagages sur le siège arrière.

Grand-mère était heureuse et en paix, pensant, en écoutant les réservoirs à essence crier qu'ils devraient être remplis et les bougies pleurer pour être décrassées et toutes les autres pièces demander à être vérifiées ou réparées ou remplacées, qu'elle entendait la « VU » pour la dernière fois.

Mais lorsque les Bascom furent sur le chemin du retour, après avoir déposé grand-mère, l'idée vint subitement à Fred. Dans son excitation il hurla :

— « Mavis ! Nous avons été aveugles comme des chauves-souris ! »

— « Que veux-tu dire, mon chéri ? »

— « Aveugles, te dis-je, aveugles ! Je viens de penser à grand-mère en prison et à tous ces milliers de gens dans les prisons et les pénitenciers, tous *sans* « VU ». Ils n'achètent rien, par conséquent ils n'ont pas de « VU ». Peux-tu imaginer quel effet désastreux cela doit avoir sur leurs habitudes d'acheteurs ? »

— « Oui, tu as raison Fred... Cinq ou dix ou vingt ans sans faire d'achats. Après un temps pareil ils doivent certainement avoir perdu toutes leurs habitudes d'acheteurs. »

Elle rit et ajouta :

— « Cependant je ne vois tout de même pas comment nous pourrions remédier à cet état de choses. »

— « Et comment ! Mavis, il ne s'agit pas seulement des prisons, mon idée va provoquer une révolution dans la Compagnie ! Te rends-tu compte que depuis que la « VU » a été inventée nous avons toujours pensé que les disques devaient être attachés aux produits. Pourquoi ? Au nom du ciel, pourquoi ? Pourquoi ne pourrions-nous pas prévoir, disons une petite boîte où l'on garderait les disques dans chaque cellule, ainsi les prisonniers pourraient tout de même entendre la « VU » et, en quelque sorte, ceci leur éviterait de perdre leurs habitudes d'acheteurs

et, lorsqu'ils sortiraient de prison, ils ne seraient pas complètement à la dérive. »

— « Fred, je me demande ce que diraient les services pénitenciers ? Il vous faudra obtenir leur collaboration. Je veux dire que ce seront eux qui seront chargés de distribuer les disques, n'est-ce pas ? »

Mais Fred avait déjà dépassé tout ça.

— « Nous en ferons un service public, Mavis. Outre la « VU » régulière, nous intéresserons à ceci quelques annonceurs aux idées larges, quelques-uns de ces types des grandes sociétés qui adorent faire du bien. Ils seront satisfaits simplement avec une très courte publicité pour leur produit et le reste du message pourra être consacré au bien et à l'éducation des prisonniers. Comme par exemple des petites conférences sur le thème « soyez honnêtes » ou « le crime ne paie pas », ou encore « comment nous aimerions les voir se conduire après avoir purgé leur peine... des choses qui réellement les prépareront de nouveau à la vie en dehors des murs de la prison. »

Impulsivement Mavis mit sa main sur le bras de son mari et le serra. Ce n'était pas étonnant qu'elle soit si fière de son Fred ! Qui d'autre que Fred — Mavis cilla pour retenir ses larmes — qui d'autre que Fred penserait immédiatement et en tout premier lieu non pas simplement au côté mercantile de l'affaire, mais aussi au bien-être et à l'amélioration de tous ces pauvres prisonniers !

DERNIERE MINUTE

Alors que le présent numéro était déjà sous presse, nous avons reçu la communication suivante d'Ann Griffith :

« Je rentre de faire des achats dans mon magasin de produits alimentaires habituel et j'ai découvert qu'une réplique à peu près exacte de la « VU » y a été installée. Il y avait là une grande pile de pots de prunes au sirop et de cette pile, par le truchement d'une bande de magnétophone, sortait une de ces voix féminines si tristement gaies, conseillant de goûter à cette nouvelle marque de prunes au sirop. « Pourquoi n'en emporteriez-vous pas un pot avec vous... etc... » *sans arrêt.*

Nous ne pouvons que joindre nos voix à la prière fervente que Miss Griffith met en conclusion à cette information :

QUE DIEU AIT PITIE DE NOUS !



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

« *Le Futur a déjà commencé* », par Robert Jungk (Ed. Arthaud). Ce remarquable reportage nous décrit les cités atomiques américaines, le lancement des fusées, les végétaux et animaux « améliorés » par l'action de la science, l'application du détecteur de mensonges à l'industrie, la préparation méthodique de l'avenir dans les grands laboratoires de recherches. M. Jungk est correspondant aux Etats-Unis du grand hebdomadaire suisse la « *Weltwoche* », ainsi que d'autres journaux suisses et allemands. Son livre est paru d'abord en Suisse (en langue allemande). Ces circonstances ont permis à M. Jungk de s'exprimer avec une grande liberté d'esprit et de nous présenter, en même temps qu'un reportage passionnant, des critiques de l'avenir qu'il voit foncer vers nous. Excellente traduction de M. Daussy.

« *L'Ere des robots* », par Albert Ducrocq (Julliard). L'auteur, à la fois physicien nucléaire et cybernéticien, nous avait déjà donné des ouvrages remarquables, notamment « *Les Armes de demain* » (Berger-Levrault) et « *L'Humanité devant la navigation interplanétaire* » (Calmann-Lévy).

Il s'est attaqué aux problèmes de la cybernétique d'une façon originale et qui a provoqué certaines colères (celle de M. Pierre Auger, notamment, dans le dernier numéro de « *Science et Société* »). Il a en outre inventé un robot qui peint et écrit des poèmes, un renard électronique et d'autres êtres assez étonnants. Dans son dernier livre, il estime que l'âge de l'homme ne fait que commencer, *du fait même de la naissance des robots.* L'arrivée de ces serviteurs marque pour lui le début de l'âge adulte de l'humanité. Il envisage, comme Wiener, de Latil et d'autres, une nouvelle révolution industrielle libérant définitivement l'humanité. Ce livre est le plus facilement compréhensible de tous ceux qui ont jusqu'à présent été écrits sur la cybernétique. Il trouvera certainement un grand public.

« *Menschen Zwichen die Planeten* », par F. H. Neher et Wernher von Braun (Editions Bechtle, ouvrage en langue allemande). L'événement du mois est certainement l'arrivée en France des premiers exemplaires de ce livre tant attendu. Les savants se méfient souvent de la « science-fiction » quand elle extrapole trop imprudemment. Or, pour la première fois, le plus grand spécialiste du monde d'une question a voulu collaborer à un roman de science-fiction basé sur ses travaux.

Le professeur Wernher von Braun est l'inventeur de la fameuse V2. Il s'est refusé à son emploi contre la population civile, fut emprisonné pour cela par la Gestapo et libéré par ordre spécial d'Hitler. Il dirige actuellement la recherche scientifique et technique dans le domaine des fusées aux U.S.A. Son livre, rédigé par l'historien militaire allemand F. H. Neher, décrit la pacification de la Terre, la naissance d'une nouvelle ère de paix et un voyage sur la planète Mars, *réalisé au moyen de fusées pouvant être construites actuellement* sans aucune invention nouvelle.

Pour la première fois, nous savons donc que les planètes sont à notre portée si les hommes veulent s'unir. Les explorateurs de von Braun trouvent sur Mars les traces d'une civilisation détruite par la guerre atomique. C'est un avertissement de plus, venant de l'homme qui connaît le mieux les possibilités des armes nouvelles. La traduction française de ce livre d'une extrême importance paraîtra ultérieurement aux Editions Arthaud.

« *Aspects de l'alchimie traditionnelle* », par René Alleau (Editions de Minuit). Les œuvres que « *Fiction* » présente à ses lecteurs et dont le lien commun est la qualité littéraire, se rapportent à l' « Etrange ». Le besoin de percer les mystères qui nous entourent ne date pas d'hier. Les légendes et la poésie l'ont exprimé avant la « science-fiction » et le remarquable livre de M. René Alleau en décrit une

expression très ancienne et très importante : l'alchimie.

Le grand écrivain américain James Branch Cabell avait déjà comparé l'écriture à l'alchimie. M. René Alleau étudie dans son livre les rapports de l'alchimie avec la poésie et la religion. Au lieu de prendre l'attitude supérieure du chimiste qui a tendance à considérer l'alchimiste comme un précurseur naïf et maladroit ou du psychiatre qui considère trop souvent l'alchimie comme une aberration, M. Alleau y voit une expression valable des aspirations humaines vers l'inconnu et l'infini. Il montre, d'une façon qui nous paraît extrêmement convaincante qu'il s'agit d'un *art* et d'une *mystique* et non de *technique*. Il présente aussi un aspect passionnant de l'alchimie, l'aspect *société secrète* et *cryptographie*. Rappelons que l'alchimiste Blaise de Vigenere, l'auteur du *Traité du feu et du sel* (1618) est également l'inventeur des codes secrets les plus ingénieux et les plus fréquemment rencontrés, aussi bien dans la réalité que dans les récits mystérieux.

J. B.

●

Parmi les œuvres romanesques, la sélection est peu importante et, dans l'ensemble, décevante. Sur quatre ouvrages reçus, un seul mérite le qualificatif d'« intéressant » : « *Le Dernier astronef* » (The Last Spaceship), de Murray Leinster (Rayon Fantastique. Gallimard). L'idée de départ est excellente : dans quelques milliers d'années, l'univers est gouverné par une tyrannie technocratique qui se sert d'un « conseil disciplinaire » pour envoyer en exil les adversaires du régime, et les voyages d'un monde à l'autre s'effectuent au moyen du vire-matière qui supprime le temps et l'espace. Mais un jeune savant, Kim Rendell, se révolte contre les despotes et, avec l'aide de sa fiancée Dona, décide de libérer le monde grâce à un vieil astronef légué à l'Etat par un de ses ancêtres. Ce qui nous vaut ensuite la sempiternelle guerre à l'échelle cosmique. Les bons triompheront, comme il se doit, et les méchants seront punis. Sur un thème relativement simpliste, l'auteur a néanmoins écrit un roman d'A. S. qui, malgré quelques longueurs, se lit avec intérêt. Une variété supérieure de *space opera.*

« *Un Martien sur la terre* » (The Kid from Mars), d'Oscar J. Friend (même collection), est autant qu'une œuvre de S.-F., une satire parfois féroce des milieux de la publicité américaine. Le Martien en question, un certain Llanielet, a été envoyé sur terre pour se documenter sur le sens de l'humour que ses compatriotes ont totalement perdu. Personne, malheureusement, ne le prend au sérieux, croyant qu'il s'agit d'un gigantesque bluff publicitaire, et le pauvre Llanielet en est réduit à kidnapper certaines éminentes personnalités terrestres afin de les emmener sur sa planète. C'eût été une œuvrette drôle, si Friend s'était contenté d'écrire une longue nouvelle. Il a malheureusement voulu faire un roman et celuici, tout en provoquant des sourires de-ci, de-là, suscite aussi, hélas! de fréquents bâillements.

« *L'Héritage de la Lune* » (Born of Luna), de Vargo Statten (Fleuve Noir), lui aussi, n'est pas un chef-d'œuvre, loin de là. C'est l'histoire d'un jeune savant qui se fait voler son invention (un rayon mortel) par un grand industriel animé de la soif du pouvoir. Sa femme l'incite à se rendre sur la Lune où, dit-elle, elle est appelée par un sentiment qu'elle ne peut expliquer. Le voyage a lieu et les époux en ramènent un fœtus qui, ô miracle! devient adulte du jour au lendemain et qui leur annonce qu'ils seront avec lui les sauveurs de notre Terre où une guerre sanglante a éclaté. Intéressera les jeunes. Quant aux autres, ils feront peut-être les difficiles.

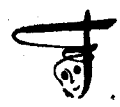
Enfin, « *Et le monde faillit changer* », de Maurice Renaud — ne pas confondre avec notre directeur — que publient les Editions de la Flamme d'Or (Série Visions Futures), est encore plus enfantin. Un jeune ingénieur vole à un de ses collègues (momentanément interné) un appareil qui lui permet d'attirer les objets à distance. Il commencera évidemment par piller les banques, séduire une fille, aller en vacances. Les choses se gâtent quand il se met en devoir de réformer notre bon vieux régime républicain et quand, en outre, il se juge obligé de trucider quelques personnes de peur d'être dénoncé comme voleur. Il y a des pages amusantes, mais l'ensemble est émi-

nemment naïf. Dommage. Au fait, se trouvera-t-il un jour un éditeur courageux pour publier « *What Mad Universe* », de Fredric Brown, un authentique chef-d'œuvre de S.-F., celui-là ?

⁂

Les lignes qui précèdent étaient écrites lorsqu'il nous a été donné de lire un livre qui se place bien loin au-dessus de la production dont nous venons de rendre compte. Dans l'ouvrage de M. René Alleau, « *Aspects de l'alchimie traditionnelle* », dont mon confrère Jacques Bergier vient de vous entretenir, l'auteur fait très justement observer que « fiction » veut dire « création ». L'objectif de l'écrivain fantastique est la création d'un univers. Peu d'entre eux y ont aussi parfaitement réussi que Mme Marianne Andrau dans son roman « *Les Mains du Manchot* » (Denoël). Ce livre crée son propre univers situé dans d'autres dimensions, où les lois naturelles sont totalement différentes. On peut discuter à perte de vue pour savoir s'il s'agit de « science-fiction » ou de « fantastique ». Nous ne faisons pas ici de ces distinctions arbitraires. Le livre de Mme Andrau est une réussite trop parfaite pour chercher le « joint », savoir si Kafka, Wells, ou Alain Fournier, ou Henri Michaux l'ont davantage influencée. Son univers est, en tous cas, cohérent et extraordinaire, menaçant et très proche de nous. S'il fallait citer un nom, c'est celui du grand écrivain américain Howard Phillips Lovecraft qui nous viendrait à l'esprit. Nous recommandons ce livre à tous ceux qui aiment le fantastique pur, le fantastique pour adultes.

I. B. M.



ENVOI DE MANUSCRITS

A peine notre numéro 1 était-il en vente depuis quelques jours, que nous étions déjà submergés de manuscrits qui nous étaient proposés pour une publication éventuelle ultérieure. Nous nous excusons même auprès de certains de nos correspondants auxquels nous n'avons pas eu le temps matériel d'accuser réception de leurs envois, tant ceux-ci ont été nombreux.

Nous demandons donc à tous les auteurs qui ont des manuscrits de contes ou nouvelles entrant dans le cadre de ce que nous publions et qui auraient l'intention de nous les soumettre, de vouloir bien surseoir à tout envoi jusqu'a nouvel avis de notre part. Nous sommes actuellement couverts en matière rédactionnelle pour plusieurs mois à l'avance et sommes dans l'impossibilité complète d'examiner de nouveaux manuscrits.

FANTÔMES A REVENDRE

par F. HOVEYDA

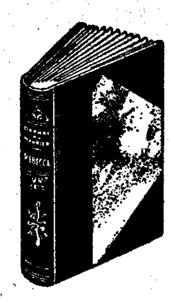
Le surnaturel au cinéma est aussi divers qu'en littérature. Dans le seul domaine de la comédie, il peut intervenir de manière très différente. Deux films actuellement projetés sur les écrans parisiens en font foi.

L'Esprit s'amuse (Blithe spirit), film anglais de David Lean, basé sur un scénario du célèbre auteur dramatique Noël Coward, est une reprise. Sortie en 1945, cette comédie plaisante eut un succès immense. Un romancier en vogue, voulant écrire un récit sur le spiritisme, organise une séance de table tournante chez lui. Une vieille fille, très excentrique, sert de médium. Au cours de la séance, le fantôme de sa première femme se présente. Les invités partis, le fantôme reste. Mais seul le mari peut le voir. Ce qui nous vaut une série de quiproquos réjouissants entre le romancier et son épouse actuelle. Celle-ci cherche à se débarrasser du fantôme gênant. Elle meurt dans un accident d'auto provoqué par l'esprit et vient hanter à son tour le romancier. Excédé par les deux fantômes notre auteur en vogue fait appel à la vieille fille-médium pour les renvoyer dans l'au-delà. Se croyant débarrassé, il veut entreprendre un voyage pour oublier ses malheurs. Mais les deux esprits ligués provoqueront un accident et le fantôme du romancier rejoindra ses défuntes épouses. Tel est le scénario de ce film charmant, qui, par ailleurs, critique avec beaucoup de verve et d'humour quelques types de campagnards snobs. Les vedettes, Rex Harrisson et Constance Cummings jouent avec beaucoup de brio. Grâce à la parfaite réalisation de David Lean, pas un instant le mélange de réel et de fantastique ne nous gêne. Certes, la formule n'était pas nouvelle. La série des Topper (*Le couple invisible*, *Fantômes en croisière*... etc.) nous avait déjà habitué à ce genre. Il ne faut pas d'ailleurs croire que seuls les cinémas américains et anglais l'ont abordé avec succès. Le réalisateur français, René Clair, a donné dans ce domaine des chefs-d'œuvre incontestables : *Paris qui dort* (1924) ; *Le voyage imaginaire* (1926) ; *Fantômes à vendre* (1936) ; *J'ai épousé une sorcière* (1943) ; *C'est arrivé demain* (1944), etc.

Le film de David Lean a un petit peu vieilli. Peut-être cela tient-il à la couleur qui n'était pas très au point. Quoi qu'il en soit, on rit encore, mais beaucoup moins qu'à la première vision.

Fais-moi peur (Scared stiff), film américain de George Marshall, qui sort en exclusivité, aborde un autre domaine du fantastique : la comédie d'épouvante. Larry Todd et Myron Mertz, artistes de cabaret personnifiés par les deux nouveaux comiques : Dean Martin et Jerry Lewis, font la connaissance d'une belle jeune femme, Mary (Lizabeth Scott). Cette dernière a hérité d'une petite île au large de Cuba et veut la vendre. Un mystérieux étranger qui cherche à s'opposer à la vente est assassiné. La police suspecte Larry. Mary rencontre un vieil ami, Tony Warren, qui essaie aussi de la dissuader en ce qui concerne l'île. La jeune femme, accompagnée de Tony, Larry et Myron se rend enfin dans l'île, où elle rencontre des zombies (cadavres vivants) et est poursuivie par des fantômes. Finalement, un trésor est découvert et l'on apprend que Tony, attiré par le magot, avait organisé toute une mise en scène pour effrayer et éloigner la jeune femme.

Le constant alliage de l'angoisse et de la comédie fait succéder avec bonheur le rire à la frayeur. Le film est la troisième version cinématographique d'une pièce à succès des années 1920. Nous n'avons jamais vu la première version. Mais la seconde fut tournée, en 1940, par George Marshall lui-même, sous le titre de « *Ghost breakers* », avec Bob Hope dans le rôle principal. Le film de 1953 est, je crois, meilleur que son prédécesseur. Les amateurs du genre ne seront pas déçus. C'est que Marshall,



un des plus vieux réalisateurs d'Hollywood, connaît bien son métier. Il tourna de nombreux westerns entre 1914 et 1917. Après la guerre de 1914, il produisit pour Pathé, les *Aventures de Ruth*, sérials célèbres dans lesquels triompha Ruth Roland. Il dirigea dans l'entre-deux-guerres de nombreux courts métrages. Depuis, ses westerns (*Destry rides again*, *Valley of the sun*, etc.) lui valurent le titre de « champion of champions directors ».

Les spectateurs trouveront plus d'un point commun entre ce film et une production du muet : *La Volonté du mort* (The cat and the Canari, 1927), de Paul Léni, qui reste le chef-d'œuvre du genre. Ce dernier film qui fit l'objet de nombreux « remakes » (*The cat creeps*, de Rupert Julian, 1930, *Le mystère de la maison Norman*, de Elliott Nugent, 1939, etc.) revient souvent dans les programmes de la Cinémathèque française.

Le seul reproche que je ferais à George Marshall et à ses scénaristes est d'avoir allongé outre mesure le récit des événements précédant l'arrivée dans l'île. Certes, cette longue introduction contient de nombreuses aventures et de très bons gags. Mais elle n'a rien à voir avec le genre qui nous intéresse ici.

⁂

Il me faut enfin signaler un film qui passe actuellement dans les salles de quartier, en version française : *La Forêt de la terreur* (Jungle Jim in the forbidden land), de Lew Landers. Cette production de 1951 retrace les interminables aventures de Johnny Weissmuller qui a définitivement délaissé Tarzan pour le nouveau superman qu'est Jungle Jim. C'est un film d'aventures de la série habituelle des Tarzan et consorts. Mais cette fois-ci Jungle Jim s'attaque non seulement à des tigres et des hippopotames, mais aussi aux géants terrifiants, monstres humains qui rappellent, en plus grand, les loups-garous.



■ *Au Cinéma.*

Abbott et Costello, les deux comiques de l'écran, vedettes de l'Universal Films, seront utilisés dans leur prochaine production pour un film d'anticipation scientifique... comique. Les Deux Nigauds vont effectuer un voyage dans la planète Mars, voyage qui sera, évidemment, le prétexte de nombreux gags se déroulant au milieu des Martiens et Martiennes.

⁂

C'est dans le courant de cet hiver que la Société Paramount présentera en France son tout dernier film d'anticipation scientifique, qui est une adaptation par Byron Haskin du célèbre roman de Wells : « La Guerre des Mondes ».

COURRIER DES LECTEURS

Les grandes catégories de romans de « fiction ».

M. P. Lasnier, *à Orléansville* (*Alger*).

J'ai eu le récent bonheur (cela date d'hier exactement) d'acheter votre nouveau magazine « *Fiction* ». Il répond à un besoin existant depuis longtemps déjà, et je m'étonne que l'on n'ait pas songé plus tôt à une édition de ce genre alors que tant de « Digest » ont envahi les devantures des libraires depuis plusieurs années.

« *Fiction* » s'imposait pour une multitude de raisons, dont la principale est d'opérer une sélection sérieuse parmi les nombreux ouvrages parus sur l'anticipation scientifique, la science-fiction ou le fantastique. Nul doute que vous réussirez dans cette voie, car votre premier numéro est prometteur.

Ceci dit, je constate avec plaisir que les amateurs de récits d'anticipation et de fiction sont plus répandus que je ne le pensais tout d'abord. Je me heurte, dans ma sphère, à une incompréhension presque totale de la part de mes familiers (parents, amis ou camarades). La plupart trouvent ridicule ma passion pour ce genre de romans, et quand je leur propose d'en lire un « pour voir » ils répondent toujours que cela ne les intéresse pas. Par le truchement de « *Fiction* » et de son « Courrier des Lecteurs », j'apprendrai, j'en suis sûr, qu'il existe bon nombre d'individus qui, comme moi, aiment se perdre dans des aventures fantastiques qui sont en quelque sorte une évasion après les activités qui nous occupent en ce bas monde......

Le goût de notre correspondant n'est pas seulement passif, puisqu'il s'engagea à dix-huit ans dans l'Armée de l'Air et qu'il nous déclare :

Si l'on demande un jour des volontaires (pour les tests physiologiques) lors des premiers essais de voyage interplanétaires, je ne serai pas le dernier inscrit. Je connais «grosso-modo» les inconvénients multiples que présenteront les premières expéditions de ce genre, mais j'ai bon espoir que, en définitive, aucune difficulté ne sera insurmontable. Il y a moins d'un siècle, on ignorait non seulement tout des voyages aériens, mais personne ne se serait risqué à prophétiser qu'un jour l'homme volerait dans les plus lourds que l'air. Or, à l'heure actuelle, le simple « Comet », qui n'est qu'un avion commercial, relie Paris à Alger plusieurs fois par semaine à la vitesse moyenne de 800 km./h. et en volant à une altitude de 12.000 mètres. Certains avions expérimentaux ont atteint 20.000 mètres d'altitude. Tout en admirant ces performances, on ne s'en étonne plus : c'est un signe des temps; l'humanité finit par s'adapter aux découvertes scientifiques tout en les interprétant et les comprenant parfois très mal......................

M. Lasnier s'essaie ensuite à une classification des romans de « fiction » :

Pour ma part, je divise tous ces romans en trois grandes catégories : tout d'abord le roman d'anticipation, scientifique ou non; ensuite le roman de science-fiction; enfin le roman fantastique.

Le roman d'anticipation peut être scientifique tout entier ou en partie, il peut même contenir une part de fantastique ou d'absurde. S'il est entièrement scientifique, il peut être passionnant si l'auteur sait manier sa langue avec élégance, lui donner des allures d'aventures attrayantes et sait amener au bon moment des situations piquantes d'intérêt. C'est d'ailleurs le cas le plus fréquent et je reconnais que nos auteurs modernes n'ont rien à envier à Jules Verne ou à Wells, je dirais même qu'ils les dépassent. Le seul reproche qu'on pourrait leur adresser serait d'être trop succincts lorsqu'ils décrivent les inventions mirobolantes mises en œuvre dans leurs romans. Mais après tout, il ne faut pas se montrer trop exigeant car, ou bien l'auteur nous fournirait un exposé fastidieux (si ses connaissances le lui permettent), débordant le cadre du roman, ou bien il risquerait de gâcher son œuvre en l'agrémentant de détails absurdes. Ces deux inconvénients sont fort habilement évités et tout est pour le mieux........................

M. Lasnier, après avoir analysé plusieurs romans qu'il fait entrer dans

cette catégorie (analyse que nous ne pouvons malheureusement citer, faute de place), définit ensuite ce qu'il considère comme la deuxième catégorie :

Passons maintenant à la deuxième catégorie : la science-fiction. Elle se distingue de l'anticipation pure par le fait qu'elle se situe plutôt dans le domaine de la chimère et de l'irréel avec un apport scientifique extrêmement poussé qui lui donne une allure d' « incroyable mais vrai », sinon de vraisemblable, d'autant plus que les acteurs en sont humains. Le fantastique n'en est pas exclu, mais on lui donne une explication logique.......

Suivent plusieurs exemples et M. Lasnier aborde la dernière catégorie :

La dernière catégorie est celle du « fantastique ». On n'y recherche ni la logique ni un semblant de réalité. On y accepte tel quel le fruit de l'imagination de l'auteur. C'est donc surtout la façon dont l'idée est développée et écrite qui fait la valeur du livre; ce qui ne veut pas dire pour autant que cette idée ne doit pas avoir une certaine valeur, qu'elle ne doit pas être sensée dans la mesure du possible.

Voici un premier essai de « classification ». M. Lasnier ne prétend pas que ses remarques soient sans appel, puisqu'il déclare :

J'aimerais même rencontrer des contradicteurs parmi vos lecteurs; votre « Courrier des Lecteurs » a été créé pour la confrontation des opinions et des idées, et cette joute amicale qui se poursuivra sous vos auspices, sera certainement riche en enseignements.

La classification proposée par M. Lasnier nous paraît sujette à revision. Puisque notre correspondant sollicite d'autres avis, espérons que son appel ne restera pas vain et que... du choc (aimable!) des idées, jaillira la lumière.

⁂

Similitude d'inspiration.

M. Pierre Ruffel, *à Montauban (Tarn-et-Garonne).*

A propos de « *La dernière séance* » d'Agatha Christie, que la célèbre *authoress* place en France, je vous suggère un rapprochement — français — justement : « *La Maison des hommes vivants* », de Claude Farrère.

La différence est que les hommes « vivants » s'assurent une quasi immortalité en se fortifiant de la force vitale de victimes, puisée par « pompage psychique », si je puis dire, et qui laisse le fournisseur plus ou moins diminué; le dénouement du court roman de Farrère est très différent aussi et non moins remarquable : il y a dédoublement d'un être humain. L'une des moitiés est tuée dans un pseudo-accident et fournit le cadavre, matériel devenu indispensable; l'autre, vivante d'une vie précaire et diminuée, reparaît dans le monde normal; le roman finit sur la remontée de cet être et de son enterrement (celui de l'autre moitié qu'il a fournie de sa substance).

Je n'ai pas beaucoup d'admiration pour ce qu'a écrit Claude Farrère quand il quitte son vrai domaine, la mer; quand il se fait, se croit ou veut se faire croire spirite, savant, sociologue, moraliste ou prophète, ce « moitrinaire » devient souvent ridicule à force de prétention... naïve. Mais sur ce chapitre de matérialisations réelles, fournies par la substance d'un médium ou d'un fournisseur involontaire et hypnotisé, il y a un rapprochement à faire. Je ne sais si l'Anglaise a lu ou non le roman français qui a plus de trente ans, et il ne saurait même pas être question d'inspiration, encore moins d'imitation.

Il serait d'ailleurs parfois intéressant que, autour d'un sujet ou d'un thème, les introductions ou les lecteurs suggèrent ainsi des rapprochements littéraires qui aboutiraient sans doute à l'expansion innocente de « ce vice impuni, la lecture. »



Consultez le tarif des abonnements en page 128.

Dépôt légal : 4e trimestre 1953. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

CATÉGORIE	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
Nº 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 numéros...	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
12 numéros...	1080	1380		
Nº 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 numéros...	595	865	775	1045
12 numéros...	1170	1710	1530	2070
Nº 3 ETRANGER (autres pays)				
6 numéros...	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
12 numéros...	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres.)

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 - expédition A - B - C - D.

(Rayer les mentions inutiles.)

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).

Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ______________________

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ______________________

ADRESSE ______________________

______________________ *PROFESSION* (2) ______________________

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.